



Acerca de este libro

Esta es una copia digital de un libro que, durante generaciones, se ha conservado en las estanterías de una biblioteca, hasta que Google ha decidido escanearlo como parte de un proyecto que pretende que sea posible descubrir en línea libros de todo el mundo.

Ha sobrevivido tantos años como para que los derechos de autor hayan expirado y el libro pase a ser de dominio público. El que un libro sea de dominio público significa que nunca ha estado protegido por derechos de autor, o bien que el período legal de estos derechos ya ha expirado. Es posible que una misma obra sea de dominio público en unos países y, sin embargo, no lo sea en otros. Los libros de dominio público son nuestras puertas hacia el pasado, suponen un patrimonio histórico, cultural y de conocimientos que, a menudo, resulta difícil de descubrir.

Todas las anotaciones, marcas y otras señales en los márgenes que estén presentes en el volumen original aparecerán también en este archivo como testimonio del largo viaje que el libro ha recorrido desde el editor hasta la biblioteca y, finalmente, hasta usted.

Normas de uso

Google se enorgullece de poder colaborar con distintas bibliotecas para digitalizar los materiales de dominio público a fin de hacerlos accesibles a todo el mundo. Los libros de dominio público son patrimonio de todos, nosotros somos sus humildes guardianes. No obstante, se trata de un trabajo caro. Por este motivo, y para poder ofrecer este recurso, hemos tomado medidas para evitar que se produzca un abuso por parte de terceros con fines comerciales, y hemos incluido restricciones técnicas sobre las solicitudes automatizadas.

Asimismo, le pedimos que:

- + *Haga un uso exclusivamente no comercial de estos archivos* Hemos diseñado la Búsqueda de libros de Google para el uso de particulares; como tal, le pedimos que utilice estos archivos con fines personales, y no comerciales.
- + *No envíe solicitudes automatizadas* Por favor, no envíe solicitudes automatizadas de ningún tipo al sistema de Google. Si está llevando a cabo una investigación sobre traducción automática, reconocimiento óptico de caracteres u otros campos para los que resulte útil disfrutar de acceso a una gran cantidad de texto, por favor, envíenos un mensaje. Fomentamos el uso de materiales de dominio público con estos propósitos y seguro que podremos ayudarle.
- + *Conserve la atribución* La filigrana de Google que verá en todos los archivos es fundamental para informar a los usuarios sobre este proyecto y ayudarles a encontrar materiales adicionales en la Búsqueda de libros de Google. Por favor, no la elimine.
- + *Manténgase siempre dentro de la legalidad* Sea cual sea el uso que haga de estos materiales, recuerde que es responsable de asegurarse de que todo lo que hace es legal. No dé por sentado que, por el hecho de que una obra se considere de dominio público para los usuarios de los Estados Unidos, lo será también para los usuarios de otros países. La legislación sobre derechos de autor varía de un país a otro, y no podemos facilitar información sobre si está permitido un uso específico de algún libro. Por favor, no suponga que la aparición de un libro en nuestro programa significa que se puede utilizar de igual manera en todo el mundo. La responsabilidad ante la infracción de los derechos de autor puede ser muy grave.

Acerca de la Búsqueda de libros de Google

El objetivo de Google consiste en organizar información procedente de todo el mundo y hacerla accesible y útil de forma universal. El programa de Búsqueda de libros de Google ayuda a los lectores a descubrir los libros de todo el mundo a la vez que ayuda a autores y editores a llegar a nuevas audiencias. Podrá realizar búsquedas en el texto completo de este libro en la web, en la página <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

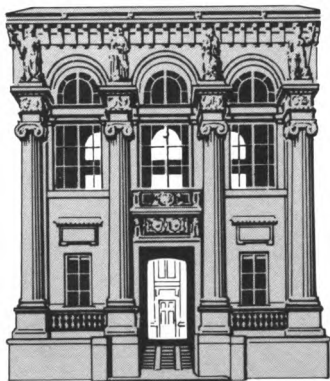
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD
Vet. Fr. II A. 2003



Jent .

200-

DE L'ESPRIT.

TOME TROISIEME.

DE L'ESPRIT.

. . . . Unde animi constet natura videndum ;
Qua fiant ratione, & qua vi quæque gerantur
In serris.

LUCRET. De rerum natura. Lib. I.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM & à LEIPSICK.

Chez ARKSTÉE & MERKUS.

M. DCC. LVIII.



UNIVERSITY OF OXFORD
LIBRARY

11.1.000000



DE L'ESPRIT.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENTS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.

CHAPITRE PREMIER.

Du génie.

BEAUCOUP d'auteurs ont écrit sur le génie : la plupart l'ont considéré comme un feu , une inspiration , un enthousiasme divin ; & l'on a pris ces métaphores pour des définitions.

Quelques vagues que soient ces especes de définitions , la même raison cependant qui nous fait dire que le feu

A iij

est chaud, & mettre au nombre de ses propriétés l'effet qu'il produit sur nous, a dû faire donner le nom de feu à toutes les idées & les sentiments propres à remuer nos passions, & à les allumer vivement en nous.

Peu d'hommes ont senti que ces métaphores, applicables à certaines espèces de génie, tel que celui de la poésie ou de l'éloquence, ne l'étoient point à des génies de réflexion, tels que ceux de Locke & de Newton.

Pour avoir une définition exacte du mot *génie*, & généralement de tous les noms divers donnés à l'esprit, il faut s'élever à des idées plus générales, & pour cet effet, prêter une oreille extrêmement attentive aux jugements du public.

Le public place également au rang des génies, les Descartes, les Newton, les Locke, les Montesquieu, les Corneille, les Molière, &c. Le nom de génies qu'il donne à des hommes si différents suppose donc une qualité commune qui caractérise en eux le génie.

Pour reconnoître cette qualité, remontons jusqu'à l'étymologie du mot

génie, puisque c'est communément dans ces étymologies que le public manifeste le plus clairement les idées qu'il attache aux mots.

Celui de *génie* dérive de *gignere*, *gigno* ; *j'enfante*, *je produis* ; il suppose toujours *invention* : & cette qualité est la seule qui appartienne à tous les génies différents.

Les inventions ou les découvertes sont de deux espèces. Il en est que nous devons au hasard ; telles sont la boussole, la poudre à canon, & généralement presque toutes les découvertes que nous avons faites dans les arts.

Il en est d'autres que nous devons au génie : &, par ce mot de découverte, on doit alors entendre une nouvelle combinaison, un rapport nouveau apperçu entre certains objets ou certaines idées. On obtient le titre d'homme de génie, si les idées qui résultent de ce rapport forment un grand ensemble, sont fécondes en vérités, & intéressantes pour l'humanité (a). Or, c'est

(a) Le neuf & le singulier dans les idées ne suffit pas pour mériter le titre de génie ; il faut de plus

le hazard qui choisit presque toujours pour nous les sujets de nos méditations. Il a donc plus de part qu'on n'imagine aux succès des grands hommes, puisqu'il leur fournit les sujets plus ou moins intéressants qu'ils traitent, & que c'est ce même hazard qui les fait naître dans un moment où ces grands hommes peuvent faire époque.

Pour éclaircir ce mot *époque*, il faut observer que tout inventeur dans un art ou une science, qu'il tire, pour ainsi dire, du berceau, est toujours surpassé par l'homme d'esprit qui le suit dans la même carrière, & ce second par un troisième, ainsi de suite, jusqu'à ce que cet art ait fait de certains progrès. Est-on au point où ce même art peut recevoir le dernier degré de perfection, ou du moins le degré nécessaire pour en constater la perfection chez un peuple? alors celui qui la lui donne obtient le titre de génie sans avoir quelquefois

que ces idées neuves soient ou belles ou générales, ou extrêmement intéressantes. C'est en ce point que l'ouvrage de génie diffère de l'ouvrage original, principalement caractérisé par la singularité.

DISCOURS IV.

avancé cet art dans une proportion plus grande que ne l'ont fait ceux qui l'ont précédé. Il ne suffit donc pas d'avoir du génie pour en avoir le titre.

Depuis les tragédies de la Passion jusqu'aux poètes Hardy & Rotrou & jusqu'à la Marianne de Tristan, le théâtre François acquiert successivement une infinité de degrés de perfection. Corneille naît dans un moment où la perfection qu'il ajoute à cet art doit faire époque ; Corneille est un génie (b).

Je ne prétends nullement, par cette observation, diminuer la gloire de ce grand poète, mais prouver seulement que la loi de continuité est toujours exactement observée, & qu'il n'y a point de sauts dans la nature (c). Aussi

(b) Ce n'est pas que la tragédie ne fût encore, du temps de Corneille, susceptible de nouvelles perfections. Racine a prouvé qu'on pouvoit écrire avec plus d'élégance ; Crébillon, qu'on pouvoit y porter plus de chaleur ; & Voltaire eût, sans contredit, fait voir qu'on pouvoit y mettre plus de pompe & de spectacle, si le théâtre, toujours couvert de spectateurs, ne se fût pas absolument opposé à ce genre de beauté si connu des Grecs.

(c) Il est, en ce genre, mille sources d'illusion. Un homme fait parfaitement une langue étrangère :

peut-on appliquer aux sciences l'observation faite sur l'art dramatique.

Kepler trouve la loi dans laquelle les corps doivent peser les uns sur les autres; Newton, par l'application heureuse qu'un calcul très-ingénieux lui permet d'en faire au système céleste, assure l'existence de cette loi : Newton fait époque, il est mis au rang des génies.

Aristote, Gassendi, Montaigne, entrevoient confusément que c'est à nos sensations que nous devons toutes nos idées : Locke éclaircit, approfondit ce principe, en constate la vérité par une infinité d'applications; & Locke est un génie.

Il est impossible qu'un grand homme ne soit toujours annoncé par un autre grand homme (d). Les ouvrages du gé-

c'est, si l'on veut, l'Espagnol. Si les écrivains Espagnols nous sont alors supérieurs dans le genre dramatique, l'auteur François, qui profitera de la lecture de leurs ouvrages, ne surpasser-t-il que de peu ses modèles, doit paroître un homme extraordinaire à des compatriotes ignorants. On ne doutera pas qu'il n'ait porté cet art à ce haut degré de perfection auquel il seroit impossible que l'esprit humain pût d'abord l'élever.

(d). Je pourrois même dire : accompagné de quel-

nie sont semblables à quelques-uns de ces superbes monuments de l'antiquité, qui, exécutés par plusieurs générations de rois, portent le nom de celui qui les acheve.

Mais, si le hasard, c'est-à-dire, l'enchaînement des effets dont nous ignorons les causes, a tant de part à la gloire des hommes illustres dans les arts & dans les sciences; s'il détermine l'instans dans lequel ils doivent naître pour faire époque & recevoir le non de génie; quelle influence plus grande encore ce même hasard n'a-t-il pas sur la réputation des hommes d'état?

César & Mahomet ont rempli la terre de leur renommée. Le dernier est, dans la moitié de l'univers, respecté comme l'ami de Dieu; dans l'autre, il est ho-

ques grands hommes. Quiconque se plaît à considérer l'esprit humain voit, dans chaque siècle, cinq ou six hommes d'esprit tourner autour de la découverte que fait l'homme de génie. Si l'honneur en reste à ce dernier, c'est que cette découverte est, entre ses mains, plus féconde que dans les mains de tout autre; c'est qu'il rend ses idées avec plus de force & de netteté; & qu'enfin on voit toujours, à la manière d'écartere dont les hommes tirent parti d'un principe ou d'une découverte, à qui ce principe ou cette découverte appartient.

noré comme un grand génie : cependant , ce Mahomet , simple courtier d'Arabie , sans lettres , sans éducation , & dupe lui-même en partie du fanatisme qu'il inspiroit , avoit été forcé , pour composer le médiocre & ridicule ouvrage nommé Al-Koran , d'avoir recours à quelques moines Grecs. Or , comment , dans un tel homme , ne pas reconnoître l'ouvrage du hazard qui le place dans le temps & les circonstances où devoit s'opérer la révolution à laquelle cet homme hardi ne fit guere que prêter son nom ?

Qui doute que ce même hazard , si favorable à Mahomet , n'ait aussi contribué à la gloire de César ? Non que je prétende rien retrancher des louanges dues à ce héros : mais enfin Sylla avoit , comme lui , asservi les Romains. Les faits de guerre ne sont jamais assez circonstanciés dans l'histoire , pour juger si César étoit réellement supérieur à Sertorius ou à quelque autre capitaine semblable. S'il est le seul des Romains qu'on ait comparé au vainqueur de Darius , c'est que tous deux asservirent un grand nombre de nations. Si la gloire

de César a terni celle de presque tous les grands capitaines de la république, c'est qu'il jeta par ses victoires les fondements du trône qu'Auguste affermit (e) ; c'est que sa dictature fut l'époque de la servitude des Romains ; & qu'il fit dans l'univers une révolution dont l'éclat dut nécessairement ajouter à la célébrité que ses grands talents lui avoient méritée.

Quelque rôle que je fasse jouer au hazard, quelque part qu'il ait à la réputation des grands hommes, le hazard cependant ne fait rien qu'en faveur de ceux qu'anime le desir vif de la gloire.

Ce desir, comme je l'ai déjà dit, fait supporter sans peine la fatigue de

(e) Ce n'est pas que César ne fût un des plus grands généraux, même au jugement sévère de Machiavel, qui efface de la liste des capitaines célèbres tous ceux qui, avec de petites armées, n'ont pas exécuté de grandes choses & des choses nouvelles.

Si, pour exciter leur verve, ajoute cet illustre auteur, on voit de grands poètes prendre Homère pour modèle, se demander, en écrivant : *Homère eût-il pensé, se fût-il exprimé comme moi ?* il faut pareillement qu'un grand général, admirateur de quelque grand capitaine de l'antiquité, admire Scipion & Ziska, dont l'un s'étoit proposé Cyrus, & l'autre Annibal pour modèle.

l'étude & de la méditation. Il doue un homme de cette constance d'attention nécessaire pour s'illustrer dans quelque art ou quelque science que ce soit. C'est à ce desir qu'on doit cette hardiesse de génie qui cite au tribunal de la raison les opinions, les préjugés & les erreurs consacrées par les temps.

C'est ce desir seul qui, dans les sciences ou les arts, nous élève à des vérités nouvelles, ou nous procure des amusements nouveaux. Ce desir enfin est l'ame de l'homme de génie : il est la source de ses ridicules (f) & de ses

(f) Tout homme absorbé dans des méditations profondes, occupé d'idées grandes & générales, vit & dans l'oubli de ces attentions, & dans l'ignorance de ces usages qui font la science des gens du monde : aussi leur paroît-il presque toujours ridicule. Peu d'entre les gens du monde sentent que la connoissance des petites choses suppose presque toujours l'ignorance des grandes ; que tout homme qui mène à peu près la vie de tout le monde n'a que des idées de tout le monde ; qu'un pareil homme ne s'élève point au-dessus de la médiocrité ; & qu'enfin le génie suppose toujours, dans un homme, un desir vif de la gloire, qui, le rendant insensible à toute espece de desir, n'ouvre son ame qu'à la passion de s'éclairer.

Anaxagore en est un exemple. Il est pressé par ses amis de mettre ordre à ses affaires, d'y sacrifier quelques heures de son temps : *O mes amis ! leur répond-*

succès; succès qu'il ne doit ordinairement qu'à l'opiniâtreté avec laquelle

il, *vous me demandez l'impossible. Comment partager mon temps entre mes affaires & mes études, moi qui préfère une goutte de sagesse à des tonnes de richesses ?*

Corneille étoit sans doute animé du même sentiment, lorsqu'un jeune homme auquel il avoit accordé sa fille, & que l'état de ses affaires mettoit dans la nécessité de rompre ce mariage, vient le matin chez Corneille, perce jusques dans son cabinet : *Je viens, lui dit-il, monsieur, retirer ma parole & vous exposer les motifs de ma conduite... Eh! monsieur, replique Corneille, ne pouvez-vous, sans m'interrompre, parler de tout cela à ma femme ? Montez chez elle : je n'entends rien à toutes ces affaires-là.*

Il n'est presque point d'hommes de génie dont on ne puisse citer quelques traits pareils. Un domestique court, tout effrayé, dans le cabinet du savant Budé, lui dire que le feu est à la maison : *Eh bien, lui répondit-il, avertissez ma femme : je ne me mêle point des affaires du ménage.*

Le goût de l'étude ne souffre aucune distraction : C'est à la retraite où ce goût retient les hommes illustres, qu'ils doivent ces mœurs simples & ces réponses inattendues & naïves, qui, si souvent, fournissent aux gens médiocres des prétextes de ridiculiser le génie, que je citerai à ce sujet deux traits du célèbre la Fontaine. Un de ses amis, qui, sans doute, avoit sa conversion fort à cœur, lui prête un jour son *saint Paul*. La Fontaine le lit avec avidité : mais, né très-doux & très-humain, il est blessé de la dureté apparente des écrits de l'apôtre; il ferme le livre, le reporte à son ami : *Je vous rends votre livre : ce S. Paul là n'est pas mon homme.* C'est avec la même naïveté que, comparant un jour *saint Augustin* à Rabelais, Comment, s'écrioit la Fontaine, des gens de goût peuvent-ils préférer la lecture d'un *saint*

il se concentre dans un seul genre. Une science suffit pour remplir toute la capacité d'une ame : aussi n'est-il pas & ne peut-il y avoir de génie universel.

La longueur des méditations nécessaires pour se rendre supérieur dans un genre , comparée au court espace de la vie , nous démontre l'impossibilité d'exceller en plusieurs genres.

D'ailleurs , il n'est qu'un âge , & c'est celui des passions , où l'on peut dévorer les premières difficultés qui défendent l'accès de chaque science. Cet âge passé , on peut apprendre encore à manier avec plus d'adresse l'outil dont on s'est toujours servi , à mieux développer ses idées , à les présenter dans un plus grand jour ; mais on est incapable des efforts nécessaires pour défricher un terrain nouveau.

Le génie , en quelque genre que ce soit , est toujours le produit d'une in-

Augustin à celle de ce Rabelais si naïf & si artisan ?

Tout homme qui se concentre dans l'étude d'objets intéressants , vit isolé au milieu du monde. Il est toujours lui , & presque jamais les autres ; il doit donc leur paroître presque toujours ridicule.

finité

finité de combinaïsons qu'on ne fait que dans la premiere jeunesse.

Au reste, par *génie*, je n'entends pas simplement le génie des découvertes dans les sciences, ou de l'invention dans le fonds & le plan d'un ouvrage; il est encore un génie de l'expression. Les principes de l'art d'écrire sont encore si obscurs & si imparfaits; il est en ce genre si peu de *données*, qu'on n'obtient point le titre de grand écrivain sans être réellement inventeur en ce genre.

La Fontaine & Boileau ont porté peu d'invention dans le fonds des sujets qu'ils ont traités: cependant l'un & l'autre sont, avec raison, mis au rang des génies; le premier, par la naïveté, le sentiment & l'agrément qu'il a jeté dans ses narrations; le second, par la correction, la force & la poésie de stile qu'il a mises dans ses ouvrages. Quelques reproches qu'on fasse à Boileau; on est forcé de convenir qu'en perfectionnant infiniment l'art de la versification, il a réellement mérité le titre d'inventeur.

Selon les divers genres auxquels on s'applique, l'une ou l'autre de ces dif-

férentes especes de génie font plus ou moins desirables. Dans la poésie, par exemple, le génie de l'expression est, si je l'ose dire, le génie de nécessité. Le poëte épique le plus riche dans l'invention des fonds, n'est point lu s'il est privé du génie de l'expression; au contraire, un poëme bien versifié, & plein de beautés de détail & de poésie, fût-il d'ailleurs sans invention, fera toujours favorablement accueilli du public.

Il n'en est pas ainsi des ouvrages philosophiques; dans ces sortes d'ouvrages, le premier mérite est celui du fonds. Pour instruire les hommes, il faut; ou leur présenter une vérité nouvelle, ou leur montrer le rapport qui lie ensemble des vérités qui leur paroissent isolées. Dans le genre instructif, la beauté, l'élégance de la diction & l'agrément des détails ne sont qu'un mérite secondaire. Aussi, parmi les modernes, a-t-on vu des philosophes sans force, sans grace, & même sans netteté dans l'expression, obtenir encore une grande réputation. L'obscurité de leurs écrits peut quelque temps les condamner à l'oubli; mais enfin ils en sortent; il naît

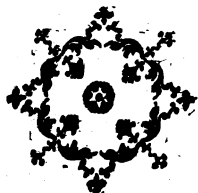
tôt ou tard un esprit pénétrant & lumineux, qui, saisissant les vérités contenues dans leurs ouvrages, les dégage de l'obscurité qui les couvre, & fait les exposer avec clarté. Cet esprit lumineux partage avec les inventeurs le mérite & la gloire de leurs découvertes. C'est un laboureur qui déterre un trésor, & partage avec le propriétaire du fonds les richesses qui s'y trouvent enfermées.

D'après ce que j'ai dit de l'invention des fonds & du génie de l'expression, il est facile d'expliquer comment un écrivain, déjà célèbre, peut composer de mauvais ouvrages : il suffit, pour cet effet, qu'il écrive dans un genre où l'espece de génie dont il est doué ne joue, si je l'ose dire, qu'un rôle secondaire. C'est la raison pour laquelle le poète célèbre peut être un mauvais philosophe, & l'excellent philosophe un poète médiocre ; pourquoi le romancier peut mal écrire l'histoire, & l'historien mal faire un roman.

La conclusion de ce chapitre, c'est que, si le génie suppose toujours invention, toute invention cependant ne suppose pas le génie. Pour obtenir le titre

d'homme de génie , il faut que cette invention porte sur des objets généraux & intéressants pour l'humanité ; il faut de plus naître dans le moment où , par ses talents & ses découvertes , celui qui cultive les arts ou les sciences puisse faire époque dans le monde suivant. L'homme de génie est donc , en partie , l'œuvre du hasard ; c'est le hasard qui , toujours en action , prépare les découvertes ; rapproche insensiblement les vérités , toujours inutiles lorsqu'elles sont trop éloignées les unes des autres ; & qui fait naître l'homme de génie dans l'instant précis où les vérités , déjà rapprochées , lui donnent des principes généraux & lumineux : le génie s'en saisit , les présente , & quelque partie de l'empire des arts ou des sciences en est éclairée. Le hasard remplit donc auprès du génie l'office de ces vents qui , dispersés aux quatre coins du monde , s'y chargent des matières inflammables qui composent les météores : ces matières , poussées vaguement dans les airs , n'y produisent aucun effet , jusqu'au moment où , par des souffles contraires , portées impétueusement

les unes contre les autres , elles se choquent en un point ; alors l'éclair s'allume & brille , & l'horizon est éclairé.



CHAPITRE II.

De l'imagination & du sentiment.

LA plupart de ceux qui, jusqu'à présent, ont traité de l'imagination, ont trop restreint ou trop étendu la signification de ce mot. Pour attacher une idée précise à cette expression, remontons à l'étymologie du mot *imagination* ; il dérive du latin *imago*, image.

Plusieurs ont confondu la mémoire & l'imagination. Ils n'ont point senti qu'il n'est point de mots exactement synonymes ; que la mémoire consiste dans un souvenir net des objets qui se sont présentés à nous ; & l'imagination dans une combinaison, un assemblage nouveau d'images & un rapport de convenances aperçues entre ces images & le sentiment qu'on veut exciter. Est-ce la terreur ? l'imagination donne l'être aux Sphinx, aux Furies. Est-ce l'éton-

nement ou l'admiration ? elle crée le jardin des Hespérides, l'île enchantée d'Armide, & le palais d'Atlant.

L'imagination est donc l'invention en fait d'images (a), comme l'esprit l'est en fait d'idées.

La mémoire, qui n'est que le souvenir exact des objets qui se sont présentés à nous, ne diffère pas moins de l'imagination, qu'un portrait de Louis XIV, fait par le Brun, diffère du tableau composé (b) de la conquête de la Franche-Comté.

Il suit de cette définition de l'imagination qu'elle n'est guère employée seule que dans les descriptions, les tableaux & les décorations. Dans tout autre cas, l'imagination ne peut servir que de vête-

(a) On ne doit réellement le nom d'homme d'imagination qu'à celui qui rend ses idées par des images. Il est vrai que, dans la conversation, on confond presque toujours l'imagination avec l'invention & la passion. Il est cependant facile de distinguer l'homme passionné de l'homme d'imagination, puisque c'est presque toujours faute d'imagination qu'un poète, excellent dans le genre tragique ou comique, ne sera souvent qu'un poète médiocre dans l'épique ou le lyrique.

(b) Il faut se rappeler que Louis XIV se trouve peint dans ce tableau.

B i z

ment aux idées & aux sentiments qu'on nous présente. Elle jouoit autrefois un plus grand rôle dans le monde ; elle expliquoit presque seule tous les phénomènes de la nature. C'étoit de l'urne sur laquelle s'appuyoit une naïade, que sortoient les ruisseaux qui serpenoient dans les vallons ; les forêts & les plaines se couvroient de verdure par les soins des dryades & des napées ; les rochers détachés des montagnes étoient roulés dans les plaines par les orcadés ; c'étoient les puissances de l'air, sous les noms de génies ou de démons, qui déchaînoient les vents & amonceloient les orages sur les pays qu'elles vouloient ravager. Si, dans l'Europe, l'on n'abandonne plus à l'imagination l'explication des phénomènes de la physique, si l'on n'en fait usage que pour jeter plus de clarté & d'agrément sur les principes des sciences, & si l'on attend de la seule expérience la révélation des secrets de la nature, il ne faut pas penser que toutes les nations soient également éclairées sur ce point. L'imagination est encore le philosophe de l'Inde : c'est elle qui, dans le Tonquin,

a fixé l'istant de la formation des perles (c) : c'est elle encore qui , peuplant les éléments de demi-dieux , créant à son gré des démons , des génies , des fées & des enchanteurs pour expliquer les phénomènes du monde physique , s'est d'une aîle audacieuse souvent élevée jusqu'à son origine. Après avoir

(c) L'imagination , soutenue de quelque tradition obscure & ridicule , enseigne , à ce sujet , qu'un roi du Tonquin , grand magicien , avoit forgé un arc d'or pur ; tous les traits décochés de cet arc portoient des coups mortels : armé de cet arc , lui seul mettoit une armée en déroute. Un roi voisin l'attaque avec une armée nombreuse : il éprouve la puissance de cette arme , il est battu , fait un traité , & obtient , pour son fils , la fille du roi vainqueur. Dans l'ivresse des premières nuits , le nouvel époux conjure sa femme de substituer , à l'arc magique de son père , un arc absolument semblable. L'amour imprudent le promet , exécute sa promesse , & ne soupçonne point le crime. Mais , à peine le gendre est-il armé de l'arc merveilleux , qu'il marche contre son beau-père , le défait , & le force à fuir avec sa fille sur les côtes inhabitées de la mer. C'est à qu'un démon apparôit au roi du Tonquin & lui fait connaître l'auteur de ses infortunes. Le père indigné saisit sa fille , tire son cimeterre : elle proteste en vain de son innocence , elle le trouve inflexible. Elle lui prédit alors que les gouttes de son sang se changeront en autant de perles , dont la blancheur rendra aux siècles à venir témoignage de son imprudence & de son innocence. Elle se tait. Le père la frappe , le sang coule : la métamorphose commence ; & la côte , souillée de ce parricide , est encore celle où l'on pêche les plus belles perles.

B. w

longtemps parcouru les deserts immensurables de l'espace & de l'éternité, elle est enfin forcée de s'arrêter en un point ; ce point est marqué, le temps commence. L'air obscur, épais & spiritueux, qui, selon le *Taautus* des Phéniciens, couvroit le vaste abyme, est affecté d'amour pour ses propres principes ; cet amour produit un mélange, & ce mélange reçoit le nom de *desir* ; ce desir conçoit le *mud*, ou la corruption aqueuse ; cette corruption contient le germe de l'univers, & les semences de toutes les créatures. Des animaux intelligents, sous le nom de *zophasemin* ou de contemplateurs des cieux, reçoivent l'être : le soleil luit ; les terres & les mers sont échauffées de ses rayons, elles les réfléchissent & en embrasent les airs : les vents soufflent, les nuages s'élèvent, se frappent ; & de leur choc, rejaillissent les éclairs & le tonnerre ; ses éclats réveillent les animaux intelligents, qui, frappés d'effroi, se meuvent & fuient, les uns dans les cavernes de la terre, les autres dans les gouffres de l'océan.

La même imagination, qui, jointe à

Quelques principes d'une fautive philosophie, avoit, dans la Phénicie, décrit ainsi la formation de l'univers, fut, dans les divers pays, débrouiller successivement le chaos de mille autres manières différentes (d).

(d) Elle assure, au royaume de Lao, que la terre & le ciel sont de toute éternité. Seize mondes terrestres sont soumis au nôtre, & les plus élevés sont les plus délicieux. Une flamme, détachée tous les trente-six mille ans des abymes du firmament, enveloppe la terre comme l'écorce embrasse le tronc, & la résout en eau. La nature, réduite quelques instants à cet état, est revivifiée par un génie du premier ciel. Il descend porté sur les ailes des vents, leur souffle fait écouler les eaux; le terrain humide est desséché; les plaines, les forêts se couvrent de verdure, & la terre reprend sa première forme.

Au dernier embrasement qui précéda, disent les habitants de Lao, le siècle de Xaca, un mandarin, nommé *Pontabobamy-fuan*, s'abaisse sur la surface des eaux: une fleur surnage sur leur immensité; le mandarin l'apperçoit, la partage d'un coup de son cimeterre. Par une métamorphose subite, la fleur, détachée de sa tige, se change en fille; la nature n'a jamais rien produit de si beau. Le mandarin, épris pour elle de la plus violente ardeur, lui déclare sa tendresse. L'amour de la virginité rend la fille insensible aux larmes de son amant. Le mandarin respecte sa vertu: mais, ne pouvant se priver entièrement de sa vue, il se place à quelque distance d'elle: c'est de là qu'ils se dardent réciproquement des regards enflammés dont l'influence est telle, que la fille conçoit & enfante sans perdre sa virginité. Pour subvenir à la nourriture des nouveaux habitants de la terre, le mandarin fait retirer les eaux, il creuse les vallées, élève les montagnes; & vit parmi les hommes jusqu'à ce qu'enfin, lassé du séjour de

Bvj

Dans la Grèce, elle inspiroit Hésiode, lorsque, plein de son enthousiasme, il dit : » Au commencement étoient » le Chaos, le noir Erebe & le Tartare. » Les temps n'existoient point encore, » lorsque la Nuit éternelle, qui, sur des » aîles étendues & pesantes, parcouroit » les immenses plaines de l'espace, s'abat tout-à-coup sur l'Erebe : elle y » dépose un œuf ; l'Erebe le reçoit dans » son sein, le féconde : l'Amour en sort. » Il s'élève sur des aîles dorées, il s'unit » au Chaos : cette union donne l'être » aux cieux, à la terre, aux dieux immortels, aux hommes & aux animaux. » Déjà Vénus, conçue dans le sein des » mers, s'est élevée sur la surface des » eaux ; tous les corps animés s'arrêtent » pour la contempler ; les mouvements » que l'Amour avoit vaguement imprin-

la terre, il vole vers le ciel : mais les portes lui en sont fermées, & ne se r'ouvrent qu'après qu'il a, sur le monde terrestre, subi une longue & rude pénitence. Tel est, au royaume de Lao, le tableau poétique que l'imagination nous fait de la génération des êtres ; tableau, dont la composition variée a, chez les différents peuples, été plus ou moins grande ou bizarre, mais toujours donnée par l'imagination.

més dans toute la nature se dirigent vers la beauté. Pour la première fois, l'ordre, l'équilibre & le dessein sont connus à l'univers.

Voilà, dans le premier siècle de la Grèce, de quelle manière l'imagination construisit le palais du monde. Maintenant, plus sage dans ses conceptions, c'est par la connaissance de l'histoire présente de la terre, qu'elle s'élève à la connaissance de sa formation. Instruite par une infinité d'erreurs, elle ne marche plus, dans l'explication des phénomènes de la nature, qu'à la suite de l'expérience; elle ne s'abandonne à elle-même que dans les descriptions & les tableaux.

C'est alors qu'elle peut créer ces êtres & ces lieux nouveaux, que la poésie, par la précision de ses tours, la magnificence de l'expression & la propriété des mots, rend visibles aux yeux des lecteurs.

S'agit-il de peintures hardies? L'imagination fait que les plus grands tableaux, fussent-ils les moins corrects sont les plus propres à faire impression qu'on préfère, à la lumière douce &

pure des lampes allumées devant les autels, les jets mêlés de feu, de cendre & de fumée, lancés par l'Ethna.

S'agit-il d'un tableau voluptueux ? C'est Adonis que l'imagination conduit avec l'Albane au milieu d'un bocage : Vénus y paroît endormie sur des roses ; la déesse se réveille, l'incarnation de la pudeur couvre ses joues, un voile léger dérobe une partie de ses beautés ; l'ardent Adonis les dévore, il saisit la déesse, triomphe de sa résistance ; le voile est arraché d'une main impatiente, Vénus est nue, l'albâtre de son corps est exposé aux regards du desir : & c'est là que le tableau reste vaguement terminé, pour laisser aux caprices & aux fantaisies variées de l'amour le choix des caresses & des attitudes.

S'agit-il de rendre un fait simple sous une image brillante ? d'annoncer, par exemple, la dissension qui s'éleve entre les citoyens ? L'imagination représentera la Paix qui sort éplorée de la ville, en abaissant sur ses yeux l'olivier qui lui ceint le front. C'est ainsi, que dans la poésie, l'imagination fait tout exposer sous de courtes images, ou sous

Des allégories qui ne sont proprement que des métaphores prolongées.

Dans la philosophie, l'usage qu'on en peut faire est infiniment plus borné : elle ne sert alors, comme je l'ai dit plus haut, qu'à jeter plus de clarté & d'agrément sur les principes. Je dis plus de clarté ; parce que les hommes, qui s'entendent assez bien lorsqu'ils prononcent des mots qui peignent les objets sensibles, tels que *chêne*, *océan*, *soleil*, ne s'entendent plus lorsqu'ils prononcent les mots *beauté*, *justice*, *vertu*, dont la signification embrasse un grand nombre d'idées. Il leur est presque impossible d'attacher la même collection d'idées au même mot ; & de-là ces disputes éternelles & vives qui, si souvent, ont ensanglanté la terre.

L'imagination, qui cherche à revêtir d'images sensibles les idées abstraites & les principes des sciences, prête donc infiniment de clarté & d'agréments à la philosophie.

Elle n'embellit pas moins les ouvrages de sentiment. Quand l'Arioste conduit Roland dans la grotte où doit se rendre Angélique, avec quel art ne

décore-t-il pas cette grotte ? Ce sont par-tout des inscriptions gravées par l'amour , des lits de gazon dressés par le plaisir ; le murmure des ruisseaux , la fraîcheur de l'air , les parfums des fleurs , tout s'y rassemble pour exciter les desirs de Roland. Le poëte fait que plus cette grotte embellie promettra de plaisir & portera d'ivresse dans l'ame du héros , plus son désespoir sera violent lorsqu'il y apprendra la trahison d'Angélique , & plus ce tableau excitera dans l'ame des lecteurs de ces mouvements tendres auxquels sont attachés leurs plaisirs.

Je terminerai ce morceau sur l'imagination par une fable orientale , peut-être incorrecte à certains égards , mais très-ingénieuse & très-propre à prouver combien l'imagination peut quelquefois prêter de charme au sentiment. C'est un amant fortuné , qui , sous le voile d'une allégorie , attribue ingénieusement à sa maîtresse & à l'amour qu'il a pour elle les qualités qu'on admire en lui :

» J'étois un jour dans le bain : une
» terre odorante , d'une main aimée »

passa dans la mienne. Je lui dis : Es-tu « le musc ? es-tu l'ambre ? Elle me ré- « pondit : Je ne suis qu'une terre com- « mune, mais j'ai eu quelque liaison avec « la rose ; sa vertu bienfaisante m'a pé- « nétrée ; sans elle je ne serois encore « qu'une terre commune (e) ».

J'ai, je pense, nettement déterminé ce qu'on doit entendre par *imagination*, & montré, dans les différents genres, l'usage qu'on en peut faire. Je passe maintenant au sentiment.

Le moment où la passion se réveille le plus fortement en nous, est ce qu'on appelle le *sentiment*. Aussi n'entend-on par *passion* qu'une continuité de sentiments de même espece. La passion d'un homme pour une femme n'est que la durée de ses desirs & de ses sentiments pour cette même femme.

Cette définition donnée, pour distinguer ensuite les sentiments des sensations, & savoir quelles idées différentes on doit attacher à ces deux mots, qu'on emploie souvent l'un pour l'au-

(e) Voyez la *Gulistan* ou l'*empire des Roses* de Saadi.

tre, il faut se rappeler qu'il est des passions de deux especes ; les unes qui nous sont immédiatement données par la nature , tels sont les desirs ou les besoins physiques de boire, manger, &c. ; les autres , qui , ne nous étant point immédiatement données par la nature , supposent l'établissement des sociétés , & ne sont proprement que des passions factices , telles sont l'ambition , l'orgueil, la passion du luxe , &c. Conséquemment à ces deux especes de passions , je distinguerai deux especes de sentimens. Les uns ont rapport aux passions de la premiere espece , c'est-à-dire , à nos besoins physiques ; ils reçoivent le nom de sensations : les autres ont rapport aux passions factices , & sont plus particulièrement connus sous le nom de sentiment. C'est de cette dernière espece dont il s'agit dans ce chapitre.

Pours'en former une idée nette , j'observerai qu'il n'est point d'hommes sans desirs , ni par conséquent sans sentimens ; mais que ces sentimens sont en eux ou foibles ou vifs. Lorsqu'on n'en a que de foibles , on est sensé n'en point

avoir. Ce n'est qu'aux hommes fortement affectés qu'on accorde du sentiment. Est-on saisi d'effroi ? si cet effroi ne nous précipite pas dans de plus grands dangers que ceux qu'on veut éviter , si notre peur calcule & raisonne , notre peur est foible , & l'on ne sera jamais cité comme un homme peureux. Ce que je dis du sentiment de la peur , je le dis également de celui de l'amour & de l'ambition.

Ce n'est qu'à des passions bien déterminées que l'homme doit ces mouvements fougueux & ces accès auxquels on donne le nom de sentiment.

On est animé de ces passions , lorsqu'un desir seul regne dans notre ame , y commande impérieusement à des desirs subordonnés. Quiconque cede successivement à des desirs différents , se trompe s'il se croit passionné ; il prend en lui des goûts pour des passions.

Le despotisme , si je l'ose dire , d'un desir auquel tous les autres sont subordonnés , est donc en nous ce qui caractérise la passion. Il est , en conséquence , peu d'hommes passionnés & capables de sentiments vifs.

Souvent même les mœurs d'un peuple & la constitution d'un état s'opposent au développement des passions & des sentimens. Que de pays où certaines passions ne peuvent se manifester, du moins par des actions ! Dans un gouvernement arbitraire, toujours sujet à mille révolutions, si les grands y sont presque toujours embrasés du feu de l'ambition, il n'en est pas ainsi d'un état monarchique où les loix sont en vigueur. Dans un pareil état, les ambitieux sont à la chaîne, & l'on n'y voit que des intrigans que je ne décore pas du titre d'ambitieux. Ce n'est pas qu'en ces pays une infinité d'hommes ne portent en eux le germe de l'ambition : mais, sans quelques circonstances singulières, ce germe y meurt sans se développer. L'ambition est, dans ces hommes, comparable à ces feux souterrains allumés dans les entrailles de la terre : ils y brûlent sans explosion, jusqu'au moment où les eaux y pénètrent, & que, raréfiées par le feu, elles soulèvent, entr'ouvrent les montagnes, en ébranlant les fondemens du monde.

Dans les pays où le germe de cer-

taines passions & de certains sentimens est étouffé, le public ne peut les connoître & les étudier que dans les tableaux qu'en donnent les écrivains célèbres & principalement les poètes.

Le sentiment est l'ame de la poésie, & surtout de la poésie dramatique. Avant d'indiquer les signes auxquels on reconnoît, en ce genre, les grands peintres & les hommes à sentimens, il est bon d'observer qu'on ne peint jamais bien les passions & les sentimens, si l'on n'en est soi-même susceptible. Place-t-on un héros dans une situation propre à développer en lui toute l'activité des passions ? pour faire un tableau vrai, il faut être affecté des mêmes sentimens dont on décrit en lui les effets, & trouver en soi son modele. Si l'on n'est passionné, on ne saisit jamais ce point précis que le sentiment atteint, & qu'il ne franchit jamais (f) : on est

(f) Dans les ouvrages de théâtre, rien plus commun que de faire du sentiment avec de l'esprit. Veut-on peindre la vertu ? on fera exécuter en ce genre, à son héros, des actions que les motifs qui le portent à la vertu ne lui permettent point de faire. Il est peu de poètes dramatiques exempts de ce défaut.

toujours en deçà ou au delà d'une nature forte.

D'ailleurs , pour réussir en ce genre , il ne suffit pas d'être en général susceptible de passions ; il faut , de plus , être animé de celle dont on fait le tableau. Une espece de sentiment ne nous en fait pas deviner une autre. On rend toujours mal ce que l'on sent faiblement. Corneille , dont l'ame étoit plus élevée que tendre , peint mieux les grands politiques & les héros qu'il ne peint les amants.

C'est principalement à la vérité des peintures qu'est , en ce genre , attaché la célébrité. Je fais cependant que d'heureuses situations , des maximes brillantes & des vers élégants , ont quelquefois , au théâtre , obtenu les plus grands succès ; mais , quelque mérite que supposent ces succès , ce mérite cependant n'est , dans le genre dramatique , qu'un mérite secondaire.

Le vers de caractère est , dans les tragédies , le vers qui fait sur nous le plus d'impression. Qui n'est pas frappé de cette scene où Catilina , pour réponse aux reproches d'assassinats

que lui fait Lentulus, lui dit :

Crois que ces crimes

Sont de ma politique, & non pas de mon cœur ?

Forcé de se plier aux mœurs de ses complices,

il faut, ajoute-t-il, qu'un chef de conjurés prenne successivement tous les caractères. Si je n'avois que des Lentulus dans mon parti,

Et s'il n'étoit rempli que d'hommes vertueux,

Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.

Quel caractère renfermé dans ces deux vers ! Quel chef de conjurés qu'un homme assez maître de lui pour être à son choix vertueux ou vicieux ! Quelle ambition enfin que celle qui peut, contre l'inflexibilité ordinaire des passions, plier à tous les caractères le superbe Catilina ! Une telle ambition annonce le destructeur de Rome.

De pareils vers ne sont jamais inspirés que par les passions. Qui n'en est pas susceptible doit renoncer à les peindre. Mais, dira-t-on, à quel signe le public, souvent peu instruit de ce qui est en deçà ou au delà d'une nature forte, reconnoît-il les

grands peintres de sentiments ? A la maniere, répondrai-je, dont ils les expriment. A force de méditations & de réminiscences, un homme d'esprit peut, à peu près, deviner ce qu'un amant doit faire ou dire dans une telle situation ; il peut substituer, si je peux m'exprimer ainsi, le sentiment *pensé* au sentiment *senti* : mais il est dans le cas d'un peintre qui, sur le récit qu'on lui auroit fait de la beauté d'une femme, & l'image qu'il s'en feroit formée, voudroit en faire le portrait ; il feroit peut-être un beau tableau, mais jamais un tableau ressemblant. L'esprit ne devinera jamais le langage du sentiment.

Rien de plus insipide pour un vieillard que la conversation de deux amants. L'homme insensible, mais spirituel, est dans le cas du vieillard ; le langage simple du sentiment lui paroît plat ; il cherche, malgré lui, à le relever par quelque tour ingénieux qui décele toujours en lui le défaut de sentiment.

Lorsque Pélée brave le courroux du ciel, lorsque les éclats du tonnerre annoncent

annoncent la présence du Dieu son rival; & que Thétis intimidée, pour calmer les soupçons d'un amant jaloux, lui dit:

*Va, suis; te montrer que je crains,
C'est te dire assez que je t'aime (g):*

on sent que le danger où se trouve Pélée est trop instant, que Thétis n'est pas dans une situation assez tranquille pour tourner aussi ingénieusement sa réponse. Effrayée de l'approche d'un Dieu qui, d'un mot, peut anéantir son amant, & pressée de le voir partir, elle n'a proprement que le temps de lui crier de fuir & qu'elle l'adore.

Toute phrase ingénieusement tournée prouve à la fois l'esprit & le défaut de sentiment. L'homme agité d'une passion, tout entier à ce qu'il sent, ne s'occupe point de la manière dont il le

(g) Si, dans ce vers d'Ovide,

Pignora certa petis, do pignora certa timendo,

le Soleil dit à peu près la même chose à Phaëton son fils; c'est que Phaëton n'est point encore monté sur son char, ni par conséquent dans le moment du danger.

dit; l'expression la plus simple est d'abord celle qu'il fait.

Lorsque l'Amour, en pleurs aux genoux de Vénus, lui demande la grace de Psyché, & que la déesse rit de sa douleur, l'Amour lui dit :

Je ne me plaindrois pas, si je pouvois mourir.

Lorsque Titus déclare à Bérénice qu'enfin le destin ordonne qu'ils se séparent pour jamais (h), Bérénice reprend :

Pour jamais ! ... que ce mot est affreux quand on aime !

Lorsque Palmire dit à Seïde que vainement elle a tenté par ses prières de

(h) Dans la tragédie Angloise de Cléopâtre, Octavie rejoint Antoine ; elle est belle, Antoine peut reprendre du goût pour elle, Cléopâtre le craint ; Antoine la rassure, *Quelle différence, lui dit-il, entre Octavie & Cléopâtre !* O mon amant ! reprend-elle, quelle plus grande différence encore entre mon état & le sien ! Octavie est aujourd'hui méprisée ; mais Octavie est son épouse. L'espoir immortel habite dans son ame, il essuie ses larmes, la console dans son malheur, Demain l'hymen peut te remettre en ses bras. Quelle est au contraire ma destinée ! Que l'amour se taise un moment dans ton cœur, il ne me reste aucun espoir. Je ne puis, comme elle, gémir près de ce que j'aime, espérer de l'attendrir, me flatter d'un retour. Un seul instant d'indifférence ; & tout pour moi est anéanti ; l'espace immense & l'éternité me séparent à jamais de toi.

toucher son ravisseur , Seïde répond :

Quel est donc ce mortel insensible à tes larmes ?

Ces vers , & généralement tous les vers de sentiment , seront toujours simples & dans le tour & dans l'expression. Mais l'esprit , dépourvu de sentiment , nous éloignera toujours de cette simplicité ; je dirai même qu'il fera tourner quelquefois le sentiment en maxime.

Comment ne seroit-on pas à cet égard la dupe de l'esprit ? Le propre de l'esprit est d'observer , de généraliser ses observations , & d'en tirer des résultats ou des maximes. Habitué à cette marche , il est presque impossible que l'homme d'esprit qui , sans avoir senti l'amour , en voudra peindre la passion , ne mette , sans s'en appercevoir , souvent le sentiment en maxime. Aussi M. de Fontenelle a-t-il fait dire à l'un de ses bergers :

L'on ne doit point aimer , lorsqu'on a le cœur tendre.

Idée qui lui est commune avec Quinaut , qui l'exprime bien différem-

Cij

44 DE L'ESPRIT.
ment, lorsqu'il fait dire à Atys :

*Si j'aimois un jour , par malheur ,
Je connois bien mon cœur ,
Il seroit trop sensible.*

Si Quinault n'a point mis en maxime le sentiment dont Atys est agité, c'est qu'il sentoit qu'un homme vivement affecté ne s'amuse point à généraliser.

Il n'en est pas à cet égard de l'ambition cõme de l'amour. Le sentiment, dans l'ambition, s'allie très-bien avec l'esprit & la réflexion : la cause de cette différence tient à l'objet différent que se proposent ces deux passions.

Que desire un amant ? les faveurs de ce qu'il aime. Or ce n'est point à la sublimité de son esprit, mais à l'excès de sa tendresse, que ces faveurs sont accordées. L'amour en larmes, & désespéré aux pieds d'une maîtresse, est l'éloquence la plus propre à la toucher. C'est l'ivresse de l'amant qui prépare & saisit ces instants de foiblesse qui mettent le comble à son bonheur. L'esprit n'a point part au triomphe : l'esprit est donc étranger au sentiment de l'amour. D'ailleurs,

L'excès de la passion d'un amant promet mille plaisirs à l'objet aimé. Il n'en est pas ainsi d'un ambitieux. La violence de son ambition ne promet aucuns plaisirs à ses complices. Si le trône est l'objet de ses desirs, & si, pour y monter, il doit s'appuyer d'un parti puissant, ce seroit en vain qu'il étaleroit aux yeux de ses partisans tout l'excès de son ambition : ils ne l'écouteroient qu'avec indifférence, s'il n'assignoit à chacun d'eux la part qu'il doit avoir au gouvernement, & ne leur prouvoit l'intérêt qu'ils ont de l'élever.

L'amant enfin ne dépend que de l'objet aimé ; un seul instant assure sa félicité ; la réflexion n'a pas le temps de pénétrer dans un cœur d'autant plus vivement agité, qu'il est plus près d'obtenir ce qu'il desire. Mais l'ambitieux a, pour l'exécution de ses projets, continuellement besoin du secours de toute sorte d'hommes : pour s'en servir utilement, il faut les connoître : d'ailleurs, son succès tient à des projets ménagés avec art & préparés de loin. Que d'esprit ne faut-il pas pour les concerter & les suivre ? Le sentiment de l'ambition

s'allie donc nécessairement avec l'esprit & la réflexion.

Le poëte dramatique peut donc rendre fidèlement le caractère de l'ambitieux, en mettant quelquefois dans sa bouche de ces vers sententieux, qui, pour frapper fortement le spectateur, doivent être le résultat d'un sentiment vif & d'une réflexion profonde. Tels sont ces vers, où, pour justifier l'audace qu'il a de se présenter au sénat, Catilina dit à Probus qui l'accuse d'imprudence :

*L'imprudence n'est pas dans la témérité ;
Elle est dans un projet faux & mal concerté ;
Mais , s'il est bien suivi , c'est un trait de prudence
Que d'aller quelquefois jusques à l'insolence.
Et je fais , pour dompter les plus impérieux ,
Qu'il faut souvent moins d'art que de mépris pour eux :*

Ce que j'ai dit de l'ambition indique en quelles choses différentes, si je l'ose dire, l'esprit peut s'allier aux différents genres de passions.

Je finirai par cette observation ; c'est que nos mœurs & la forme de notre gouvernement ne nous permettant point de nous livrer à des passions fortes, telles que l'ambition & la vengeance,

on ne cite communément ici comme peintres de sentimens que les hommes sensibles à la tendresse paternelle ou filiale, & enfin à l'amour, qui, par cette raison, occupe presque seul le théâtre François.



CHAPITRE III.

De l'esprit.

L'ESPRIT n'est autre chose qu'un assemblage d'idées & de combinaisons nouvelles. Si l'on avoit fait, en un genre, toutes les combinaisons possibles, l'on n'y pourroit plus porter ni invention ni esprit; l'on pourroit être savant en ce genre, mais non pas spirituel. Il est donc évident que, s'il ne restoit plus de découvertes à faire en aucun genre, alors tout seroit science, & l'esprit seroit impossible: on auroit remonté jusqu'aux premiers principes des choses. Une fois parvenus à des principes généraux & simples, la science des faits qui nous y auroient élevés ne seroit plus qu'une science futile, & toutes les bibliothèques où ces faits sont renfermés deviendroient inutiles. Alors, de tous les matériaux de la politique & de la législation, c'est-à-dire de toutes les histoires, on auroit extrait, par exem-

ple, le petit nombre de principes qui, propres à maintenir entre les hommes le plus d'égalité possible, donneroient un jour naissance à la meilleure forme de gouvernement. Il en seroit de même de la physique & généralement de toutes les sciences. Alors l'esprit humain, épars dans une infinité d'ouvrages divers, seroit ; par une main habile, concentré dans un petit volume de principes ; à peu près comme les esprits des fleurs, qui couvrent de vastes plaines, sont, par l'art du chymiste, facilement concentrés dans un vase d'essence.

L'esprit humain, à la vérité, est en tout genre fort loin du terme que je suppose. Je conviens volontiers que nous ne serons pas sitôt réduits à la triste nécessité de n'être que savants ; & qu'enfin, grace à l'ignorance humaine, il nous sera longtemps permis d'avoir de l'esprit.

L'esprit suppose donc toujours invention. Mais quelle différence, dira-t-on, entre cette espèce d'invention & celle qui nous fait obtenir le titre de *génies* ? Pour la découvrir, consultons le public. En morale & en politique,

C v

il honorera, par exemple, du titre de génies & Machiavel & l'auteur de l'*Esprit des loix*, & ne donnera que le titre d'hommes de beaucoup d'esprit à la Rochefoucault & à la Bruyere. L'unique différence sensible qu'on remarque entre ces deux especes d'hommes, c'est que les premiers traitent de matieres plus importantes, lient plus de vérités entr'elles, & forment un plus grand ensemble que les seconds. Or l'union d'un plus grand nombre de vérités suppose une plus grande quantité de combinaisons, & par conséquent un homme plus rare. D'ailleurs, le public aime à voir, du haut d'un principe, toutes les conséquences qu'on en peut tirer : il doit donc récompenser par un titre supérieur, tel que celui de génie, quiconque lui procure cet avantage, en réunissant une infinité de vérités sous le même point de vue. Telle est, dans le genre philosophique, la différence sensible entre le génie & l'esprit.

Dans les arts, où, par le mot de *talent*, on exprime ce que, dans les sciences, on désigne par le mot d'*esprit*, il semble que la différence soit à peu près la même.

DISCOURS IV. 51

Quiconque ou se modele sur les grands hommes qui l'ont déjà précédé dans la même carrière, ou ne les surpasse pas, ou n'a point fait un certain nombre de bons ouvrages, n'a pas assez combiné, n'a pas fait d'assez grands efforts d'esprit, ni donné assez de preuves d'invention pour mériter le titre de génie. En conséquence, on place dans la liste des hommes de talent les Regnard, les Vergier, les Campiftron & les Fléchier; lorsqu'on cite comme génies les Moliere, les la Fontaine, les Corneille & les Bossuet. J'ajouterai même, à ce sujet, qu'on refuse quelquefois à l'auteur le titre qu'on accorde à l'ouvrage. Un conte, une tragédie ont un grand succès: on peut dire, de ces ouvrages, qu'ils sont pleins de génie, sans oser quelquefois en accorder le titre à l'auteur. Pour l'obtenir, il faut ou, comme la Fontaine, avoir, si je l'ose dire, dans une infinité de petites pieces la monnoie d'un grand-ouvrage; ou, comme Corneille & Racine, avoir composé un certain nombre d'excellentes tragédies.

Le poëme épique est, dans la poë-

Cvj

sié, le seul ouvrage dont l'étendue suppose une mesure d'attention & d'invention suffisante pour décorer un homme du titre de génie.

Il me reste, en finissant ce chapitre, deux observations à faire. La première, c'est qu'on ne désigne dans les arts, par le nom d'esprit, que ceux qui, sans génie ni talent pour un genre, y transportent les beautés d'un autre genre : telles sont, par exemple, les comédies de M. de Fontenelle, qui, dénuées du génie & du talent comique, étincellent de quelques beautés philosophiques. La seconde, c'est que l'invention appartient tellement à l'esprit, qu'on n'a jusqu'à présent, par aucune des épithètes applicables au grand esprit, désigné ceux qui remplissent des emplois utiles, mais dont l'exercice n'exige point d'invention. Le même usage qui donne l'épithète de *bon* au juge, au financier (a), à l'arithmétique,

(a) Je ne dis pas que de bons juges, de bons financiers n'aient de l'esprit; mais je dis seulement que ce n'est pas en qualité de juges ou de financiers qu'ils en ont: à moins que l'on ne confonde la qualité de juge avec celle de législateur.

cien habile, nous permet d'appliquer l'épithete de *sublime* au poëte, au législateur, au géometre, à l'orateur. L'esprit suppose donc toujours invention. Cette invention, plus élevée dans le génie, embrasse d'ailleurs plus d'étendue de vue, elle suppose par conséquent & plus de cette opiniâtreté qui triomphe de toutes les difficultés, & plus de cette hardiesse de caractère qui se fraie des routes nouvelles.

Telle est la différence entre le génie & l'esprit, & l'idée générale qu'on doit attacher à ce mot *esprit*.

Cette différence établie, je dois observer que nous sommes forcés, par la disette de la langue, à prendre cette expression dans mille acceptions différentes, qu'on ne distingue entr'elles que par les épithetes qu'on unit au mot *esprit*. Ces épithetes, toujours données par le lecteur ou le spectateur, sont toujours relatives à l'impression que fait sur lui certain genre d'idées.

Si l'on a tant de fois, & peut-être sans succès, traité ce même sujet, c'est qu'on n'a point considéré l'esprit sous ce même point de vue; c'est qu'on a

pris pour des qualités réelles & distinctes les épithetes de *fin*, de *fort*, de *lumineux*, &c. qu'on joint au mot *esprit*; c'est qu'enfin l'on n'a point regardé ces épithetes comme l'expression des effets différents que font sur nous, & les diverses especes d'idées, & les différentes manieres de les rendre. C'est pour dissiper l'obscurité répandue sur ce sujet, que je vais, dans les chapitres suivans, tâcher de déterminer nettement les idées différentes qu'on doit attacher aux épithetes souvent unies au mot *esprit*.



CHAPITRE IV.

De l'esprit fin, de l'esprit fort.

DANS le physique, on donne le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point sans quelque peine. Dans le moral, c'est-à-dire, en fait d'idées & de sentiments, on donne pareillement le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point sans quelques efforts d'esprit, & sans une grande attention.

L'avare de Moliere soupçonne son valet de l'avoir volé; il le fouille; & , ne trouvant rien dans ses poches, il lui dit : *Rends-moi, sans te fouiller, ce que tu m'as volé.* Ce mot d'Harpagon est fin, il est dans le caractère d'un avare; mais il étoit difficile de l'y découvrir.

Dans l'opéra d'Isis, lorsque la nymphe Io, pour calmer les plaintes d'Hiérax, lui dit : *Vos rivaux sont-ils mieux traités que vous ?* Hiérax lui répond :

Le mal de mes rivaux n'égale pas ma peine.

La douce illusion d'une espérance vaine.

Ne les fait point tomber du faire du bonheur &
 Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur &
 Comme eux, à votre humeur si vers
 Je ne suis point accoutumé.
 Quel tourment de ceſſer de plaire,
 Lors qu'on a fait l'eſſai du plaifir d'être aimé ?

Ce ſentiment eſt dans la nature ; mais il eſt fin, il eſt caché au fond du cœur d'un amant malheureux. Il falloit les yeux de Quinault pour l'y appercevoir.

Du ſentiment, paſſons aux idées fines. On entend par *idée fine* une conſéquence finement déduite d'une idée générale (a). Je dis une conſéquence ; parce qu'une idée, dès qu'elle devient féconde en vérités, quitte le nom d'*idée fine*, pour prendre celui de *principe* ou d'*idée générale*. On dit les *principes*, & non les *idées fines* d'Ariſtote, de Deſcartes, de Locke & de Newton. Ce n'eſt pas que, pour remonter, comme ces philoſophes, d'observations en observations, juſqu'à des idées générales, il n'ait fallu beaucoup de fineſſe d'eſprit, c'eſt-à-dire, beaucoup d'at-

(a) Les ouvrages de M. de Fontenelle en fournifſent mille exemples.

tention. L'attention (qu'il me soit permis de le remarquer en passant) est un microscope qui , grossissant à nos yeux les objets sans les déformer , nous y fait appercevoir une infinité de ressemblances & de différences invisibles à l'œil inattentif. L'esprit, en tout genre, n'est proprement qu'un effet de l'attention.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon sujet , j'observerai que toute idée & tout sentiment , dont la découverte suppose, dans un auteur, & beaucoup de finesse & beaucoup d'attention , ne recevront cependant pas le nom de *fins* , si ce sentiment ou cette idée sont ou mis en action dans une scène, ou rendus par un tour simple & naturel. Le public ne donne pas le nom de *fin* à ce qu'il entend sans effort. Il ne désigne jamais , par les épithètes qu'il unit à ce mot d'*esprit* , que les impressions que font sur lui les idées ou les sentiments qu'on lui présente.

Ce fait posé, on entend donc, par *idée fine* , une idée qui échappe à la pénétration de la plupart des lecteurs : or elle leur échappe , lorsque l'auteur

faute les idées intermédiaires nécessaires pour faire concevoir celle qu'il leur offre.

Tel est ce mot, que répétoit souvent M. de Fontenelle : *On détruiroit presque toutes les religions (b), si l'on obligeoit ceux qui les professent à s'aimer.* Un homme d'esprit supplée aisément aux idées intermédiaires qui lient ensemble les deux propositions renfermées dans ce mot (c) : mais il est peu d'hommes d'esprit.

On donne encore le nom d'*idées fines* aux idées rendues par un tour obscur, énigmatique & recherché. C'est moins à l'espece des idées qu'à la maniere de

(b) Ce qui peut être vrai des fausses religions n'est point applicable à la nôtre, qui nous commande l'amour du prochain.

(c) Il en est de même de cet autre mot de M. de Fontenelle : *En écrivant, disoit-il, j'ai toujours tâché de m'entendre.* Peu de gens entendent réellement ce mot de M. de Fontenelle. On ne sent point, comme lui, toute l'importance d'un précepte dont l'observation est si difficile. Sans parler des esprits ordinaires, parmi les Mallebranche, les Leibnitz & les plus grands philosophes, que d'hommes, faute de s'appliquer ce mot de M. de Fontenelle, n'ont pas cherché à s'entendre, à décomposer leurs principes, à les réduire à des propositions simples & toujours claires, auxquelles on ne parvient point sans savoir

les exprimer qu'en général on attache le nom de fin.

Dans l'éloge de M. le cardinal Du-
bois , lorsque , parlant du soin qu'il
avoit pris de l'éducation de M. le duc
d'Orléans régent , M. de Fontenelle
dit que ce prélat avoit tous les jours tra-
vaillé à se rendre inutile ; c'est à l'obf-
curité de l'expression que cette idée doit
sa finesse.

Dans l'opéra de Thétis , lorsque cette
déesse , pour se venger de Pélée qu'elle
croit infidèle , dit :

*Mon cœur s'est engagé sous l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi ;
Mais je veux l'en punir , en m'imposant la peine
D'en aimer un autre que toi :*

il est encore certain que cette idée &
toutes les idées de cette espece ne de-
vront le nom de *finés* qu'on leur don-
nera communément qu'au tour énigma-

si l'on s'entend ou si l'on ne s'entend pas. Ils se sont
appuyés sur ces principes vagues , dont l'obscurité est
toujours suspecte à quiconque a le mot de M. de Fon-
tenelle habituellement présent à l'esprit. Faute d'a-
voir , si je l'ose dire , fouillé jusqu'au terrain vierge ,
l'immense édifice de leur système s'est affaissé , à
mesure qu'ils le construisoient.

tique sous lequel on les présente, & par conséquent au petit effort d'esprit qu'il faut faire pour les saisir. Or un auteur n'écrit que pour se faire entendre. Tout ce qui s'oppose à la clarté est donc un défaut de style ; toute manière fine de s'exprimer est donc vicieuse (*d*) ; il faut donc être d'autant plus attentif à rendre son idée par un tour & une expression simple & naturelle, que cette idée est plus fine, & peut, plus facilement, échapper à la sagacité du lecteur.

(*d*) Je sais bien que les tours fins ont leurs partisans. Ce que tout le monde entend facilement, diront-ils, tout le monde croit l'avoir pensé ; la clarté de l'expression est donc une maladresse de l'auteur ; il faut toujours jeter quelques nuages sur ses pensées. Flattés de percer ce nuage impénétrable au commun des lecteurs, & d'appercevoir une vérité à travers l'obscurité de l'expression, mille gens louent avec d'autant plus d'enthousiasme cette manière d'écrire, que, sous prétexte de faire l'éloge de l'auteur, ils font celui de leur pénétration. Ce fait est certain. Mais je soutiens qu'on doit dédaigner de pareils éloges, & résister au desir de les mériter. Une pensée est-elle finement exprimée ? il est d'abord peu de gens qui l'entendent ; mais enfin elle est généralement entendue. Or, dès qu'on a deviné l'énigme de l'expression, cette pensée est, par les gens d'esprit, réduite à sa valeur intrinsèque, & mise fort au-dessous de cette même valeur par les gens médiocres : honteux de leur peu de pénétration, on les voit tou-

DISCOURS IV. 61

Portons maintenant nos regards sur la forte d'esprit désigné par l'épithete de *forte*.

Une idée forte est une idée intéressante & propre à faire sur nous une impression vive. Cette impression peut être l'effet, ou de l'idée même, ou de la manière dont elle est exprimée (e).

Une idée assez commune, mais rendue par une expression ou une image frappante, peut faire sur nous une impression assez forte. M. l'abbé Cartaut, par exemple, comparant Virgile à Lucain; » Virgile, dit-il, n'est qu'un prêtre élevé au milieu des grimaces du temple; le caractère pleureur, hypocrite & dévot de son héros déshonore le poëte; son enthousiasme semble ne s'échauffer qu'à la lueur des lampes suspendues devant les autels, & l'enthousiasme audacieux de Lucain s'allumer au feu de la foudre ». Ce qui

jours, par un mépris injuste, venger l'affront que la finesse d'un tour a fait à la sagacité de leur esprit.

(e) On désigne en Perse, par les épithetes de *peintre* ou de *sculpteur*, l'inégale force des différents poëtes; & l'on dit, en conséquence, un *poëte peintre*, un *poëte sculpteur*.

nous frappe vivement est donc ce qu'on désigne par l'épithete de fort. Or le grand & le fort ont cela de commun, qu'ils font sur nous une impression vive; aussi les a-t-on souvent confondus.

Pour fixer nettement les idées différentes qu'on doit se former du grand & du fort, je considérerai séparément ce que c'est que le grand & le fort, 1°. dans les idées, 2°. dans les images, 3°. dans les sentiments.

Une idée grande est une idée généralement intéressante. Mais les idées de cette espece ne font pas toujours celles qui nous affectent le plus vivement. Les axiomes du portique ou du lycée, intéressants pour tous les hommes en général, & par conséquent pour les Athéniens, ne devoient cependant pas faire sur eux l'impression des harangues de Démosthene, lorsque cet orateur leur reprochoit leur lâcheté. *Vous vous demandez l'un à l'autre, leur disoit-il, Philippe est-il mort? Hé! que vous importe, Athéniens, qu'il vive ou qu'il meure? Quand le ciel vous en auroit délivrés, vous vous feriez bientôt vous-mêmes un autre Philippe.* Si les Athéniens étoient plus frappés du

discours de leur orateur que des découvertes de leurs philosophes, c'est que Démosthène leur présentoit des idées plus convenables à leur situation présente, & par conséquent plus immédiatement intéressantes pour eux.

Or les hommes, qui ne connoissent en général que l'existence du moment, seront toujours plus vivement affectés de cette espece d'idées, que de celles qui, par la raison même qu'elles sont grandes & générales, appartiennent moins directement à l'état où ils se trouvent.

Aussi ces morceaux d'éloquence propres à porter l'émotion dans les ames, & ces harangues si fortes parce qu'on y discute les intérêts actuels d'un état, ne sont-elles pas d'une utilité aussi étendue, aussi durable, & ne peuvent-elles, comme les découvertes d'un philosophe, convenir également à tous les temps & à tous les lieux.

En fait d'idées, la seule différence entre le grand & le fort, c'est que l'un est plus généralement & l'autre plus vivement intéressant (f).

(f) On dit quelquefois d'un raisonnement qu'il

S'agit-il de ces belles images, de ces descriptions ou de ces tableaux faits pour frapper l'imagination? le fort & le grand ont ceci de commun, qu'ils doivent nous présenter de grands objets.

Tamerlan & Cartouche sont deux brigands, dont l'un vole avec quatre cents mille hommes, & l'autre avec quatre cents hommes; le premier attire notre respect, & le second notre mépris (g).

• Ce que je dis du moral, je l'applique au physique. Tout ce qui, par soi-même, est petit, ou le devient par la comparaison qu'on en fait aux grandes choses, ne fait sur nous presque aucune impression.

Que l'on se peigne Alexandre dans l'attitude la plus héroïque, au moment qu'il fond sur l'ennemi: si l'imagination

est fort, mais lorsqu'il s'agit d'un objet intéressant pour nous. Aussi ne donne-t-on pas ce nom aux démonstrations de géométrie, qui, de tous les raisonnements, sont sans contredit les plus forts.

(g) Tout devient ridicule sans la force; tout s'ennoblit avec elle. Quelle différence de la fripponnerie d'un contrebandier à celle de Charles-quinz ?

place

place à côté du héros l'un de ces fils de la Terre (*h*) qui, croissant par an d'une coudée en grosseur, & de trois ou quatre coudées en hauteur, pouvoient entasser Ossa sur Pelion, Alexandre n'est plus qu'une marionnette plaisante, & sa fureur n'est que ridicule.

Mais si le fort est toujours grand, le grand n'est pas toujours fort. Une décoration, ou du temple du Destin, ou des fêtes du ciel, peut être grande, majestueuse & même sublime; mais elle nous affectera moins fortement qu'une décoration du Tartare. Le tableau de la gloire des Saints est moins fait pour étonner l'imagination que le Jugement dernier de Michel-Ange.

Le fort est donc le produit du grand uni au terrible. Or, si tous les hommes sont plus sensibles à la douleur qu'au plaisir; si la douleur violente fait taire tout sentiment agréable, lorsqu'un plaisir vif ne peut étouffer en nous le sen-

(*h*) Aux yeux de ce même géant, ce César qui dit de lui, *Veni, vidi, vici*, & dont les conquêtes étoient rapides, lui paroîtroit se traîner sur la terre avec la lenteur d'une étoile de mer ou d'un limaçon.

timent d'une douleur violente; le fort doit donc faire sur nous la plus vive impression : on doit donc être plus frappé du tableau des enfers que du tableau de l'olympé.

En fait de plaisirs, l'imagination, excitée par le desir d'un plus grand bonheur, est toujours inventive; il manque toujours quelques agréments à l'olympé.

S'agit-il du terrible? l'imagination n'a plus le même intérêt à inventer, elle est moins difficile en ce genre: l'enfer est toujours assez effrayant.

Telle est, dans les décorations, les descriptions poétiques, la différence entre le grand & le fort. Examinons maintenant si, dans les tableaux dramatiques & la peinture des passions, on ne retrouveroit pas la même différence entre ces deux genres d'esprit.

Dans le genre tragique, on donne le nom de fort à toute passion, à tout sentiment qui nous affecte très-vivement; c'est-à-dire, à tous ceux dont le spectateur peuvent être le jouet ou la victime.

Personne n'est à l'abri des coups de

la vengeance & de la jalousie. La scène d'Atrée, qui présente à son frere Thyeste une coupe remplie du sang de son fils ; les fureurs de Rhadamiste, qui pour soustraire les charmes de Zénobie aux regards avides du vainqueur, la traîne sanglante dans l'Araxe, offrent donc aux regards des particuliers deux tableaux plus effrayants que celui d'un ambitieux qui s'assied sur le trône de son maître.

Dans ce dernier tableau ; le particulier ne voit rien de dangereux pour lui. Aucun des spectateurs n'est monarque : les malheurs, qu'occasionnent souvent les révolutions, ne sont pas assez imminents pour le frapper de terreur : il doit donc en considérer le spectacle avec plaisir (i). Ce spectacle charme les

(i) C'est à cette cause qu'on doit en partie rapporter l'admiration conçue pour ces fléaux de la terre, pour ces guerriers dont la valeur renverse les empires & change la face du monde. On lit leur histoire avec plaisir ; on craindroit de naître de leur temps. Il est de ces conquérans comme de ces nuages noirs & sillonnés d'éclairs ; la foudre qui s'élançe de leurs flancs fracasse, en éclatant, les arbres & les rochers. Vu de près, ce spectacle glace d'effroi ; vu dans l'éloignement, il ravit d'admiration.

uns , en leur laissant entrevoir , dans les rangs les plus élevés , une instabilité de bonheur qui remet une certaine égalité entre toutes les conditions , & console les petits de l'infériorité de leur état. Il plaît aux autres , en ce qu'il flatte leur inconstance ; inconstance qui , fondée sur le desir d'une condition meilleure , fait , à travers le bouleversement des empires , toujours luire à leurs yeux l'espoir d'un état plus heureux , & leur en montre la possibilité comme une possibilité prochaine. Il ravit enfin la plupart des hommes , par la grandeur même du tableau qu'il présente , & par l'intérêt qu'on est forcé de prendre au héros estimable & vertueux que le poète met sur la scène. Le desir du bonheur , qui nous fait considérer l'estime comme un moyen d'être plus heureux , nous identifie toujours avec un pareil personnage. Cette identification est , si je l'ose dire , d'autant plus parfaite , & nous nous intéressons d'autant plus vivement au fort heureux ou malheureux d'un grand homme , que ce grand homme nous paroît plus estimable , c'est-à-dire , que ses idées & ses

sentiments font plus analogues aux nôtres. Chacun reconnoît avec plaisir , dans un héros , les sentiments dont il est lui-même affecté. Ce plaisir est d'autant plus vif , que ce héros joue un plus grand rôle sur la terre ; qu'il a , comme les Annibal , les Sylla , les Sertorius & les César , à triompher d'un peuple dont le destin fait celui de l'univers. Les objets nous frappent toujours en proportion de leur grandeur. Qu'on présente au théâtre la conjuration de Genes & celle de Rome ; qu'on trace d'une main également hardie les caractères du comte de Fiesque & de Catilina ; qu'on leur donne la même force ; le même courage , le même esprit , & la même élévation : je dis que l'audacieux Catilina emportera presque toute notre admiration ; la grandeur de son entreprise se réfléchira sur son caractère , l'aggrandira toujours à nos yeux ; & notre illusion prendra sa source dans le desir même du bonheur.

En effet , on se croira toujours d'autant plus heureux qu'on sera plus puissant , qu'on regnera sur un plus grand peuple , que plus d'hommes seront in-

téressés à prévenir , à satisfaire nos desirs , & que , seuls libres sur la terre , nous serons environnés d'un univers d'esclaves.

Voilà les causes principales du plaisir que nous fait la peinture de l'ambition , de cette passion qui ne doit le nom de grande qu'aux grands changements qu'elle fait sur la terre.

Si l'amour en a quelquefois occasionné de pareils ; s'il a décidé la bataille d'Actium en faveur d'Octave ; si , dans un siècle plus voisin du nôtre , il a ouvert aux Maures les ports de l'Espagne , & s'il a renversé successivement & relevé une infinité de trônes ; ces grandes révolutions ne sont cependant pas des effets nécessaires de l'amour , comme elles le sont de l'ambition.

Aussi le desir des grandeurs & l'amour de la patrie , qu'on peut regarder comme une ambition plus vertueuse , ont-ils toujours reçu le nom de grands , préférablement à toutes les autres passions : nom qui , transporté aux héros que ces passions inspirent , a été ensuite donné aux Corneille & aux poètes célèbres qui les ont peints. Sur quoi j'ob-

DISCOURS IV. 71

ferverai que la passion de l'amour n'est cependant pas moins difficile à peindre que celle de l'ambition. Pour manier le caractère de Phedre avec autant d'adresse que l'a fait Racine, il ne falloit certainement pas moins d'idées, de combinaisons & d'esprit que pour tracer, dans *Rodogune*, le caractère de Cléopatre. C'est donc moins à l'habileté du peintre qu'au choix de son sujet qu'est attaché le nom de grand.

Il résulte de ce que j'ai dit que, si les hommes sont plus sensibles à la douleur qu'au plaisir, les objets de crainte & de terreur doivent, en fait d'idées, de tableaux & de passions, les affecter plus fortement que les objets faits pour l'étonnement & l'admiration générale. Le grand est donc, en tout genre, ce qui frappe universellement; & le fort, ce qui fait une impression moins générale, mais plus vive.

La découverte de la boussole est, sans contredit, plus généralement utile à l'humanité que la découverte d'une conjuration; mais cette dernière découverte est infiniment plus intéressante pour la nation chez laquelle on conjure.

D iv

L'idée du fort une fois déterminée , j'observerai que les hommes ne pouvant se communiquer leurs idées que par des mots , si la force de l'expression ne répond pas à celle de la pensée , quelque forte que soit cette pensée , elle paroîtra toujours foible , du moins à ceux qui ne sont point doués de cette vigueur d'esprit qui supplée à la foiblesse de l'expression.

Or , pour rendre fortement une pensée , il faut 1°. l'exprimer d'une manière nette & précise : toute idée rendue par une expression louche , est un objet apperçu à travers un brouillard ; l'impression n'en est point assez distincte pour être forte. 2°. Il faut que cette pensée , s'il est possible , soit revêtue d'une image , & que l'image soit exactement calquée sur la pensée.

En effet , si toutes nos idées sont un effet de nos sensations , c'est donc par les sens qu'il faut transmettre nos idées aux autres hommes ; il faut donc , comme j'ai dit dans le chapitre de l'imagination , parler aux yeux pour se faire entendre à l'esprit.

Pour nous frapper fortement , ce n'est

pas même assez qu'une image soit juste & exactement calquée sur une idée ; il faut encore qu'elle soit grande sans être gigantesque (k) : telle est l'image employée par l'immortel auteur de l'*Esprit des loix* , lorsqu'il compare les despotes aux sauvages *qui , la hache à la main , abattent l'arbre dont ils veulent cueillir les fruits.*

Il faut , de plus , que cette grande image soit neuve , ou du moins présentée sous une face nouvelle. C'est la surprise excitée par la nouveauté , qui , fixant toute attention sur une idée , lui laisse le temps de faire sur nous une plus forte impression.

L'on atteint enfin , en ce genre , au dernier degré de perfection , lorsque l'image sous laquelle on présente une idée est une image de mouvement. Ce tableau , toujours préféré au tableau

(k) L'excessive grandeur d'une image la rend quelquefois ridicule. Quand le psalmiste , dit que *les montagnes sautent comme des béliers* , cette grande image ne fait sur nous que peu d'effet , parce qu'il est peu d'hommes dont l'imagination soit assez forte pour se faire un tableau net & vif de montagnes sautant comme des cabrits.

d'un objet immobile , excite en nous plus de sensations , & nous fait , en conséquence , une impression plus vive. On est moins frappé du calme que des tempêtes de l'air.

C'est donc à l'imagination qu'un auteur doit , en partie , la force de son expression ; c'est par ce secours qu'il transmet dans l'ame de ses lecteurs tout le feu de ses pensées. Si les Anglois , à cet égard , s'attribuent une grande supériorité sur nous , c'est moins à la force particulière de leur langue qu'à la forme de leur gouvernement qu'ils doivent cet avantage. On est toujours fort dans un état libre , où l'homme conçoit les plus hautes pensées , & peut les exprimer aussi vivement qu'il les conçoit. Il n'en est pas ainsi des états monarchiques : dans ces pays , l'intérêt de certains corps , celui de quelques particuliers puissants , & plus souvent encore une fausse & petite politique , s'opposent aux élans du génie. Quiconque , dans ces gouvernements , s'éleve jusqu'aux grandes idées , est souvent forcé de les taire , ou du moins contraint d'en énerver la force par le

louché, l'énigmatique & la foiblesse de l'expression. Aussi le lord Chesterfield, dans une lettre adressée à M. l'abbé de Guaasco, dit, en parlant de l'auteur de *l'Esprit des loix* : « C'est dommage que M. le président de Montesquieu, reçu, sans doute, par la crainte du ministère, n'ait pas eu le courage de tout dire. On sent bien, en gros, ce qu'il pense sur certains sujets ; mais il ne s'exprime point assez nettement & assez fortement : on eût bien mieux su ce qu'il pensoit, s'il eût composé à Londres, & qu'il fût né Anglois. »

Ce défaut de force dans l'expression n'est cependant point un défaut de génie dans la nation. Dans tous les genres, qui, futiles aux yeux des gens en place, sont, avec dédain, abandonnées au génie, je puis citer mille preuves de cette vérité. Quelle force d'expression dans certaines oraisons de Bossuet & certaines scènes de Mahomet ! tragédie qui, peut-être, quelques critiques qu'on en fasse, est un des plus beaux ouvrages du célèbre M. de Voltaire.

Je finis par un morceau de M. l'abbé Cartaut; morceau plein de cette force

ce d'expression dont on ne croit pas notre langue susceptible. Il y découvre les causes de la superstition Egyptienne.

Comment ce peuple n'eût-il pas été le peuple le plus superstitieux ? L'Egypte, dit-il, étoit un pays d'enchantements ; l'imagination y étoit perpétuellement battue par les grandes machines du merveilleux ; ce n'étoit par tout que des perspectives d'effroi & d'admiration. Le prince étoit un objet d'étonnement & de terreur ; Semblable au foudre qui, reculé dans la profondeur des nuages, semble y tonner avec plus de grandeur & de majesté, c'étoit du fond de ses labyrinthes & de son palais que le monarque dictoit ses volontés. Les rois ne se monstroient que dans l'appareil effrayant & formidable d'une puissance relevée en eux d'une origine céleste. La mort des rois étoit une apothéose : la terre étoit affaissée sous le poids de leurs mausolées. Dieux puissants, l'Egypte étoit par eux couverte de superbes obélisques chargés d'inscriptions merveilleuses, & de pyramides énormes dont le sommet se perdoit dans les airs :

dieux bienfaisants, ils avoient creusé ces lacs qui rassuroient orgueilleusement l'Égypte contre les inattentions de la nature. α

Plus redoutables que le trône & les monarques, les temples & leurs pontifes en imposoient encore plus à l'imagination des Égyptiens. Dans l'un de ces temples, étoit le colosse de Sérapis. Nul mortel n'osoit en approcher. C'étoit à la durée de ce colosse qu'étoit attachée celle du monde : quiconque eut brisé ce talisman eût replongé l'univers dans son premier chaos. Nulles bornes à la crédulité ; tout, dans l'Égypte, étoit énigme, merveille & mystère. Tous les temples rendoient des oracles ; tous les autres vomissoient d'horribles hurlements ; partout l'on voyoit des trépieds tremblants, des pythies en fureur, des victimes, des prêtres, des magiciens qui, revêtus du pouvoir des dieux, étoient chargés de leur vengeance. α

Les philosophes, armés contre la superstition, s'éleverent contre elle : mais, bientôt engagés dans le laby-

rinthe d'une métaphysique trop ab-
 strainte, la dispute les y divise d'opi-
 nions; l'intérêt & le fanatisme en pro-
 fitent, ils fécondent le chaos de leurs
 systèmes différents; il en sort les pom-
 peux mystères d'Isis, d'Osiris & d'Ho-
 rus. Couverte alors des ténèbres myf-
 térieux & sublimes de la théologie &
 de la religion, l'imposture fut mécon-
 nue. Si quelques Egyptiens l'apper-
 çurent à la lueur incertaine du doute,
 la vengeance toujours suspendue sur
 la tête des indiscrets ferma les yeux
 à la lumière, & leur bouche à la véri-
 té. Les rois même, qui, pour se met-
 tre à l'abri de toute insulte, avoient
 d'abord, de concert avec les prêtres,
 évoqué autour du trône la terreur,
 la superstition & les fantômes de
 leur suite; les rois, dis-je, en fu-
 rent eux-mêmes effrayés, bientôt ils
 confièrent aux temples le dépôt sa-
 cré des jeunes princes; fatale époque
 de la tyrannie des prêtres Egyptiens!
 Nul obstacle alors qu'on pût opposer
 à leur puissance. Les souverains furent
 ceints dès l'enfance du bandeau de
 l'opinion; de libres & d'indépendants

qu'ils étoient, tant qu'ils ne voyoient « dans ces prêtres que des fourbes & « des enthousiaſtes ſoudoyés, ils en « devinrent les eſclaves & les victimes. « Imitateurs des rois, les peuples ſui- « virent leur exemple, & toute l'Egyp- « te ſe proſterna aux pieds du pontife « & de l'autel de la ſuperſtition. «

Ce magnifique tableau de M. l'abbé Cartaut, prouve, je crois, que la foibleſſe d'expreſſion qu'on nous reproche & qu'en certain genre on remarque dans nos écrits, ne peut être attribuée au défaut de génie de la nation.



CHAPITRE V:

De l'esprit de lumiere, de l'esprit étendu, de l'esprit pénétrant, & du goût.

SI l'on en croit certaines gens, le génie est une espece d'instinct qui peut, à l'insu même de celui qu'il anime, opérer en lui les plus grandes choses. Ils mettent cet instinct fort au-dessous de l'esprit de lumiere, qu'ils prennent pour l'intelligence universelle. Cette opinion, soutenue par quelques hommes de beaucoup d'esprit, n'est cependant point encore adoptée du public.

Pour arriver sur ce sujet à quelques résultats, il faut, je pense, attacher des idées nettes à ces mots *esprit de lumiere*.

Dans le physique, la lumiere est un corps dont la présence rend les objets visibles. L'esprit de lumiere est donc la forte d'esprit qui rend nos idées visibles au commun des lecteurs. Il consiste

DISCOURS IV. 81

à disposer tellement toutes les idées qui concourent à prouver une vérité, qu'on puisse facilement la saisir. Le titre d'esprit de lumière est donc accordé par la reconnoissance du public à celui qui l'éclaire.

Avant M. de Fontenelle, la plupart des savants, après avoir escaladé le sommet escarpé des sciences, s'y trouvoient isolés & privés de toute communication avec les autres hommes. Ils n'avoient point aplani la carrière des sciences, ni frayé à l'ignorance un chemin pour y marcher. M. de Fontenelle, que je ne considère point ici sous l'aspect qui le met au rang des génies, fut un des premiers qui, si je l'ose dire, établit un pont de communication entre la science & l'ignorance. Il s'aperçut que l'ignorant même pouvoit recevoir les semences de toutes les vérités : mais que, pour cet effet, il falloit, avec adresse, y préparer son esprit ; *qu'une idée nouvelle, pour me servir de son expression, étoit un coin qu'on ne pouvoit faire entrer par le gros bout.* Il fit donc ses efforts pour présenter ses idées avec la plus grande netteté, il y réussit :

la tourbe des esprits médiocres se sentit tout-à-coup éclairée, & la reconnoissance publique lui décerna le titre d'esprit de lumiere.

Que falloit-il pour opérer un pareil prodige ? Simplement observer la marche des esprits ordinaires : savoir que tout se tient & s'amene dans l'univers ; qu'en fait d'idées, l'ignorance est toujours contrainte de céder à la force immense des progrès insensibles de la lumiere, que je compare à ces racines déliées, qui, s'insinuant dans les fentes des rochers, y grossissent & les font éclater. Il falloit enfin sentir que la nature n'est qu'un long enchaînement ; & que, par le secours des idées intermédiaires, l'on pouvoit élever de proche en proche les esprits médiocres jusqu'aux plus hautes idées (a).

(a) Il n'est rien que les hommes ne puissent entendre. Quelque compliquée que soit une proposition, on peut, avec le secours de l'analyse, la décomposer en un certain nombre de propositions simples ; & ces propositions deviendront évidentes, lorsqu'on y rapprochera le oui du non ; c'est-à-dire, lorsqu'un homme ne pourra les nier sans tomber en contradiction avec lui-même, & sans dire à la fois que la même chose est & n'est pas. Toute vérité

L'esprit de lumiere n'est donc que le talent de rapprocher les pensées les unes des autres , de lier les idées déjà connues aux idées moins connues , & de rendre ces idées par des expressions précises & claires.

Ce talent est , à la philosophie , ce que la versification est à la poésie. Tout l'art du versificateur consiste à rendre , avec force & harmonie , les pensées des poètes ; tout l'art des esprits de lumiere est de rendre , avec netteté , les idées des philosophes.

Sans exclurre , ni le génie , ni l'invention , ces deux talents ne les supposent point. Si les Descartes , les Locke , les Hobbes & les Bacon ont , à l'esprit de lumiere , uni le génie & l'invention , tous les hommes ne sont pas si heureux.

peut se ramener à ce terme ; & , lorsqu'on l'y réduit , il n'est plus d'yeux qui se ferment à la lumiere. Mais , que de temps & d'observations pour porter l'analyse à ce point , & réduire certaines vérités à des propositions aussi simples ! C'est le travail de tous les siècles & de tous les esprits. Je ne vois , dans les savants , que des hommes sans cesse occupés à rapprocher le *oui* du *non* ; tandis que le public attend que , par ce rapprochement d'idées , ils l'aient en chaque genre mis en état de saisir les vérités qu'ils lui proposent.

L'esprit de lumiere n'est quelquefois que le truchement du génie philosophique, & l'organe par lequel il communique, aux esprits communs, des idées trop au-dessus de leur intelligence.

Si l'on se souvent confondu l'esprit de lumiere avec le génie, c'est que l'un & l'autre éclairent l'humanité, & qu'on n'a point assez fortement senti que le génie étoit le centre & le foyer d'où cette forte d'esprit tiroit les idées lumineuses qu'il réfléchissoit ensuite sur la multitude.

Dans les sciences, le génie, semblable au navigateur hardi, cherche & découvre des régions inconnues. C'est aux esprits de lumiere à traîner lentement sur ses traces & leur siecle & la lourde masse des esprits communs.

Dans les arts, le génie, moins à portée des esprits de lumiere, est comparable au coursier superbe, qui, d'un pied rapide, s'enfonce dans l'épaisseur des forêts, & franchit les halliers & les fondrières. Occupés sans cesse à l'observer, & trop peu agiles pour le suivre dans sa course, les esprits de lumiere l'attendent, pour ainsi dire, à quelques

clarières, l'y entrevoient, & marquent quelques-uns des sentiers qu'il a battus ; mais ils ne peuvent jamais en déterminer que le plus petit nombre.

En effet, si dans les arts, tels que l'éloquence ou la poésie, l'esprit de lumière pouvoit donner toutes les règles fines, de l'observation desquelles il dût résulter des poèmes ou des discours parfaits, l'éloquence & la poésie ne seroient plus des arts de génie ; on deviendroit grand poète & grand orateur, comme on devient bon arithméticien. Le génie seul saisit toutes ces règles fines qui lui assurent des succès. L'impuissance des esprits de lumière à les découvrir toutes, est la cause de leur peu de réussite dans les arts même sur lesquels ils ont souvent donné d'excellents préceptes. Ils remplissent bien quelques-unes des conditions nécessaires pour faire un bon ouvrage, mais ils omettent les principales.

M. de Fontenelle, que je cite pour éclaircir cette idée par un exemple, a certainement, dans sa poétique, donné des préceptes excellents. Ce grand homme cependant n'ayant, dans cet ouvra-

ge, parlé ni de la versification ; ni de l'art d'émouvoir les passions ; il est vraisemblable qu'en observant les regles fines qu'il a prescrites, il n'eût composé que des tragédies froides, s'il eût écrit en ce genre.

Il suit, de la différence établie entre le génie & l'esprit de lumiere, que le genre humain n'est redevable à cette derniere sorte d'esprit d'aucune espece de découvertes, & que les esprits de lumiere ne reculent point les bornes de nos idées.

Cette sorte d'esprit n'est donc qu'un talent, qu'une méthode de transmettre nettement ses idées aux autres. Sur quoi, j'observerai que tout homme qui se concentreroit dans un genre, & n'exposeroit avec netteté que les principes d'un art tel, par exemple, que la musique ou la peinture, ne seroit cependant point compté parmi les esprits de lumiere.

Pour obtenir ce titre, il faut, ou porter la lumiere sur un genre extrêmement intéressant, ou la répandre sur un certain nombre de sujets différents. Ce qu'on appelle de la lumiere suppose

presque toujours une certaine étendue de connoissances. Cette sorte d'esprit doit, par cette raison, en imposer même aux gens éclairés ; & , dans la conversation, l'emporter sur le génie. Que, dans une assemblée d'hommes célèbres dans des arts ou des sciences différentes, on produise un de ces esprits de lumière : s'il parle de peinture au poète, de philosophie au peintre, de sculpture au philosophe, il exposera ses principes avec plus de précision, & développera ses idées avec plus de netteté que ces hommes illustres ne se les développeroient les uns aux autres ; il obtiendra donc leur estime. Mais que ce même homme aille mal adroitement parler de peinture au peintre, de poésie au poète, de philosophie au philosophe, il ne leur paroîtra plus qu'un esprit net, mais borné, & qu'un diseur des lieux communs. Il n'est qu'un cas où les esprits de lumière & d'étendue puissent être comptés parmi les génies : c'est lorsque certaines sciences sont fort approfondies, & qu'appercevant les rapports qu'elles ont entr'elles, ces sortes d'esprits les rappellent à des principes

communs , & par conséquent plus généraux.

Ce que j'ai dit établit une différence sensible entre les esprits pénétrants & les esprits de lumière & d'étendue : ceux-ci portent une vue rapide sur une infinité d'objets ; ceux-là au contraire , s'attachent à peu d'objets , mais ils creusent ; ils parcourent , en profondeur , l'espace que les esprits étendus parcourent en superficie. L'idée que j'attache au mot *pénétrants* s'accorde avec son étymologie. Le propre de cette sorte d'esprit est de percer dans un sujet : a-t-il , dans ce sujet , fouillé jusqu'à certaine profondeur ? il quitte alors le nom de pénétrant & prend celui de profond.

L'esprit profond ou le génie des sciences ; n'est , selon M. Formey , que l'art de réduire des idées déjà distinctes à d'autres idées encore plus simples & plus nettes , jusqu'à ce qu'on ait , en ce genre , atteint la dernière résolution possible. Qui sauroit , ajoute M. Formey , à quel point chaque homme a poussé cette analyse , auroit l'échelle graduée de la profondeur de tous les esprits.

Il suit de cette idée que le court espace de la vie ne permet point à l'homme d'être profond en plusieurs genres, qu'on a d'autant moins d'étendue d'esprit qu'on l'a plus pénétrant & plus profond, & qu'il n'est point d'esprit universel.

A l'égard de l'esprit pénétrant, j'observerai que le public n'accorde ce titre qu'aux hommes illustres, qui s'occupent de sciences dans lesquelles il est plus ou moins initié, telles sont, la morale, la politique, la métaphysique, &c. S'agit-il de peinture ou de géométrie? on n'est pénétrant qu'aux yeux des gens habiles dans cet art ou cette science. Le public, trop ignorant pour apprécier, en ces divers genres, la pénétration d'esprit d'un homme, juge les ouvrages, & n'applique jamais à son esprit l'épithète de pénétrant; il attend, pour louer, que, par la solution de quelques problèmes difficiles, ou par la composition de tableaux sublimes, un homme ait mérité le titre de grand géomètre ou de grand peintre.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit, c'est que la sagacité & la pé-

nétration font deux sortes d'esprit de même nature. On paroît doué d'une très-grande sagacité, lorsqu'ayant très-longtemps médité, & ayant très-habituuellement présents à l'esprit les objets qu'on traite le plus communément dans les conversations, on les saisit & les pénètre avec vivacité. La seule différence entre la pénétration & la sagacité d'esprit, c'est que cette dernière sorte d'esprit, qui suppose plus de prestesse de conception, suppose aussi des études plus fraîches des questions sur lesquelles on fait preuve de sagacité. On a d'autant plus de sagacité dans un genre, qu'on s'en est plus profondément & plus nouvellement occupé.

Passons maintenant au goût: c'est, dans ce chapitre, le dernier objet que me fois proposé d'examiner.

Le goût, pris dans sa signification la plus étendue, est, en fait d'ouvrages, la connoissance de ce qui mérite l'estime de tous les hommes. Entre les arts & les sciences, il en est sur lesquels le public adopte le sentiment des gens instruits, & ne prononce de lui-même

DISCOURS IV. 91

aucun jugement; telles sont la géométrie, la mécanique & certaines parties de physique ou de peinture. Dans ces sortes d'arts ou de sciences, les seuls gens de goût sont les gens instruits; & le goût n'est, en ces divers genres, que la connoissance du vraiment beau.

Il n'en est pas ainsi de ces ouvrages dont le public est ou se croit juge: tels sont les poèmes, les romans, les tragédies, les discours moraux ou politiques, &c. Dans ces divers genres, on ne doit point entendre, par le mot *goût*, la connoissance exacte de ce beau propre à frapper les peuples de tous les siècles & de tous les pays, mais la connoissance plus particulière de ce qui plaît au public d'une certaine nation. Il est deux moyens de parvenir à cette connoissance, & par conséquent deux différentes especes de goût. L'un, que j'appelle *goût d'habitude*: tel est celui de la plupart des comédiens, qu'une étude journaliere des idées & des sentiments propres à plaire au public rend très-bons juges des ouvrages de théâtre & surtout des pieces ressemblantes aux pie-

E ij

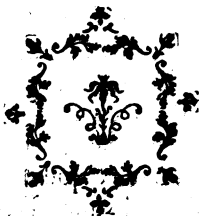
ces déjà données. L'autre espece de goût est un goût raisonné : il est fondé sur une connoissance profonde & de l'humanité & de l'esprit du siecle. C'est particulièrement aux hommes doués de cette dernière espece de goût qu'il appartient de juger des ouvrages originaux. Qui n'a qu'un goût d'habitude manque de goût, dès qu'il manque d'objets de comparaison. Mais ce goût raisonné, sans doute supérieur à ce que j'appelle goût d'habitude, ne s'acquiert, comme je l'ai déjà dit, que par de longues études, & du goût du public, & de l'art ou de la science dans laquelle on prétend au titre d'homme de goût. Je puis donc, en appliquant au goût ce que j'ai dit de l'esprit, en conclure qu'il n'est point de goût universel.

L'unique observation qui me reste à faire au sujet du goût, c'est que les hommes illustres ne sont pas toujours les meilleurs juges dans le genre même où ils ont eu le plus de succès. Quelle est, me dira-t-on, la cause de ce phénomène littéraire ? C'est, répondrai-je, qu'il en est des grands écrivains

comme des grands peintres : chacun d'eux a sa maniere. M. de Crébillon, par exemple, exprimera quelquefois ses idées avec une force, une chaleur, une énergie qui lui sont propres ; M. de Fontenelle les présentera avec un ordre, une netteté & un tour qui lui sont particuliers ; & M. de Voltaire les rendra avec une imagination, une noblesse & une élégance continues. Or chacun de ces hommes illustres, nécessité par son goût à regarder sa maniere comme la meilleure, doit, en conséquence, faire souvent plus de cas de l'homme médiocre qui la fait, que de l'homme de génie qui s'en fait une. De-là les jugemens différens que portent souvent sur le même ouvrage, & l'écrivain célèbre, & le public, qui, sans estime pour les imitateurs, veut qu'un auteur soit lui, & non un autre.

Aussi, l'homme d'esprit qui s'est perfectionné le goût dans un genre, sans avoir, en ce même genre, ni composé, ni adopté de maniere, a-t-il communément le goût plus sûr que les plus grands écrivains. Nul intérêt ne lui fait

illusion, & ne l'empêche de se placer
au point de vue d'où le public considère
& juge un ouvrage.



CHAPITRE VI.

Du bel esprit.

CE qui plaît dans tous les siècles, comme dans tous les pays, est ce qu'on appelle le beau. Mais, pour s'en former une idée plus exacte & plus précise, peut-être faudroit-il, en chaque art, & même en chaque partie d'un art, examiner ce qui constitue le beau. De cet examen, l'on pourroit facilement déduire l'idée d'un beau commun à tous les arts & à toutes les sciences, dont on formeroit ensuite l'idée abstraite & générale du beau.

Dans ce mot de *bel esprit*, si le public unit l'épithete de beau au mot d'*esprit*, il ne faut cependant point attacher à cette épithete l'idée de ce vrai beau dont on n'a point encore donné de définition nette. C'est à ceux qui composent dans le genre d'agrément, qu'on donne particulièrement le nom de *bel esprit*. Ce genre d'esprit est très-

E iv.

différent du genre instructif. L'instruction est moins arbitraire. D'importantes découvertes en chymie, en physique, en géométrie, également utiles à toutes les nations, en sont également estimées. Il n'en est pas ainsi du bel esprit : l'estime conçue pour un ouvrage de ce genre doit se modifier différemment chez les divers peuples, selon la différence de leurs mœurs, de la forme de leur gouvernement, & de l'état différent où s'y trouvent les arts & les sciences. Chaque nation attache donc des idées différentes à ce mot de *bel esprit*. Mais, comme il n'en est aucune où l'on ne compose des poèmes, des romans, des tragédies, des panégyriques, des histoires (a), de ces ouvrages enfin qui occupent le lecteur sans le fatiguer, il n'est point aussi de nation où, du du moins sous un autre nom, on ne

(a) Je ne parle point de ces histoires écrites dans le genre instructif, telles que les *Annales de Tacite*, qui, pleines d'idées profondes de morale & de politique, & ne pouvant être lues sans quelques efforts d'attention, ne peuvent, par cette même raison, être aussi généralement goûtées & senties.

connoisse ce que nous désignons par le mot *bel esprit*.

Quiconque, en ces divers genres, n'atteint point chez nous au titre de génie, est compris dans la classe des beaux esprits, lorsqu'il joint la grace & l'élégance de la diction à l'heureux choix des idées. Despréaux disoit, en parlant de l'élégant Racine : *Ce n'est qu'un bel esprit à qui j'ai appris à faire difficilement des vers*. Je n'adopte certainement pas le jugement de Despréaux sur Racine : mais je crois pouvoir en conclure que c'est principalement dans la clarté, le coloris de l'expression, & dans l'art d'exposer ses idées, que consiste le bel esprit, auquel on ne donne le nom de beau, que parce qu'il plaît & doit réellement plaire le plus généralement.

En effet, si, comme le remarque M. de Vaugelas, il est plus de juges des mots que des idées; & si les hommes sont, en général, moins sensibles à la justesse d'un raisonnement qu'à la beauté d'une expression (b); c'est donc à

(b) Je rapporterai à ce sujet un mot de Mal-

l'art de bien dire que doit être spécialement attaché le titre de bel esprit.

D'après cette idée, on conclura peut-être que le bel esprit n'est que l'art de dire élégamment des riens. Ma réponse à cette conclusion, c'est qu'un ouvrage vuide de sens ne seroit qu'une continuité de sons harmonieux qui n'obtiendroit aucune estime (c); & qu'ainsi le public ne décore du titre de bel esprit que ceux dont les ouvrages sont pleins d'idées grandes, fines ou intéressantes. Il n'est aucune idée qui ne soit du ressort du bel esprit, si l'on n'excepte celles qui, supposant trop d'études préliminaires, ne peuvent être mises à la portée des gens du monde.

Je ne prétends donner dans cette réponse aucune atteinte à la gloire des

herbe. Il étoit au lit de la mort; son confesseur, pour lui inspirer plus de ferveur & de résignation, lui décrioit les joies du paradis. Il se servoit d'expressions basses & louches. La description faite, *Eh bien ! dit-il au malade, vous sentez-vous un grand desir de jouir de ces plaisirs célestes ?... Ah ! monsieur, répondit Malherbe, ne m'en parlez pas davantage ; votre mauvais style m'en dégoûte.*

(c) Un homme ne seroit plus maintenant cité comme homme d'esprit, pour avoir fait un madrigal ou un sonnet.

philosophes. Le genre philosophique suppose, sans contredit, plus de recherches, plus de méditations, plus d'idées profondes, & même un genre de vie particulier. Dans le monde, on apprend à bien exprimer ses idées, mais c'est dans la retraite qu'on les acquiert. On y fait une infinité d'observations sur les choses; & l'on n'en fait, dans le monde, que sur la manière de les présenter. Les philosophes doivent donc, quant à la profondeur des idées, l'emporter sur les beaux esprits; mais on exige de ces derniers tant de grace & d'élégance, que les conditions nécessaires pour mériter le titre de philosophe ou de bel esprit sont peut-être également difficiles à remplir. Il paroît du moins qu'en ces deux genres les hommes illustres sont également rares. En effet, pour pouvoir à la fois instruire & plaire, quelle connoissance ne faut-il pas avoir & de sa langue & de l'esprit de son siècle? Que de goût, pour présenter toujours ses idées sous un aspect agréable! que d'étude, pour les disposer de manière qu'elles fassent la plus vive impression sur l'ame & l'es-

prit du lecteur ! que d'observations ; pour distinguer les situations, qui doivent être traitées avec quelque étendue, de celles qui, pour être senties, n'ont besoin que d'être présentées ! & quel art enfin, pour unir toujours la variété à l'ordre & à la clarté, & , comme dit M. de Fontenelle, *pour exciter la curiosité de l'esprit, ménager sa paresse, & prévenir son inconstance !*

C'est en ce genre la difficulté de réussir qui, sans doute, est en partie cause du peu de cas que les beaux esprits font communément des ouvrages de pur raisonnement. Si l'homme borné n'apperçoit dans la philosophie qu'un amas d'énigmes puériles & mystérieuses, & s'il hait dans les philosophes la peine qu'il faut se donner pour les entendre, le bel esprit ne leur est guere plus favorable. Il hait pareillement dans leurs ouvrages la sécheresse & l'aridité du genre instructif. Trop occupé du *bien-écrit*, & moins sensible au sens (d)

(d) Rien de plus triste, pour quiconque ne s'exprime pas heureusement, que d'être jugé par des beaux ou des demi-esprits. On ne lui tient point compte de ses idées; on le juge sur les mots. Quel-

qu'à l'élégance de la phrase, il ne reconnoît pour bien pensé que les idées heureusement exprimées. La moindre obscurité le choque. Il ignore qu'une idée profonde, avec quelque netteté qu'elle soit rendue, sera toujours intelligible pour le commun des lecteurs, lorsqu'on ne pourra la réduire à des propositions extrêmement simples; & qu'il en est de ces idées profondes comme de ces eaux pures & claires, mais dont la profondeur ternit toujours la limpidité.

D'ailleurs, parmi ces beaux esprits, il en est qui, secrets ennemis de la philosophie, accréditent contr'elle l'opinion de l'homme borné. Dupes d'une vanité petite & ridicule, ils adoptent à cet égard l'erreur populaire: &, sans estime pour la justesse, la force, la profondeur & la nouveauté des pensées, ils semblent oublier que l'art de bien dire suppose nécessairement qu'on a quelque chose à dire; & qu'enfin l'é-

que supérieur qu'il soit réellement à ceux qui le traitent d'imbécille, ils ne réformeront point leur jugement; il ne passera jamais près d'eux que pour un sot.

crivain élégant est comparable au jouaillier, dont l'habileté devient inutile s'il n'a des diamants à monter.

Les savants & les philosophes, au contraire, livrés tout entiers à la recherche des faits ou des idées, ignorent souvent & les beautés & les difficultés de l'art d'écrire. Ils sont, en conséquence, peu de cas du bel esprit : & leur mépris injuste pour ce genre d'esprit est principalement fondé sur une grande insensibilité pour l'espece d'idées qui entrent dans la composition des ouvrages de bel esprit. Ils sont presque tous, plus ou moins, semblables à ce géometre devant qui l'on faisoit un grand éloge de la tragédie d'*Iphigénie*. Cet éloge pique sa curiosité ; il la demande, on la lui prête, il en lit quelques scenes, & la rend en disant : *Pour moi, je ne fais ce qu'on trouve de si beau dans cet ouvrage ; il ne prouve rien.*

Le savant abbé de Longuerue étoit à peu près dans le cas de ce géometre : la poésie n'avoit point de charmes pour lui ; il méprisoit également la grandeur de Corneille & l'élégance de Racine ;

il avoit, disoit-il, banni tous les poëtes de sa bibliotheque (e).

Pour sentir également le mérite & des idées & de l'expression, il faut, comme les Platon, les Montaigne, les Bacon, les Montesquieu, & quelques-uns de nos philosophes que leur modestie m'empêche de nommer, unir l'art d'écrire à l'art de bien penser; union rare, & qu'on ne rencontre que dans les hommes d'un grand génie.

Après avoir marqué les causes du mépris respectif qu'ont les uns pour les autres quelques savants & quelques beaux esprits; je dois indiquer les causes du mépris où le bel esprit tombe & doit journellement tomber, plutôt que tout autre genre d'esprit.

Le goût de notre siècle pour la philosophie la remplit de dissertateurs qui, lourds, communs & fatigans, font ce-

(e) Il y a, disoit ce même abbé de Longuerue, deux ouvrages sur Homere qui valent mieux qu'Homere lui-même; le premier, c'est *Antiquitates Homericae*; le second, *Homeri gnomologia per Dupontum*. Quiconque a lu ces deux livres a lu tout ce qu'il y a de bon dans Homere, & n'a point essayé l'ennui de ses tomes à dormir debout.

pendant pleins d'admiration pour la profondeur de leurs jugements. Parmi ces dissertateurs , il en est qui s'expriment très-mal ; ils le soupçonnent ; ils savent que chacun est juge de l'élégance & de la clarté de l'expression , & qu'à cet égard il est impossible de duper le public : ils sont donc forcés , par l'intérêt de leur vanité , de renoncer au titre de bel esprit , pour prendre celui de bon esprit. Comment ne donneroient-ils pas la préférence à ce dernier titre ? Ils ont oui dire que le bon esprit s'exprime quelquefois d'une manière obscure : ils sentent donc qu'en bornant leurs prétentions au titre de bon esprit , ils pourront toujours rejeter l'ineptie de leurs raisonnements sur l'obscurité de leurs expressions ; que c'est l'unique & sûr moyen d'échapper à la conviction de sottise : aussi le saisissent-ils avidement , en se cachant autant qu'ils le peuvent à eux-mêmes que le défaut de bel esprit est le seul droit qu'ils aient au bon esprit , & qu'écrire mal n'est pas une preuve qu'on pense bien.

Le jugement de pareils hommes ; quelques riches ou puissants qu'ils soient

souvent (f), ne feroit cependant aucune impression sur le public, s'il n'étoit soutenu de l'autorité de certains philosophes qui, jaloux comme les beaux esprits d'une estime exclusive, ne sentent pas que chaque genre différent a ses admirateurs particuliers; qu'on trouve partout plus de lauriers que de têtes à couronner; qu'il n'est point de nation qui n'ait en sa disposition un fonds d'estime suffisant pour satisfaire à toutes les prétentions des hommes illustres; & qu'enfin, en inspirant le dégoût du bel esprit, on arme contre tous les grands écrivains le dédain de ces hommes bornés, qui, intéressés à mépriser l'esprit, comprennent également sous le nom de bel esprit, qui ne leur est guere plus connu, & les savants & les philosophes, & généralement tout homme qui pense.

(f) En général, ceux qui, sans succès, ont cultivé les arts & les sciences deviennent, s'ils sont élevés aux premiers postes, les plus cruels ennemis des gens de lettres. Pour les décrier, ils se mettent à la tête des sots; ils voudroient anéantir le genre d'esprit où ils n'ont pas réussi. On peut dire que, dans les lettres, comme dans la religion, les apostats sont les plus grands persécuteurs.

CHAPITRE VII.

De l'esprit du siècle.

CETTE sorte d'esprit ne contribue en rien à l'avancement des arts & des sciences, & n'auroit aucune place dans cet ouvrage, s'il n'en occupoit une très-grande dans la tête d'une infinité de gens.

Partout où le peuple est sans considération, ce qu'on appelle l'esprit du siècle n'est que l'esprit des gens qui donnent le ton, c'est-à-dire, des hommes du monde & de la cour.

L'homme du monde & le bel esprit s'expriment l'un & l'autre avec élégance & pureté; tous deux sont ordinairement plus sensibles au *bien dit* qu'au *bien pensé*: cependant ils ne disent ni ne doivent dire les mêmes choses (a), parce que

(a) Mille traits, agréables dans la conversation, seroient insipides à lecture. Le lecteur, dit Boileau, veut mettre à profit son divertissement.

l'un & l'autre se proposent des objets différents. Le bel esprit, avide de l'estime du public, doit, ou mettre sous les yeux de grands tableaux, ou présenter des idées intéressantes pour l'humanité ou du moins pour sa nation. Satisfait, au contraire, de l'admiration des gens du bon ton, l'homme du monde ne s'occupe qu'à présenter des idées agréables à ce qu'on appelle la bonne compagnie.

J'ai dit, dans le second discours, qu'on ne pouvoit parler dans le monde que des choses ou des personnes; que la bonne compagnie est ordinairement peu instruite; qu'elle ne s'occupe guere que des personnes; que l'éloge est ennuyeux pour quiconque n'en est point l'objet, & qu'il fait bâiller les auditeurs. Aussi ne cherche-t-on, dans les cercles, qu'à malignement interpréter les actions des hommes, à saisir leur côté foible, à les persifler, à tourner en plaisanterie les choses les plus sérieuses, à rire de tout, & enfin à jeter du ridicule sur toutes les idées contraires à celles de la bonne compagnie. L'esprit de conversation se réduit donc au talent de

médire agréablement , & surtout dans ce siècle , où chacun prétend à l'esprit , & s'en croit beaucoup ; où l'on ne peut vanter la supériorité d'un homme , sans blesser la vanité du monde ; où l'on ne distingue l'homme de mérite , de l'homme médiocre , que par l'espece de mal qu'on en dit ; où l'on est , pour ainsi dire , convenu de diviser la nation en deux classes ; l'une , celle des bêtes , & c'est la plus nombreuse ; l'autre , celle des foux , & l'on comprend dans cette dernière tous ceux à qui l'on ne peut refuser des talents. D'ailleurs , la médisance est maintenant l'unique ressource qu'on ait pour faire l'éloge de soi & de sa société. Or chacun veut se louer : soit qu'on blâme ou qu'on approuve , qu'on parle ou qu'on se taise , c'est toujours son apologie qu'on fait : chaque homme est un orateur qui , par ses discours ou ses actions , récite perpétuellement son panégyrique. Il y a deux manières de se louer ; l'une , en disant du bien de soi ; l'autre , en disant du mal d'autrui. Les Cicéron , les Horace , & généralement tous les anciens , plus francs dans leurs prétentions , se donnoient ouvertement les louanges qu'ils croyoient

mériter. Notre siècle est devenu plus délicat sur cet article. Ce n'est que par le mal qu'on dit d'autrui qu'il est maintenant permis de faire son éloge. C'est en se moquant d'un sot, qu'on vante indirectement son esprit. Cette maniere de se louer est, sans doute, la plus directement contraire aux bonnes mœurs; c'est cependant la seule en usage. Quiconque dit de lui le bien qu'il en pense est un orgueilleux; chacun le fuit. Quiconque, au contraire, se loue par le mal qu'il dit d'autrui, est un homme charmant; il est environné d'auditeurs reconnoissants; ils partagent avec lui les éloges indirects qu'il se donne, & ne cessent d'applaudir à des bons mots qui les soustraient au chagrin de louer. Il paroît donc qu'en général la malignité des gens du monde tient moins au dessein de nuire qu'au desir de se vanter. Aussi l'indulgence est-elle facile à pratiquer, non seulement à leur égard, mais encore à l'égard de ces esprits bornés, dont les intentions sont plus odieuses. L'homme de mérite fait que l'homme dont on ne dit aucun mal, est, en général, un homme dont on ne peut

dire aucun bien ; que ceux qui n'aiment point à louer ont communément été peu loués : aussi n'est-il point avide de leur éloge ; il regarde la sottise comme un malheur dont la sottise cherche toujours à se venger. *Qu'on ne prouve aucun fait contre moi*, disoit un homme de beaucoup d'esprit, *que d'ailleurs on en dise tout le mal qu'on voudra ; je n'en serai pas fâché ; il faut bien que chacun s'amuse.* Mais, si la philosophie pardonne à la malignité, elle n'y doit cependant point applaudir. C'est à des applaudissemens indiscrets qu'on doit ce grand nombre de méchants qui, dans le fond, sont quelquefois les meilleures gens du monde. Flattés des éloges prodigués à la malignité, de la réputation d'esprit qu'elle donne, ils ne savent pas assez estimer en eux la bonté qui leur est naturelle ; ils veulent se rendre redoutables par leurs bons mots. Ils ont malheureusement assez d'esprit pour y réussir : ils deviennent d'abord méchants par air, ils restent méchants par habitude.

O vous donc qui n'avez pas encore contracté cette funeste habitude, fer-

DISCOURS IV. 111

prenez l'oreille à ces louanges données à des traits satyriques aussi nuisibles à la société qu'ils y sont communs. Considérez les sources impures (b) d'où sort

(b) L'un médisant, parce qu'il est ignorant & oisif; l'autre, parce qu'ennuyé, bavard, plein d'humeur & choqué des moindres défauts, il est habituellement malheureux; c'est à son humeur plus qu'à son esprit qu'il doit ses bons mots, *Facit indignatio verbum*. Un troisième est né attrabilaire; il médisait des hommes, parce qu'il ne voit en eux que des ennemis: eh quelle douleur de vivre perpétuellement avec les objets de sa haine! Celui-ci met de l'orgueil à n'être point dupe; il ne voit dans les hommes que des scélérats ou des frippons déguisés; il le dit, & souvent il dit vrai: mais enfin il se trompe quelquefois. Or je demande si l'on n'est pas également dupe, soit qu'on prenne le vice pour la vertu ou la vertu pour le vice? L'âge heureux est celui où l'on est la dupe de ses amis & de ses maîtresses. Malheur à celui dont la prudence n'est pas l'effet de l'expérience! La défiance prématurée est le signe certain d'un cœur dépravé & d'un caractère malheureux. Qui fait si le plus insensé des hommes n'est pas celui qui, pour n'être jamais dupe de ses amis, s'expose au supplice d'une méfiance perpétuelle? L'on médisait enfin pour faire montre de son esprit; on ne se dit pas que l'esprit satyrique n'est que l'esprit de ceux qui n'en ont point. Qu'est-ce, en effet, qu'un esprit qui n'existe que par les ridicules d'autrui? & qu'un talent où l'on ne peut exceller sans que l'éloge de l'esprit ne devienne la satire du cœur? Comment s'enorgueillir de ses succès dans un genre où, si l'on conserve quelque vertu, on doit chaque jour rougir de ces mêmes bons mots dont notre vanité s'applaudit, & qu'elle dénigreroit si elle étoit jointe à plus de lumière.

la médisance. Rappelez-vous qu'indifférent aux ridicules d'un particulier, le grand homme ne s'occupe que de grandes choses ; qu'un *vieux méchant* lui paroît aussi ridicule qu'un *vieux charmant* ; que, parmi les gens du monde, ceux qui sont faits pour le grand se dégoûtent bientôt de ce ton moqueur en horreur aux autres nations (c). Abandonnez-le donc aux hommes bornés : pour eux, la médisance est un besoin. Ennemis-nés des esprits supérieurs, & jaloux d'une estime qu'on leur refuse, ils savent que, semblables à ces plantes viles qui ne germent & ne croissent que sur les ruines des palais, ils ne peuvent s'élever que sur les débris des grandes réputations ; aussi ne s'occupent-ils que du soin de les détruire.

Ces hommes bornés sont en grand nombre. Autrefois l'on n'étoit envié

(f) Ce n'est qu'en France & dans la bonne compagnie qu'on cite comme homme d'esprit l'homme à qui on refuse le sens commun. Aussi l'étranger, toujours prêt à nous enlever un grand général, un écrivain illustre, un célèbre artiste, un habile manufacturier, ne nous enlèvera-t-il jamais un homme du bon ton. Or quel esprit que celui dont aucune nation ne veut ?

que

que de ses pairs ; à présent , que chacun aspire à l'esprit & s'en croit , c'est presque le public en entier qu'on a pour envieux : ce n'est plus pour s'instruire , c'est pour critiquer qu'on lit. Or , parmi les ouvrages , il n'en est aucun qui puisse tenir contre cette disposition des lecteurs. La plupart d'entr'eux , occupés à la recherche des défauts d'un ouvrage , sont comme ces animaux immondes qu'on rencontre quelquefois dans les villes , & qui ne s'y promènent que pour en chercher les égoûts. Ignoreroit-on encore qu'il ne faut pas moins d'esprit pour appercevoir les beautés que les défauts d'un ouvrage ; & que , dans les livres , comme le disoit un Anglois , *il faut aller à la chasse des idées , & faire grand cas du livre dont on en rapporte un certain nombre ?*

Toutes les injustices de cette espece sont un effet nécessaire de la sottise. Quelle différence à cet égard entre la conduite de l'homme d'esprit & celle de l'homme borné ? Le premier profite de tout. Il échappe souvent aux hommes médiocres des vérités dont le sage se fait : l'homme d'esprit , qui le

fait, les écoute sans dégoût : il n'aperçoit communément dans la conversation que ce qu'on y dit de bien, & l'homme médiocre que ce qu'on y dit de mal ou de ridicule.

Perpétuellement averti de son ignorance, l'homme d'esprit s'instruit dans presque tous les livres : trop ignorant & trop vain pour sentir le besoin de s'éclairer, l'homme borné, au contraire, ne trouve à s'instruire dans aucun des ouvrages de ses contemporains ; &, pour dire modestement qu'il fait tout, les Livres, dit-il, ne lui apprennent rien (d) ; il va même jusqu'à soutenir que tout a été dit & pensé ; que les auteurs ne font que se répéter, & qu'ils ne different entr'eux que dans la maniere de s'exprimer. O envieux, lui diroit-on, est-ce aux anciens qu'on doit l'imprimerie, l'horlogerie, les glaces, les pompes à feu ? Quel autre que Newton a, dans le siècle dernier, fixé les loix de la pesanteur ? L'électricité

(d) Le savant, dit le proverbe Persan, fait & s'enquiert ; mais l'ignorant ne fait pas même de quoi s'enquérir.

ne nous offre-t-elle pas tous les jours une infinité de phénomènes nouveaux ? Il n'est plus, selon toi, de découvertes à faire. Mais, dans la morale même & dans la politique, où l'on devroit peut-être avoir tout dit, a-t-on déterminé l'espece de luxe & de commerce le plus avantageux à chaque nation ? en a-t-on fixé les bornes ? a-t-on découvert le moyen d'entretenir à la fois dans une nation l'esprit de commerce & l'esprit militaire ? a-t-on indiqué la forme de gouvernement la plus propre à rendre les hommes heureux ? a-t-on seulement fait le roman d'une bonne législation (e), telle qu'on pourroit, à la tête d'une

(e) On n'entend pas même, en ce genre, les principes qu'on répète tous les jours. *Punir & récompenser* est un axiome. Tout le monde en fait les mots ; peu d'hommes en savent le sens. Qui l'apercevrait dans toute son étendue auroit résolu, par l'application de ce principe, le problème d'une législation parfaite. Que de choses pareilles on croit savoir, & qu'on répète tous les jours sans les entendre ! Quelle signification différente les mêmes mots n'ont-ils pas dans diverses bouches !

On raconte d'une fille en réputation de sainteté, qu'elle passoit les journées entières en oraison. L'évêque le fait, il va la voir : *Quelles sont donc les longues prières auxquelles vous consacrez vos journées ?* Je récite mon *Pater*, lui dit la fille. Le Pa-

Fij

colonie, l'établir sur quelque côte déserte de l'Amérique ?

Le temps a fait, dans chaque siècle ; présent de quelques vérités aux hommes ; mais il lui reste encore bien des dons à nous faire. L'on peut donc acquérir encore une infinité d'idées nouvelles. L'axiome prononcé, que *tout est dit & pensé*, est donc un axiome faux, trouvé d'abord par l'ignorance, & répété depuis par l'envie. Il n'est point de moyens que l'envieux, sous l'apparence de la justice, n'emploie pour dégrader le mérite. On fait, par exemple, qu'il n'est point de vérité isolée ; que toute idée nouvelle tient à quelques idées déjà connues, avec lesquelles elle a nécessairement quelques ressemblances : c'est cependant de ces

ser, reprend l'évêque, est sans doute une excellence prière ; mais enfin un Pater est bientôt dit : O monseigneur, quelles idées de la grandeur, de la puissance, de la bonté de Dieu, renfermée dans ces deux seuls mots, *Pater noster* ! En voilà pour une semaine de méditation.

J'en pourrois dire autant de certains proverbes ; je les compare à des écheveaux mêlés : en tient-on un bout ? on en peut devider toute la morale & la politique ; mais il faut, à cet ouvrage, employer des mains bien droites.

Ressemblances que par l'envie, pour accuser journellement de plagiat les hommes illustres, nos contemporains (f). Lorsqu'elle déclame contre les plagiaires, c'est, dit-elle, pour punir les larcins littéraires & venger le public. Mais, lui répondroit-on, si tu ne consultois que l'intérêt public, tes déclamations seroient moins vives; tu sentirois que ces plagiaires, sans doute

(f) Sous le nom d'amour, Hésiode, par exemple, nous donne à peu près l'idée de l'attraction; mais, dans ce poète, ce n'étoit qu'une idée vague: elle est au contraire, dans Newton, le résultat de combinaisons & de calculs nouveaux; Newton en est donc l'inventeur. Ce que je dis de Newton, je le dis également de Locke. Lorsqu'Aristote a dit, *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*, il n'attaquoit certainement pas à cet axiome les mêmes idées que M. Locke. Cette idée n'étoit tout au plus, dans le philosophe Grec, que l'appercevanche d'une découverte à faire, & dont l'honneur appartient en entier au philosophe Anglois. C'est l'envie seule qui nous fait trouver dans les anciens toutes les découvertes modernes. Une phrase vuide de sens, ou du moins inintelligible avant ces découvertes, suffit pour faire crier au plagiat. On ne se dit pas qu'appercevoir dans un ouvrage un principe que personne n'y avoit encore apperçu, c'est proprement faire une découverte; que cette découverte suppose du moins, dans celui qui l'a faite, un grand nombre d'observations qui menotent à ce principe; & qu'enfin celui qui rassemble un grand nombre d'idées sous le même point de vue, est un homme de génie & un inventeur.

moins estimables que les gens de génie; sont cependant très-utiles au public; qu'un bon ouvrage, pour être généralement connu, doit avoir été dépecé dans une infinité d'ouvrages médiocres.

En effet, si les particuliers qui composent la société doivent se ranger sous plusieurs classes, qui toutes ont, pour entendre & pour voir, des oreilles & des yeux différents, il est évident que le même écrivain, quelque génie qu'il ait, ne peut également leur convenir; qu'il faut des auteurs pour toutes les classes (g), des Neuville pour prêcher à la ville, & des Bridaines pour les campagnes. En morale, comme en politique, certaines idées ne sont pas universellement senties, & leur évidence n'est point constatée, qu'elles n'aient, de la plus sublime philosophie, descen-

(g) Je rapporterai à ce sujet un fait assez plaisant. Un homme se faisoit un jour présenter à un magistrat, homme de beaucoup d'esprit. *Que faites-vous ?* lui demanda le magistrat. *Je fais des livres,* répondit-il. *Mais aucun de ces livres ne m'est encore parvenu ?* *Je le crois bien,* reprend l'auteur : *je ne fais rien pour Paris. Dès qu'un de mes ouvrages est imprimé, j'en envoie l'édition en Amérique : je ne compte que pour les colonies.*

du jusqu'à la poésie; &, de la poésie, jusqu'aux ponts-neufs: Ce n'est ordinairement que dans cet instant seul, qu'elles deviennent assez communes pour être utiles.

Au reste, cette envie, qui prend si souvent le nom de justice, & dont personne n'est entièrement exempt, n'est le vice d'aucun état. Elle n'est ordinairement active & dangereuse que dans des hommes bornés & vains. L'homme supérieur a trop peu d'objets de jalousie, & les gens du monde sont trop légers, pour obéir longtemps au même sentiment: ils ne haïssent point le mérite littéraire; souvent même ils le protègent: leur unique prétention, c'est d'être agréables & brillants dans la conversation. C'est dans cette prétention que consiste proprement l'esprit du siècle: aussi n'est-il rien qu'on n'imagine pour échapper en ce genre au reproche d'insipidité.

Une femme de peu d'esprit paroît entièrement occupée de son chien, elle ne parle qu'à lui; l'orgueil des auditeurs s'en offense; on la taxe d'impertinence: on a tort. Elle fait qu'on est

F iv

quelque chose dans la société, lorsqu'on a prononcé tant de mots (a), qu'on a fait tant de gestes & tant de bruit : l'occupation de son chien est donc moins, pour elle, un amusement, qu'un moyen de cacher sa médiocrité ; elle est, à cet égard, très-bien conseillée par son amour-propre, qui, pour le moment, nous fait presque toujours tirer le meilleur parti de notre sottise.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit de l'esprit du siècle ; c'est qu'il est facile de se le représenter sous une image sensible. Qu'on charge, pour cet effet, un peintre habile de faire, par exemple, les portraits allégoriques de l'esprit de quelques-uns des siècles de la Grèce, & de l'esprit actuel de notre nation. Dans le premier tableau, ne sera-t-il pas forcé de représenter l'esprit sous la figure d'un homme, qui l'œil fixe, l'ame absorbée dans de profondes méditations, reste dans quelques-unes

(h) C'est à ce sujet que les Persans disent : *J'entends le bruit de la meule ; mais je ne vois pas la farine.*

Des attitudes qu'on donne aux Muses ? Dans le second tableau, ne sera-t-il pas nécessité à peindre l'esprit sous les traits du dieu de la raillerie, c'est-à-dire, sous la figure d'un homme qui considère tout avec un ris malin & un œil moqueur ? Or, ces deux portraits si différents nous donneroient assez exactement la différence de l'esprit des Grecs au nôtre. Sur quoi j'observerai que, dans chaque siècle, un peintre ingénieux donneroit à l'esprit une physionomie différente ; & que la suite allégorique de pareils portraits seroit fort agréable & fort curieuse pour la postérité, qui, d'un coup d'œil, jugeroit de l'estime ou du mépris que, dans chaque siècle, l'on a dû accorder à l'esprit de chaque nation.



CHAPITRE VIII.

De l'esprit juste (a).

POUR porter, sur les idées & les opinions différentes des hommes, des jugements toujours justes, il faudroit être exempt de toutes les passions qui corrompent notre jugement ; il faudroit avoir habituellement présentes à la mémoire les idées dont la connoissance nous donneroit celle de toutes les vérités humaines : pour cet effet, il faudroit tout savoir. Personne ne fait tout : on n'a donc l'esprit juste qu'à certains égards.

Dans le genre dramatique, par exemple, l'un est bon juge de l'harmonie des vers, de la propriété, de la force de l'expression, & enfin de toutes les beautés du style ; mais il est mauvais juge

(a) Dans un sens étendu, l'esprit juste seroit l'esprit universel. Il ne s'agit point de cette sorte d'esprit dans ce chapitre ; je prends ici ce mot dans l'acception la plus commune.

de la justesse du plan. L'autre, au contraire, est connoisseur en cette dernière partie ; mais il n'est frappé ni de cette justesse, ni de cet à propos, ni de cette force de sentiment d'où dépend la vérité ou la fausseté des caractères tragiques, & le premier mérite des pièces. Je dis le premier mérite, parce que l'utilité réelle & par conséquent la principale beauté de ce genre, consiste à peindre fidèlement les effets que produisent sur nous les passions fortes.

On n'a donc proprement de justesse d'esprit que dans les genres sur lesquels on a plus ou moins médité.

On ne peut donc, sans confondre le génie & l'esprit étendu & profond avec l'esprit juste, s'empêcher d'avouer que cette dernière sorte d'esprit n'est plus qu'un esprit faux, lorsqu'il s'agit de ces propositions compliquées, où la vérité est le résultat d'un grand nombre de combinaisons ; où, pour bien voir, il faut voir beaucoup ; & où la justesse de l'esprit dépend de son étendue : aussi n'entend-on communément par *esprit juste*, que la sorte d'esprit propre à tirer des conséquences justes.

& quelquefois neuves des opinions vraies ou fausses qu'on lui présente.

Conséquemment à cette définition , l'esprit juste contribue peu à l'avancement de l'esprit humain : cependant il mérite quelque estime. Celui qui , partant des principes ou des opinions admises , en tire des conséquences toujours justes & quelquefois neuves , est un homme rare parmi le commun des hommes. Il est même , en général , plus estimé des gens médiocres , que ne le sera l'esprit supérieur , qui , rappelant trop souvent les hommes à l'examen des principes reçus , & les transportant dans des régions inconnues , doit à la fois fatiguer leur paresse & blesser leur orgueil.

Au reste , quelques justes que soient les conséquences qu'on tire , ou d'un sentiment , ou d'un principe , je dis que , loin d'obtenir le nom d'esprit juste , l'on ne sera jamais cité que comme un fou , si ce sentiment ou ce principe paroît ou ridicule ou fou. Un Indien vaporeux s'étoit imaginé que , s'il pissait , il submergeroit tout le Bissagar. En conséquence , ce vertueux

citoyen, préférant le salut de sa patrie au sien propre, retenoit toujours son urine; il étoit prêt à périr, lorsqu'un medecin, homme d'esprit, entre tout effrayé dans sa chambre: *Narsingue (b)*, lui dit-il, *est en feu; ce n'est bientôt qu'un monceau de cendres: hâtez-vous de lâcher votre urine.* A ces mots, le bon Indien pisse, raisonne juste, & passe pour fou (c).

(b) Capitale du Bisnagar.

(c) Les esprits justes pouvoient regarder l'usage où l'on étoit autrefois de décider de la justice ou de l'injustice d'une cause, par la voie des armes, comme un usage très-bien établi. Il leur paroissoit la conséquence juste de ces deux propositions: *Rien n'arrive que par l'ordre de Dieu, & Dieu ne peut pas permettre l'injustice.* S'il s'élevoit une dispute sur la propriété d'un fonds, sur l'état d'une personne, si le droit n'étoit pas bien clair de part & d'autre, on prenoit des champions pour l'éclaircir. L'empereur Othon, vers l'an 968, ayant consulté les docteurs pour savoir si en ligne directe la représentation devoit avoir lieu, comme ils étoient de différents avis, on nomma deux braves pour décider ce point de droit: l'avantage étant demeuré à celui qui soutenoit la représentation, l'empereur ordonna qu'elle eût lieu à l'avenir. *Mémoires de l'Académie des inscriptions & belles-lettres, tom. XV.*

Je pourrois citer encore ici, d'après les mémoires de l'Académie des inscriptions, beaucoup d'autres exemples des différentes épreuves, nommées dans ces temps d'ignorance, *jugemens de Dieu.* Je me borne donc à l'épreuve par l'eau froide qui se prati-

Si de pareils hommes sont généralement regardés comme fous, ce n'est pas uniquement parce qu'ils appuient leur raisonnement sur des principes faux, mais sur des principes réputés tels. En effet, le théologien Chinois, qui prouve les neuf incarnations de Wisthaou, & le musulman qui, d'après l'alcoran, soutient que la terre est portée sur les cornes d'un taureau, se fondent certainement sur des principes aussi ridicules que ceux de mon Indien; cependant l'un & l'autre seront, chacun en leur pays, cités comme des gens sensés. Pourquoi le seront-ils? C'est qu'ils soutiennent des opinions qui sont généralement reçues. En fait de vérités re-

quoit ainsi : « Après quelques oraisons prononcées sur le patient, on lui lioit la main droite avec le pied gauche, & la main gauche avec le pied droit, & dans cet état on le jetoit à l'eau; s'il surnageoit on le traitoit en criminel; s'il enfonçoit, il étoit déclaré innocent. Sur ce pied-là, il devoit se trouver peu de coupables, parce qu'un homme ne pouvant faire aucun mouvement, & son volume étant supérieur à un égal volume d'eau, il doit nécessairement enfoncer. On n'ignore pas sans doute un principe de statique aussi simple, d'une expérience si commune; mais la simplicité de ces temps-là attendoit toujours un miracle, qu'ils ne croyoient pas que le ciel pût leur refuser pour leur faire connaître la vérité. *Ibid.* »

ligieuses, la raison est sans force contre deux grands missionnaires, l'Exemple & la Crainte. D'ailleurs, en tout pays, les préjugés des grands sont la loi des petits. Ce Chinois & ce musulman passeront donc pour sages, uniquement parce qu'ils sont *sous de la folie commune*. Ce que je dis de la folie, je l'applique à la bêtise : celui-là seul est cité comme bête qui n'est pas bête de la bêtise commune.

Certains villageois, dit-on, bâtissent un pont : ils y gravent cette inscription, *LE PRESENT PONT EST FAIT ICI* ; d'autres veulent retirer un homme d'un puits dans lequel il étoit tombé, ils lui passent au cou un nœud coulant, & le retirent étranglé. Si les bêtises de cette espèce doivent toujours exciter le rire, comment, dira-t-on, écouter sérieusement les dogmes des bonzes, des brachmanes & des talapoins ? dogmes aussi absurdes que l'inscription du pont. Comment peut-on, sans rire, voir les rois, les peuples, les ministres & même les grands hommes, se prosterner quelquefois aux pieds des idoles, & montrer, pour des fables ridicules, la vé-

nération la plus profonde ? Comment ; en parcourant les voyages , n'est-on pas étonné d'y voir l'existence des forciers & des magiciens aussi généralement reconnue que l'existence de Dieu , & passer , chez la plupart des nations , pour aussi démontrée ? Par quelle raison enfin des absurdités différentes , mais également ridicules , ne feroient-elles pas sur nous la même impression ? C'est qu'on se moque volontiers d'une bêtise dont on se croit exempt ; c'est que personne ne répète , d'après le villageois , *le présent pont est fait ici* ; & qu'il n'en est pas ainsi lorsqu'il s'agit d'une pieuse absurdité. Personne ne se croyant tout-à-fait à l'abri de l'ignorance qui la produit , on craint de rire de soi sous le nom d'autrui.

Cen'est donc point, en général, à l'absurdité d'un raisonnement , mais à l'absurdité d'une certaine espèce de raisonnement , qu'on donne le nom de bêtise. On ne peut donc entendre par ce mot qu'une ignorance peu commune. Aussi donne-t-on quelquefois le nom de bête à ceux même auxquels on accorde un grand génie. La science des choses com-

munest est la science des gens médiocres ; & quelquefois l'homme de génie est , à cet égard , d'une ignorance grossière. Ardent à s'élançer jusqu'aux premiers principes de l'art ou de la science qu'il cultive , & content d'y saisir quelques-unes de ces vérités neuves , premières & générales , d'où découlent une infinité de vérités secondaires , il néglige toute autre espèce de connoissance. Sort-il du sentier lumineux que lui trace le génie ? il tombe dans mille erreurs ; & Newton commente l'*Apocalypse*.

Le génie éclaire quelques-uns des arpens de cette nuit immense qui environne les esprits médiocres ; mais il n'éclaire pas tout. Je compare l'homme de génie à la colonne qui marchoit devant les Hébreux , & qui tantôt étoit obscure , & tantôt lumineuse. Le grand homme , toujours supérieur en un genre , manque nécessairement d'esprit en beaucoup d'autres ; à moins qu'on n'entende ici par *esprit* l'aptitude à s'instruire , que , peut-être , on peut regarder comme une connoissance commencée. Le grand homme , par l'habitude de l'application , la méthode d'étudier , &

la distinction qu'il est à portée de faire entre une demi-connoissance & une connoissance entiere, a certainement, à cet égard, un grand avantage sur le commun des hommes. Ces derniers n'ayant point contracté l'habitude de la méditation, & n'ayant rien su profondément, se croient toujours assez instruits lorsqu'ils ont une connoissance superficielle des choses. L'ignorance & la sottise se persuadent aisément qu'elles savent tout : l'une & l'autre sont toujours orgueilleuses. Le grand homme seul peut être modeste.

Si je retrécis l'empire du génie, & montre les bornes dans lesquelles la nature le force à se renfermer, c'est pour faire plus évidemment sentir que l'esprit juste, déjà fort inférieur au génie, ne peut, comme on l'imagine, porter des jugemens toujours vrais sur divers objets du raisonnement. Un tel esprit est impossible. Le propre de l'esprit juste est de tirer des conséquences exactes des opinions reçues : Or ces opinions sont fausses pour la plupart, & l'esprit juste ne remonte jamais jusqu'à l'examen de ces opinions : l'esprit juste n'est donc,

le plus souvent, que l'art de raisonner méthodiquement faux. Peut-être cette sorte d'esprit suffit pour faire un bon juge ; mais jamais elle ne fait un grand homme. Quiconque en est doué n'ex-celle ordinairement en aucun genre, & ne se rend recommandable par aucun talent. Il obtient, dira-t-on, souvent l'estime des gens médiocres. J'en conviens : mais leur estime, en lui faisant concevoir une trop haute idée de lui-même, devient pour lui une source d'erreurs ; erreurs auxquelles il est impossible de l'arracher. Car enfin, si le miroir, de tous les conseillers le conseiller le plus poli & le plus discret, n'apprend à personne à quel point il est difforme, qui pourroit désabuser un homme de la trop haute opinion qu'il a conçue de lui-même, surtout lorsque cette opinion est appuyée de l'estime de la plupart de ceux qui l'environnent ? C'est être encore assez modeste que de ne s'estimer que d'après l'éloge d'autrui. De-là cependant cette confiance de l'esprit juste en ses propres lumières, & ce mépris pour les grands hommes, qu'il regarde souvent comme des visionnai-

res , comme des esprits systématiques & de mauvaises têtes (d). O esprits justes ! leur diroit-on , lorsque vous traitez de mauvaises têtes ces grands hommes, qui du moins sont si supérieurs dans le genre où le public les admire ; quelle opinion pensez-vous que le public puisse avoir de vous , dont l'esprit ne s'étend pas au-delà de quelques petites conséquences tirées d'un principe vrai ou faux , & dont la découverte est peu importante ? Toujours en extase devant votre petit mérite , vous n'êtes pas , direz-vous , sujets aux erreurs des hommes célèbres. Oui , sans doute ; parce qu'il faut ou courir ou du moins marcher pour tomber. Lorsque vous vantez entre vous la justesse de votre esprit , il me semble entendre des culs-de-jatte se glorifier de ne point faire de faux pas. Votre conduite , ajouterez-vous , est souvent plus sage que celle des hommes de génie. Oui , parce que vous n'avez pas en vous ce principe de vie &

(d) Dire d'un homme qu'il a une mauvaise tête ; c'est le plus souvent dire , sans le savoir , qu'il a plus d'esprit que nous.

de passions qui produit également les grands vices , les grandes vertus & les grands talents. Mais , en êtes-vous plus recommandables ? Qu'importe au public la bonne ou mauvaise conduite d'un particulier ? Un homme de génie, eût-il des vices , est encore plus estimable que vous. En effet , on sert sa patrie , ou par l'innocence de ses mœurs & les exemples de vertu qu'on y donne , ou par les lumières qu'on y répand. De ces deux manières de servir sa patrie , la dernière , qui , sans contredit , appartient plus directement au génie , est , en même temps , celle qui procure le plus d'avantages au public. Les exemples de vertu que donne un particulier ne sont guère utiles qu'au petit nombre de ceux qui composent sa société : au contraire , les lumières nouvelles , que ce même particulier répandra sur les arts & les sciences , sont des bienfaits pour l'univers. Il est donc certain que l'homme de génie , fût-il d'une probité peu exacte , aura toujours plus de droits que vous à la reconnoissance publique.

Les déclamations des esprits justes contre les gens de génie doivent , sans

doute , en imposer quelque temps à la multitude : rien de plus facile à tromper. Si l'Espagnol , à l'aspect des lunettes que portent toujours sur le nez quelques-uns de ses docteurs , se persuade que ces docteurs ont perdu leurs yeux à la lecture , & qu'ils sont très-savants ; si l'on prend tous les jours la vivacité du geste pour celle de l'esprit , & la taciturnité pour profondeur ; il faut bien qu'on prenne aussi la gravité ordinaire aux esprits justes pour un effet de leur sagesse. Mais le prestige se détruit , & l'on se rappelle bientôt que la gravité , comme le dit mademoiselle de Scudery , n'est qu'un secret du corps pour cacher les défauts de l'esprit (e). Il n'y a donc proprement que ces esprits justes qui soient long-temps dupes de la gravité qu'ils affectent. Au reste , qu'ils se croient sages , parce qu'ils sont sérieux ; qu'inspirés par l'orgueil & l'envie , lorsqu'ils décrivent le génie , ils oient l'être par la justice ; personne à cet égard n'échappe à l'erreur. Ces mé-

(e) L'âne, dit, à ce sujet, Montaigne, est le plus sérieux des animaux.

prises de sentiment sont en tous genres si générales & si fréquentes , que je crois répondre au desir de mon lecteur , en consacrant à cet examen quelques pages de cet ouvrage.



CHAPITRE IX.*Méprise de sentiment.*

SEMBLABLE au trait de la lumière, qui se compose d'un faisceau de rayons, tout sentiment se compose d'une infinité de sentiments, qui concourent à produire telle volonté dans notre ame & telle action dans notre corps. Peu d'hommes ont le prisme propre à décomposer ce faisceau de sentiments : en conséquence, l'on se croit souvent animé ou d'un sentiment unique, ou de sentiments différents de ceux qui nous meuvent. Voilà la cause de tant de méprises de sentiment, & pourquoi nous ignorons presque toujours les vrais motifs de nos actions.

Pour faire mieux sentir combien il est difficile d'échapper à ces méprises de sentiment, je dois présenter quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes.

CHAPITRE

 CHAPITRE X.

Combien l'on est sujet à se méprendre sur les motifs qui nous déterminent.

UNE mere idolâtre son fils. Je l'aime; dira-t-elle, pour lui-même. Cependant, répondra-t-on, vous ne prenez aucun soin de son éducation, & vous ne doutez pas qu'une bonne éducation ne puisse infiniment contribuer à son bonheur: pourquoi donc, sur ce sujet, ne consultez-vous point les gens d'esprit, & ne lisez-vous aucun des ouvrages faits sur cette matiere? C'est, répliquera-t-elle, parce qu'en ce genre, je crois en savoir autant que les auteurs & leurs ouvrages. Mais, d'où naît cette confiance en vos lumieres? Ne seroit-elle pas l'effet de votre indifférence? Un desir vif nous inspire toujours une salutaire méfiance de nous-mêmes. A-t-on un procès considérable? on voit des procureurs, des avocats; on en con-

TOME III.

G

sulte un grand nombre, on lit ses factums. Est-on attaqué de ces maladies de langueur qui sans cesse nous environnent des ombres & des horreurs de la mort ? on voit des médecins, on recueille leurs avis, on lit des livres de médecine, on devient soi-même un peu médecin. Telle est la conduite de l'intérêt vif. Lorsqu'il s'agit de l'éducation des enfants, si vous n'êtes point susceptible du même intérêt, c'est que vous ne les aimez point pour eux-mêmes. Mais, ajoutera cette mere, quels seroient les motifs de ma tendresse ? Parmi les peres & les meres, répondrai-je, les uns sont affectés du sentiment de la postéromanie ; dans leurs enfants, ils n'aiment proprement que leur nom : les autres sont jaloux de commander ; & dans leurs enfants, ils n'aiment que leurs esclaves. L'animal se sépare de ses petits, lorsque leur foiblesse ne les tient plus dans sa dépendance ; & l'amour paternel s'éteint dans presque tous les cœurs, lorsque les enfants ont, par leur âge ou leur état, atteint l'indépendance. Alors, dit le poëte Saadi, le pere ne voit en eux que

Des héritiers avides : & c'est la cause ; ajoute ce même poëte , de l'amour extrême de l'aïeul pour ses petits fils ; il les regarde comme les ennemis de ses ennemis.

Il est enfin des pères & des meres qui , dans leurs enfans , n'apperçoivent qu'un joujou & qu'une occupation. La perte de ce joujou leur seroit insupportable : mais leur affliction prouveroit-elle qu'ils aiment un enfant pour lui-même ? Tout le monde fait ce trait de la vie de M. de Lauzun : Il étoit à la bastille ; là , sans livres , sans occupation , en proie à l'ennui & à l'horreur de la prison , il s'avise d'appivoiser une araignée. C'étoit la seule consolation qui lui restât dans son malheur. Le gouverneur de la bastille , par une inhumanité commune aux hommes accoutumés à voir des malheureux (a) , écrase

(a) L'habitude de voir des malheureux rend le hommes cruels & méchants. En vain disent-ils que cruels à regret , c'est le devoir qui leur impose la nécessité d'être durs. Tout homme qui , pour l'intérêt de la justice , peut , comme le bourreau , tuer de sang-froid son semblable , le massacrerait certainement pour son intérêt personnel , s'il ne craignoit la gloire.

cette araignée. Le prisonnier ressent un chagrin cuisant ; il n'est point de mère que la mort de son fils affecte d'une douleur plus violente. Or, d'où vient cette conformité de sentiments pour des objets si différents ? C'est que, dans la perte d'un enfant, comme dans la perte d'une araignée, l'on n'a souvent à pleurer que l'ennui & le désœuvrement où l'on tombe. Si les mères paroissent en général plus sensibles à la mort d'un enfant que ne le seroit un père, distrait par ses affaires, ou livré aux soins de l'ambition, ce n'est pas que cette mère aime plus tendrement son fils, mais c'est qu'elle fait une perte plus difficile à remplacer. Les méprises de sentiment sont, en ce genre, très-fréquentes. On chérit rarement un enfant pour lui-même. Cet amour paternel (b), dont tant de gens font parade & dont ils se

(b) Ce que je dis de l'amour paternel peut s'appliquer à cet amour métaphysique, tant vanté dans nos anciens romans. L'on est, en ce genre, sujet à bien des méprises de sentiment. Lorsqu'on imagine, par exemple, n'en vouloir qu'à l'ame d'une femme, ce n'est certainement qu'à son corps qu'on en

croient vivement affectés, n'est le plus souvent, en eux, qu'un effet ou du sentiment de la postéromanie, ou de l'orgueil de commander, ou d'une crainte de l'ennui & du désœuvrement.

Une pareille méprise de sentiment persuade aux dévots fanatiques que c'est à leur zèle pour la religion qu'ils doivent la haine qu'ils ont pour les philosophes, & les persécutions qu'ils excitent contr'eux. Mais, leur dit-on, ou l'opinion qui vous révolte dans l'ouvrage d'un philosophe est fautive, ou elle est vraie. Dans le premier cas,

vent; & c'est, à cet égard, pour satisfaire & ses besoins & surtout sa curiosité, qu'on est capable de tout. La preuve de cette vérité, c'est le peu de sensibilité que la plupart des spectateurs marquent au théâtre pour la tendresse de deux époux, lorsque ces mêmes spectateurs sont si vivement émus de l'amour d'un jeune homme pour une jeune fille. Qu'il produiroit en eux cette différence de sentiment, si ce ne sont les sentiments différents qu'ils ont eux-mêmes éprouvés dans ces deux situations? La plupart d'entr'eux ont senti que, si l'on fait tout pour les faveurs désirées, l'on fait peu pour les faveurs obtenues; qu'en fait d'amour, la curiosité une fois satisfaite, l'on se console aisément de la perte d'une infidèle, & qu'alors le malheur d'un amant est très-supportable. D'où je conclus que l'amour ne peut jamais être qu'un desir déguisé de la jouissance.

G ij

vous pouvez, animés de cette vertu douce que suppose la religion, lui en prouver philosophiquement la fausseté; vous le devez même chrétiennement. *Nous n'exigeons point*, dit S. Paul, *une obéissance aveugle; nous enseignons, nous prouvons, nous persuadons.* Dans le second cas, c'est-à-dire, si l'opinion de ce philosophe est vraie, elle n'est point alors contraire à la religion: le croire, seroit un blasphème. Deux vérités ne peuvent être contradictoires: & la vérité, dit M. l'abbé de Fleury, ne peut jamais nuire à la vérité. Mais cette opinion, dira le dévot fanatique, ne paroît pas se concilier avec les principes de la religion. Vous pensez donc, lui répliquera-t-on, que tout ce qui résiste aux efforts de votre esprit, & ce que vous ne pouvez concilier avec les dogmes de votre religion, est réellement inconciliable avec ces mêmes dogmes? Ne savez-vous pas que Galilée (c) fut indignement traîné dans les

(c) Les persécuteurs de Galilée se crurent, sans doute, animés du zèle de la religion, & furent la dupe de cette croyance. J'avouerai cependant que

prisons de l'inquisition, pour avoir soutenu que le soleil étoit immobile au

s'ils s'étoient scrupuleusement examinés, & qu'ils se fussent demandé pourquoi l'église se réservoir le droit de punir par l'affreux supplice du feu les auteurs d'un homme, lorsque, faisant trouver au crime un asyle inviolable près des autels, elle se décatoit, pour ainsi dire, la protectrice des assassins ? s'ils se fussent encore demandé pourquoi cette même église, par sa tolérance, sembloit favoriser les forfaits de ces peres qui mutilent sans pitié l'enfant que, dans les temples, les concerts & sur le théâtre, ils devoient au plaisir de quelques oreilles délicates ? & qu'enfin ils eussent apperçu que les ecclésiastiques encourageoient eux-mêmes les peres dépravés ? ce crime, en permettant que ces victimes infortunées fussent reçues & chèrement gagées dans les églises : alors ils seroient nécessairement convenus que le zèle de la religion n'étoit pas l'unique sentiment qui les animoit. Ils auroient senti qu'ils ne faisoient du temple le refuge du crime, que pour conserver par ce moyen un plus grand crédit sur une infinité d'hommes, qui respecteroient dans les moines les seuls protecteurs qui pussent les soustraire à la rigueur des loix ; & qu'ils ne punissoient, dans Galilée, la découverte d'un nouveau système, que pour se venger de l'injure involontaire que leur faisoit un grand homme, qui, peut-être, en éclairant l'humanité, en paroissant plus instruit que les ecclésiastiques, pouvoit diminuer leur crédit sur le peuple. Il est vrai que, même dans l'Italie, l'on ne se rappelle qu'avec horreur le traitement que l'inquisition fit à ce philosophe. Je citerai, pour preuve de cette vérité, un morceau d'un poëme du prêtre Benedetto Menzini. Ce poëme, imprimé & vendu publiquement à Florence, est rapporté dans le *Journal étranger*. Le poëte s'adresse aux inquisiteurs qui condamnerent Galilée : « Quel étoit, leur dit-il, &

centre du monde , que son système scandalisa d'abord les imbécilles , & leur parut absolument contraire à ce texte de l'écriture, *Arrête-toi, soleil ?* Cependant d'habiles théologiens ont depuis accordé les principes de Galilée avec ceux de la religion. Qui vous assure qu'un théologien , plus heureux ou plus éclairé que vous , ne leverait pas la contradiction que vous croyez appercevoir entre votre religion & l'opinion que vous condamnez ? Qui vous force , par une censure précipitée , d'exposer , si ce n'est la religion , du moins ses ministres , à la haine qu'excite la persécution ? Pourquoi , toujours empruntant le secours de la force & de la terreur , vouloir imposer silence aux gens de génie , & priver l'hu-

votre aveuglement , lorsque vous traînâtes indignement ce grand homme dans vos cachots ? Est-ce là cet esprit pacifique que vous recommande le saint apôtre qui mourut en exil à Patmos ? Non : vous fûtes toujours sourds à ses préceptes. Persécutons les savants : telle est votre maxime. Orgueilleux humains , sous un extérieur qui ne respire que l'humilité , vous qui parlez d'un ton si doux , & qui trempez vos mains dans le sang , quel démon funeste vous introduisit parmi nous ?

manité des lumières utiles qu'ils peuvent lui procurer ?

Vous obéissez, dites-vous, à la religion. Mais elle vous ordonne la méfiance de vous-mêmes & l'amour du prochain. Si vous n'agissez pas conformément à ces principes, ce n'est donc pas l'esprit de Dieu qui vous anime (d). Mais, direz-vous, quelles sont donc les divinités qui m'inspirent ? La paresse & l'orgueil. C'est la paresse, ennemie de toute contention d'esprit, qui vous révolte contre des opinions que vous ne pouvez, sans étude & sans quelque fatigue d'attention, lier aux principes reçus dans les écoles ; mais qui, philosophiquement démontrées, ne peuvent être théologiquement fausses.

C'est l'orgueil, ordinairement plus exalté dans le bigot que dans tout autre

(d) Si le même dévôt fanatique, doux à la Chine & cruel à Lisbonne, prêche dans les divers pays la tolérance ou la persécution, selon qu'il y est plus ou moins puissant ; comment concilier des conduites aussi contradictoires avec l'esprit de l'évangile ; & ne pas sentir que, sous le nom de la religion, c'est l'orgueil de commander qui les inspire ?

homme, qui lui fait détester dans l'homme de génie le bienfaiteur de l'humanité, & qui le soulève contre des vérités dont la découverte l'humilie.

C'est donc cette même paresse & ce même orgueil qui, se déguisant (e) à ses yeux sous l'apparence du zèle (f), en font le persécuteur des hommes éclairés; & qui, dans l'Italie, l'Espagne & le Portugal, ont forgé les chaînes, bâti les cachots & dressé les

(e) Si l'on en excepte la luxure, de tous les péchés le moins nuisible à l'humanité, mais qui consiste dans un zèle qu'il est impossible de se dissimuler à soi-même, on se fait illusion sur tout le reste. Tous les vices, à nos yeux, se transforment en autant de vertus. L'on prend, en soi, le désir des grandeurs pour élévation dans l'âme, l'avarice pour économie, la médifance pour amour de la vérité, & l'humeur pour un zèle louable. Aussi la plupart de ces passions s'allient-elles assez communément avec la bigoterie.

(f) Ceux des théologiens qui croyoient les papes en droit de disposer des trônes, s'imaginoient aussi être animés du pur zèle de la religion. Ils n'apercevoient pas qu'un motif secret d'ambition se mêloit à la sainteté de leurs intentions; que l'unique moyen de commander aux rois étoit de conférer l'opinion qui donnoit au pape le droit de les déposer pour cas d'hérésie. Or, les ecclésiastiques étant les seuls juges de l'hérésie, la cour de Rome, dit l'abbé de Longuerue, en faisoit trouver à son gré dans tous les princes qui lui déplaisoient.

lâchers de l'inquisition.

Au reste, ce même orgueil si redoutable dans le dévot fanatique, & qui, dans toutes les religions, lui fait, au nom du Très-haut, persécuter les hommes de génie, arme quelquefois contre eux les gens en place.

A l'exemple de ces pharisiens qui traitoient de criminels ceux qui n'adoptoient point toutes leurs décisions, que de vizirs traitent d'ennemis de la nation ceux qui n'approuvent point aveuglément leur conduite ! Induits à cette erreur par une méprise de sentiment commune à presque tous les hommes, il n'est point de vizir qui ne prenne son intérêt pour l'intérêt de la nation ; qui ne soutienne, sans le savoir, qu'humilier son orgueil, c'est insulter au public ; & que blâmer sa conduite, avec quelque ménagement qu'on le fasse, c'est exciter le trouble dans l'état. Mais, lui diroit-on, vous vous trompez vous-même ; & dans ce jugement, c'est l'intérêt de votre orgueil, & non l'intérêt général, que vous consultez. Ignorez-vous qu'un citoyen, s'il est vertueux, ne verra jamais avec indifférence les

maux qu'occasionne une mauvaise administration ? La législation, qui, de toutes les sciences, est la plus utile ; ne doit-elle pas, comme toute autre science, se perfectionner par les mêmes moyens ? C'est en éclairant les erreurs des Aristote, des Averroës, des Avicenne & de tous les inventeurs dans les sciences & les arts, qu'on a perfectionné ces mêmes arts & ces mêmes sciences. Vouloir couvrir les fautes de l'administration du voile du silence, c'est donc s'opposer aux progrès de la législation, & par conséquent au bonheur de l'humanité. C'est ce même orgueil, masqué à vos propres yeux du nom de bien public, qui vous fait avancer cet axiome, qu'une faute une fois commise, le divan doit toujours la soutenir, & que l'autorité ne doit point plier. Mais, vous répondra-t-on, si le bien public est l'objet que se propose tout prince & tout gouvernement, doivent-ils employer l'autorité à soutenir une sottise ? L'axiome que vous établissez ne signifie donc rien autre chose, sinon : J'ai donné mon avis ; je ne veux pas qu'en montrant au printe

la nécessité de changer de conduite , on lui prouve trop clairement que je l'ai mal conseillé.

Au reste , il est peu d'hommes qui échappent aux illusions de cette espece. Que de gens faux de bonne foi , faute de s'être examinés ! S'il en est pour qui les autres ne soient , pour ainsi dire , que des corps diaphanes , & qui lisent également bien & dans leur intérieur & dans l'intérieur d'autrui , le nombre en est petit. Pour se connoître , il faut s'observer , faire une longue étude de soi-même. Les moralistes sont presque les seuls intéressés à cet examen , & la plupart des hommes s'ignorent.

Parmi ceux qui déclament avec tant d'emportement contre les singularités de quelques hommes d'esprit , que de gens ne se croient uniquement animés que de l'esprit de justice & de vérité ! Cependant , leur diroit-on , pourquoi se déchaîner avec tant de fureur contre un ridicule qui souvent ne nuit à personne ? Un homme joue le singulier ? riez-en , à la bonne heure : c'est même le parti que vous prendrez avec un homme sans mérite. Pourquoi n'en use-

rez-vous pas de même avec un homme d'esprit ? C'est que la singularité attire l'attention du public : or son attention une fois fixée sur un homme de mérite , il s'en occupe , il vous oublie ; & votre orgueil en est blessé. Voilà quel est en vous le principe secret & du respect que vous affectez pour l'usage , & de votre haine pour le singulier.

Vous me direz peut-être : L'extraordinaire frappe ; il ajoute à la célébrité de l'homme d'esprit ; le mérite simple & modeste en est moins estimé : & c'est une injustice dont je le venge , en décrivant la singularité. Mais l'envie , répondrai-je , ne vous fait-elle pas appercevoir l'affectation où l'affectation n'est pas ? En général , les hommes supérieurs y sont peu sujets ; un caractère paresseux & méditatif peut avoir de la singularité , mais jamais il ne la jouera. L'affectation de la singularité est donc très-rare.

Pour soutenir le personnage de singulier , de quelle activité faut-il être doué ? quelle connoissance du monde faut-il avoir , & pour choisir précisément un ridicule qui ne nous rende ni

odieux ni méprisable aux autres hommes, & pour adapter ce ridicule à notre caractère & le proportionner à notre mérite? Car enfin, ce n'est qu'avec une telle dose de génie qu'il est permis d'avoir un tel ridicule. A-t-on cette dose? il faut en convenir; alors, loin de nous nuire, un ridicule nous sert. Lorsque Enée descend aux enfers, pour adoucir le monstre qui veille à leurs portes, ce héros se pourvoit, par le conseil de la sibylle, d'un gâteau qu'il jette dans la gueule du cerbere. Qui sait si, pour appaiser la haine de ses contemporains, le mérite ne doit pas aussi jeter, dans la gueule de l'envie, le gâteau d'un ridicule? La prudence l'exige, & même l'humanité l'ordonne. S'il naissoit un homme parfait, il devrait toujours, par quelques grandes sottises, adoucir la haine de ses concitoyens. Il est vrai qu'à cet égard on peut s'en fier à la nature, & qu'elle a pourvu chaque homme de la dose de défauts suffisante pour le rendre supportable.

Une preuve certaine que c'est l'envie qui, sous le nom de justice, se déchaîne contre les ridicules des gens d'es-

prit, c'est que toute singularité ne nous blesse point en eux. Une singularité grossière & qui flatte, par exemple, la vanité de l'homme médiocre, en lui faisant appercevoir dans les gens de mérite des ridicules dont il est exempt, en lui persuadant que tous les gens d'esprit sont fous, & que lui seul est sage, est une singularité toujours très-propre à leur concilier sa bienveillance. Qu'un homme d'esprit, par exemple, s'habille d'une manière singulière : la plupart des hommes, qui ne distinguent point la sagesse de la folie, & ne la reconnoissent qu'à l'enseigne d'une perruque plus ou moins longue, prendront cet homme pour un fou ; ils en riront, mais ils l'en aimeront davantage. En échange du plaisir qu'ils trouvent à s'en moquer, quelle célébrité ne lui donneront-ils pas ? On ne peut rire souvent d'un homme sans en parler beaucoup. Or ce qui perdrait un sot, accroît la réputation d'un homme de mérite. On ne s'en moque pas sans avouer, & peut-être même sans exagérer sa supériorité dans le genre où il se distingue. Par des déclamations outrées, l'envieux, à son

Insu, contribue lui-même à la gloire des gens de mérite. Quelle reconnoissance ne te dois-je pas ? lui diroit volontiers l'homme d'esprit ; que ta haine me fait d'amis ! Le public ne s'est pas long-tems mépris sur les motifs de ton aigreur : c'est l'éclat de ma réputation, & non ma singularité, qui t'offense. Si tu l'osois, tu jouerois, comme moi, le singulier : mais tu fais qu'une singularité affectée est une platitude dans un homme sans esprit : ton instinct t'avertit, ou que tu n'as pas, ou du moins que le public ne t'accorde pas le mérite nécessaire pour jouer le singulier. Voilà quelle est la vraie cause de ton horreur pour la singularité. (g) Tu

(g) C'est à la même cause qu'on doit attribuer à l'amour que presque tous les sots croient afficher pour la probité, lorsqu'ils disent : Nous fuyons les gens d'esprit ; c'est mauvaise compagnie ; ce sont des hommes dangereux. Mais, leur diroit-on, l'église, la cour, la magistrature, la finance, ne fournissent pas moins d'hommes répréhensibles que les académies. La plupart des gens de lettres ne sont pas même à portée de faire des friponneries. D'ailleurs le désir de l'estime, que suppose toujours l'amour de l'étude, leur sert à cet égard de préservatif. Parmi les gens de lettres, il en est peu dont la probité ne soit constatée par quelque acte de vertu. Mais, en les supposant même aussi fripons que les sots,

ressemblent à ces femmes contrefaites qui, criant sans cesse à l'indécence contre tout habillement nouveau & propre à marquer la taille, ne s'aperçoivent point que c'est à leur difformité qu'elles doivent leur respect pour les anciennes modes.

Notre ridicule nous est toujours caché; ce n'est que dans les autres qu'on l'apperçoit. Je rapporterai, à ce sujet, un fait assez plaisant, qui, dit-on, est arrivé de nos jours. Le duc de Lorraine donnoit un grand repas à toute sa cour; on avoit servi le souper dans un vestibule, & ce vestibule donnoit sur un parterre. Au milieu du souper, une femme croit voir une araignée; la peur la saisit, elle pousse un cri, quitte la table, fuit dans le jardin, & tombe sur un gazon. Au moment de sa chute, elle entend rouler quelqu'un à ses côtés; c'étoit le premier ministre du duc;

les qualités de l'esprit peuvent du moins compenser en eux les vices du cœur; mais le fort n'offre aucun dédommagement. Pourquoi donc fuir les gens d'esprit? C'est que leur présence humilie, & qu'on prend en soi pour amour de la vertu ce qui n'est qu'envie pour les hommes supérieurs.

Ah ! monsieur , lui dit-elle , que vous me rassurez ! & que j'ai de grâces à vous rendre ! je craignois d'avoir fait une impertinence : *Eh ! madame , qui pourroit y tenir ?* répond le ministre : *mais , dites-moi , étoit-elle bien grosse ?* Ah ! monsieur , elle étoit affreuse. *Voloit-elle , ajouta-t-il , près de moi ?* Que voulez-vous dire ? une araignée voler ? *Eh quoi !* reprit-il , *s'est pour une araignée que vous faites ce train-là ?* *Allez , madame , vous êtes une folle : je croyois que c'étoit une chaise-fouris.* Ce fait est l'histoire de tous les hommes. On ne peut supporter son ridicule dans autrui ; on s'injurie réciproquement ; & , dans ce monde , ce n'est jamais qu'une vanité qui se moque de l'autre. Aussi , d'après Solomon , est-on toujours tenté de s'écrier : *Tout est vanité.* C'est à cette vanité que tiennent la plupart de nos méprises de sentiment. Mais , comme c'est surtout en matière de conseils que cette méprise est plus facilement apperçue , après avoir exposé quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes , il est encore utile de montrer les erreurs où cette mé-

me ignorance de nous-mêmes précipité
quelquefois les autres.



CHAPITRE XI.

Des conseils.

TOUT homme qu'on consulte croit toujours ses conseils dictés par l'amitié. Il le dit; la plupart des gens le croient sur sa parole, & leur aveugle confiance ne les égare que trop souvent. Il seroit cependant très-facile de se détromper sur ce point; car enfin, on aime peu de gens, & l'on veut conseiller tout le monde. Où cette manie de conseiller prend-elle sa source? Dans notre vanité. La folie de presque tout homme est de se croire sage, & beaucoup plus sage que son voisin: tout ce qui le confirme dans cette opinion lui plaît. Qui nous consulte nous est agréable: c'est un aveu d'infériorité qui nous flatte. D'ailleurs; que d'occasions l'intérêt du consultant ne nous donne-t-il pas d'étaler nos maximes, nos idées, nos sentiments, de parler de nous, d'en parler beaucoup, & d'en parler en bien?

Aussi n'est-il personne qui n'en profite. Plus occupés de l'intérêt de notre vanité que de l'intérêt du consultant, il nous quitte ordinairement sans être instruit ni éclairé ; & nos conseils n'ont été que notre panégyrique. C'est donc, presque toujours, la vanité qui conseille. Aussi veut-on corriger tout le monde. C'est à ce sujet qu'un philosophe répondoit à un de ces conseillers pressés : *Comment me corrigerois-je de mes défauts, puisque tu ne te corriges pas toi-même de l'envie de corriger ?* Si c'étoit, en effet, l'amitié seule qui donnoit des conseils, cette passion, comme toute passion vive, nous éclaireroit, nous feroit connoître quand & comment l'on doit conseiller. Dans le cas de l'ignorance, nul doute, par exemple, qu'un conseil ne soit très-utile. Un avocat, un médecin, un philosophe, un politique, peuvent, chacun en leur genre, donner d'excellents avis. Dans tout autre cas, le conseil est inutile, souvent même il est ridicule ; parce qu'en général c'est toujours soi qu'on y propose pour modèle. Qu'un ambitieux consulte un homme modéré, &

lui propose ses vues & ses projets :
 Abandonnez-les , lui dira celui-ci ;
 ne vous exposez point à des dangers ,
 à des chagrins sans nombre , & livrez-
 vous à des occupations douces. Peut-
 être , lui répliquera l'ambitieux , entre
 des passions & des caracteres différents,
 si j'avois encore un choix à faire , peut-
 être me rendrois-je à votre avis : mais
 il s'agit , mes passions données , mon
 caractere formé , & mes habitudes pri-
 ses , d'en tirer le meilleur parti possi-
 ble pour mon bonheur. C'est sur ce
 point que je vous consulte. En vain
 ajouteroit-il que le caractere une fois
 formé , il est impossible d'en changer ;
 que les plaisirs d'un homme modéré se-
 roient insipides pour un ambitieux ; &
 que le ministre disgracié meurt d'en-
 nui. Quelques raisons qu'il allegue ,
 l'homme modéré lui répétera toujours :
Il ne faut pas être ambitieux. Il me sem-
 ble entendre un médecin dire à son ma-
 lade : *Monsieur , n'ayez pas la fièvre.*
 Les vieillards tiendront le même lan-
 gage. Qu'un jeune homme les consulte
 sur la conduite qu'il doit tenir : Fuyez ,
 lui diront-ils , tout bal , tout spectacle ,

toute assemblée de femmes & tout amusement frivole ; occupez-vous tout entier de votre fortune ; imitez-nous. Mais, leur répliquera le jeune homme , je suis encore très-sensible au plaisir ; j'aime les femmes avec fureur : comment y renoncer ? Vous savez qu'à mon âge ce plaisir est un besoin. Quelque chose qu'il dise , un vieillard ne comprendra jamais que la jouissance d'une femme soit si nécessaire au bonheur d'un homme. Tout sentiment qu'on n'éprouve plus est un sentiment dont on n'admet point l'existence. Le vieillard ne cherche plus le plaisir , le plaisir ne le cherche plus. Les objets qui l'occupent dans sa jeunesse se sont insensiblement éloignés de ses yeux. L'homme alors est comparable au vaisseau qui cingle en haute mer , qui perd insensiblement de vue les objets qui l'attachoient au rivage , & qui lui-même dispartoit bientôt à leurs yeux. Qui considère l'ardeur avec laquelle chacun se propose pour modèle , croit voir des nageurs répandus sur un grand lac , & qui , emportés par des courants divers , levent la tête au-dessus de l'eau , & se crient les

uns

uns aux autres : C'est moi qu'il faut
 suivre, & c'est là qu'il faut aborder.
 Retenu lui-même par des chaînes d'ai-
 rain sur un rocher, d'où il contemple
 leur folie : Ne voyez-vous pas, dit le
 sage, qu'entraînés par des courants
 contraires, vous ne pouvez aborder au
 même endroit ? Conseiller à un homme
 de dire ceci, de faire cela, c'est ordi-
 nairement ne rien dire, sinon : J'agirois
 de cette manière, je dirois telle chose.
 Aussi ce mot de Molière, *Vous êtes or-
 fèvre, monsieur Josse*, appliqué à l'or-
 gueil de se donner pour exemple, est-
 il bien plus général qu'on ne l'imagine.
 Il n'est point de sot qui ne voulût diri-
 ger la conduite de l'homme du plus
 grand esprit (a). Il me semble de voir
 le chef des Natchès (b), qui, tous les
 matins, au lever de l'aurore, sort de
 sa cabane, & du doigt marque au so-
 leil, son frère, la route qu'il doit tenir.

(a) Qui n'est point écuyer ne donne point de
 conseils sur l'art de dompter les chevaux. Mais on
 n'est point si déifiant en fait de morale : sans l'avoir
 étudiée, on s'y croit très-savant, & en état de con-
 seiller tout le monde.

(b) Peuples sauvages.

Mais, dira-t-on, l'homme qu'on consulte peut, sans doute, se faire illusion à lui-même, attribuer à l'amitié ce qui n'est en lui que l'effet de sa vanité; mais, comment cette illusion passe-t-elle jusqu'à celui qui consulte? comment n'est-il pas, à cet égard, éclairé par son intérêt? C'est qu'on croit volontiers que les autres prennent, à ce qui nous regarde, un intérêt que réellement ils n'y prennent point; c'est que la plupart des hommes sont foibles, ne peuvent se conduire eux-mêmes, ont besoin qu'on les décide; & qu'il est très-facile, comme l'observation le prouve, de communiquer à de pareils hommes la haute opinion qu'on a de soi. Il n'en est pas ainsi d'un esprit ferme. S'il consulte, c'est qu'il ignore: il fait que, dans tout autre cas, & lorsqu'il s'agit de son propre bonheur, c'est uniquement à lui seul qu'il doit s'en rapporter. En effet, si la bonté d'un conseil dépend alors d'une connoissance exacte du sentiment & du degré de sentiment dont un homme est affecté, qui peut mieux se conseiller que soi-même? Si l'intérêt vif nous

Éclaire sur tous les objets de nos recherches, qui peut être plus éclairé que nous sur notre propre bonheur? Qui fait si, le caractère formé & les habitudes prises, chacun ne se conduit pas le mieux possible, lors même qu'il paroit le plus fou? Tout le monde fait cette réponse d'un fameux oculiste: un payfan va le consulter; il le trouve à table, bûvant & mangeant bien: *Que faire pour mes yeux?* lui dit le payfan. *Vous abstenir du vin,* reprend l'oculiste. *Mais il me semble,* reprend le payfan en s'approchant de lui, *que vos yeux ne sont pas plus sains que les miens, & cependant vous bûvez?* *Oui vraiment; c'est que j'aime mieux boire que guérir.* Que de gens dont le bonheur est, comme celui de cet oculiste, attaché à des passions qui doivent les plonger dans les plus grands malheurs; & qui cependant, si je l'ose dire, seroient fous de vouloir être plus sages! Il est même des hommes, & l'expérience (c) ne l'a que

(c) Si, comme le dit Pascal. L'habitude est une seconde & peut-être une première nature, il faut

trop démontré, qui sont assez malheureusement nés pour ne pouvoir être heureux que par des actions qui les mènent à la greve. Mais, répliquera-t-on, il est aussi des hommes qui, faute d'un sage conseil, tombent journellement dans les fautes les plus grossières : un bon conseil, sans doute, pourroit les leur faire éviter. Mais je dis qu'ils en commettraient de plus considérables encore, s'ils se livroient indistinctement aux conseils d'autrui. Qui les suit aveuglément n'a qu'une conduite pleine d'inconséquences, ordinairement plus funeste que les excès même des passions.

En s'abandonnant à son caractère ; on s'épargne, au moins, les efforts inutiles qu'on fait pour y résister. Quelque forte que soit la tempête, lorsqu'on prend le vent arrière, l'on soutient sans fatigue l'impétuosité des mers : mais, si l'on veut lutter contre les vagues en prêtant le flanc à l'orage, l'on ne trouve partout qu'une mer rude & fatigante.

avouer que, l'habitude du crime une fois prise, on en commettra toute sa vie.

Des conseils inconsiderés ne nous précipitent que trop souvent dans des abîmes de malheurs. Aussi devoit-on souvent se rappeler ce mot de Socrate : *Puissai-je , disoit ce philosophe , toujours en garde contre mes maîtres & mes amis , conserver toujours mon ame dans une situation tranquille , & n'obéir jamais qu'à la raison , la meilleure des conseilleres !* Quiconque écoute la raison est non seulement sourd aux mauvais conseils , mais pese encore à la balance du doute les conseils même de ces gens qui , respectables par leur âge , leurs dignités & leur mérite , mettent cependant trop d'importance à leurs occupations , & , comme le héros de Cervantes , ont un coin de folie auquel ils veulent tout ramener. Si les conseils sont quelquefois utiles , c'est pour se mettre en état de se mieux conseiller soi-même : s'il est prudent d'en demander , ce n'est qu'à ces gens sages (d) qui ,

(d) Chaque siècle ne produit peut-être que cinq ou six hommes de cette espece ; & cependant , en morale comme en médecine , on consulte la premiere bonne femme. On ne se dit pas que la morale , comme toute autre science , demande beaucoup d'étude & de méditation. Chacun croit la sa-

connoissant la rareté & le prix d'un bon conseil, en sont & doivent toujours en être avares. En effet, pour en donner d'utiles, avec quel soin ne faut-il pas approfondir le caractère d'un homme? Quelle connoissance ne faut-il pas avoir de ses goûts, de ses inclinations, des sentimens qui l'animent, & du degré de sentiment dont il est affecté? Quelle finesse enfin pour pressentir les fautes qu'il veut commettre avant que de s'en repentir, pour prévoir les circonstances où la fortune doit le placer, & juger, en conséquence, si tel défaut, dont on vouloit le corriger, ne se changera pas en vertu dans les places où vraisemblablement il doit parvenir? C'est le tableau effrayant de ces difficultés qui rend l'homme sage si réservé sur l'article des conseils. Aussi n'est-ce qu'à ceux qui n'en donnent point qu'il en faut toujours demander. Tout autre conseil doit être suspect. Mais est-il quelque signe auquel on puisse reconnoître les conseils de l'homme sage?

voir, parce qu'il n'est point d'école publique pour l'apprendre.

Oui , sans doute , il en est. Toutes les passions ont un langage différent. On peut donc , par l'énoncé des conseils , reconnoître le motif qui les donne. Dans la plupart des hommes , c'est , comme je l'ai dit plus haut , l'orgueil qui les dicte ; & les conseils de l'orgueil , toujours humiliants , ne sont presque jamais suivis. L'orgueil les donne , l'orgueil y résiste. C'est l'enclume qui repousse le marteau. L'art de les faire goûter , qui , de tous les arts , est peut-être , chez les hommes , l'art le moins perfectionné , est absolument inconnu à l'orgueil. Il ne discute point. Ses conseils sont des décisions , & ses décisions sont la preuve de son ignorance. On dispute sur ce qu'on fait , on tranche sur ce qu'on ignore. Mortels , dirait volontiers l'orgueilleux , écoutez-moi : supérieur en esprit aux autres hommes , je parle , qu'ils exécutent & croient en mes lumières : me répliquer , c'est m'offenser. Aussi , toujours plein d'un respect profond pour lui-même , qui résiste à ses conseils est un entêté auquel il faut des flatteurs & non des amis. Superbe , lui lui répondroit-on , sur qui doit tomber

H iv

ce reproche , si ce n'est sur toi-même , qui t'emportes avec tant de violence contre ceux qui , par une déférence aveugle à tes décisions , ne flattent point ta présomption ? Apprends que c'est le vice de l'humeur qui te sauve du vice de la flatterie. D'ailleurs , que veux-tu dire par cet amour pour la flatterie , que tous les hommes se reprochent réciproquement , & dont on accuse principalement les grands & les rois ? Chacun , sans doute , hait la louange , lorsqu'il la croit fautive : l'on n'aime donc les flatteurs qu'en qualité d'admirateurs sincères. Sous ce titre , il est impossible de ne les point aimer , parce que chacun se croit louable & veut être loué. Qui dédaigne les éloges souffre du moins qu'on le loue sur ce point. Lorsqu'on déteste le flatteur , c'est qu'on le reconnoît pour tel. Dans la flatterie , ce n'est donc pas la louange , mais la fausseté qui choque. Si l'homme d'esprit paroît moins sensible aux éloges , c'est qu'il en apperçoit plus souvent la fausseté : mais qu'un flatteur adroit le loue , persiste à le louer , & mêle quelques blâmes aux éloges qu'il lui don-

Ne , l'homme d'esprit en sera tôt ou tard la dupe. Depuis l'artisan jusqu'aux princes , tout aime la louange , & , par conséquent , la flatterie adroite. Mais , dira-t-on , n'a-t-on pas vu des rois supporter , avec reconnoissance , les dures représentations d'un conseiller vertueux ? Oui , sans doute : mais ces princes étoient jaloux de leur gloire ; ils étoient amoureux du bien public ; leur caractère les forçoit d'appeller à leur cour des hommes animés de cette même passion , c'est-à-dire , des hommes qui ne leur donnaient que des conseils favorables aux peuples. Or , de pareils conseillers flattent un prince vertueux , du moins dans l'objet de sa passion , s'ils ne le flattent pas toujours dans les moyens qu'il prend pour la satisfaire : une pareille liberté ne l'offense donc pas. Je dirai , de plus , qu'une vérité dure peut quelquefois le flatter : c'est la morsure d'une maîtresse.

Qu'un homme s'approche d'un avare , & lui dise , Vous êtes un sot , vous placez mal votre argent , voilà l'emploi plus utile que vous en pouvez faire ; loin d'être révolté d'une pareille fran-

H v

chise , l'avare en saura gré à son auteur. En désapprouvant la conduite de l'avare , on le flatte dans ce qu'il a de plus cher , c'est-à-dire , dans l'objet de sa passion. Or , ce que je dis de l'avare peut s'appliquer au roi vertueux.

A l'égard d'un prince que n'animerait point l'amour de la gloire ou du bien public , ce prince ne pourroit attirer à sa cour que des hommes qui , relativement à ses goûts , ses préjugés , ses vues , ses projets & ses plaisirs , pourroient l'éclairer sur l'objet de ses desirs : il ne seroit donc environné que de ces hommes vicieux auxquels la vengeance publique donne le nom de flatteurs (e). Loin de lui fuïroient tous les gens vertueux. Exiger qu'il les rassemblât près de son trône , ce seroit lui demander l'impossible , & vouloir un effet sans cause. Les tyrans & les grands prin-

(e) La plupart des princes , dit le poëte Saadi , sont si indifférens aux bons conseils , ils ont si rarement besoin d'amis vertueux , que c'est toujours un signe de calamité publique , lorsque ces hommes vertueux paroissent à la cour. Aussi n'y sont-ils appelés qu'à l'extrémité , & dans l'instant où communément l'état est sans ressource.

ces doivent se décider par le même motif sur le choix de leurs amis ; ils ne diffèrent que par la passion dont ils sont animés.

Tous les hommes veulent donc être loués & flattés : mais tous ne veulent pas l'être de la même manière ; & c'est uniquement en ce point qu'ils sont différents entr'eux. L'orgueilleux n'est point exempt de ce desir : quelle preuve plus forte que la hauteur avec laquelle il décide , & la soumission aveugle qu'il exige ? Il n'en est pas ainsi de l'homme sage : son amour-propre ne se manifeste point d'une manière insultante ; s'il donne un conseil , il n'exige point qu'on le suive. La saine raison soupçonne toujours qu'elle n'a pas considéré un objet dans toutes ses faces. Aussi l'énoncé de ses conseils est-il toujours remarquable par quelqu'une de ces expressions de doute , propres à marquer la situation de l'âme. Telles sont ces phrases : *Je crois que vous devez vous conduire de telle manière ; tel est mon avis ; tels sont les motifs sur lesquels je me fonde : mais n'adoptez rien sans examen* , &c. C'est à cette manière de conseiller qu'on re-

connoît l'homme sage ; lui seul peut réussir auprès de l'homme d'esprit ; & , s'il n'a pas toujours le même succès auprès des gens médiocres , c'est que ces derniers , souvent incertains , veulent qu'on les arrache à leur irrésolution & qu'on les décide ; ils s'en fient plus à la sottise qui tranche d'un ton ferme , qu'à la sagesse qui parle en hésitant.

L'amitié , qui conseille , prend à peu près le ton de la sagesse ; elle unit seulement l'expression du sentiment à celle du doute. Résiste-t-on à ses avis ? va-t-on même jusqu'à les mépriser ? c'est alors qu'elle se fait mieux connoître , & qu'après avoir fait ses représentations , elle s'écrie avec *Bylade* : *Allons , Seigneur , enlevons Hermione.*

Chaque passion a donc ses tours , ses expressions & sa manière particulière de s'exprimer : aussi l'homme qui , par une analyse exacte des phrases & des expressions dont se servent les différentes passions , donneroit le signe auquel on peut les reconnoître , mériteroit sans doute infiniment de la reconnaissance publique. C'est alors qu'on pourroit , dans

DISCOURS IV. 173

le faisceau de sentimens qui produisent chaque acte de notre volonté, distinguer du moins le sentiment qui domine en nous. Jusques-là les hommes s'ignoreront eux-mêmes, & tomberont, en fait de sentimens, dans les erreurs les plus grossières.



CHAPITRE XII.

Du bon sens.

LA différence de l'esprit d'avec le bon sens est dans la cause différente qui les produit. L'un est l'effet des passions fortes, & l'autre l'absence de ces mêmes passions. L'homme de bon sens ne tombe donc communément dans aucune de ces erreurs où nous entraînent les passions ; mais aussi ne reçoit-il aucun de ces coups de lumière qu'on ne doit qu'aux passions vivés. Dans le courant de la vie, & dans les choses où, pour bien voir, il suffit de voir d'un œil indifférent, l'homme de bon sens ne se trompe point. S'agit-il de ces questions un peu compliquées, où, pour appercevoir & démêler le vrai, il faut quelque effort & quelque fatigue d'attention ? l'homme de bon sens est aveugle : privé de passions, il se trouve, en même-temps, privé de ce courage, de cette activité d'ame & de cette atten-

tion continue qui seules pourroient l'éclairer. Le bon sens ne suppose donc aucune invention , ni par conséquent aucun esprit : & c'est , si je l'ose dire , où le bon sens finit que l'esprit commence (a).

Il ne faut cependant point en conclure que le bon sens soit si commun. Les hommes sans passions sont rares. L'esprit juste , qui , de toutes les sortes d'esprit , est sans contredit l'espece la plus voisine du bon sens , n'est pas lui-même exempt de passions. D'ailleurs , les fots n'en sont pas moins susceptibles que l'homme d'esprit. Si tous prétendent au bon sens , & même s'en donnent le titre , on ne les en croit pas sur leur parole. C'est M. Diafoirus qui dit : *Je jugeai , par la pesanteur d'imagination de mon fils , qu'il auroit un bon jugement à venir.* On manque toujours de bon sens , lorsqu'à cet égard , on n'a que son défaut d'esprit pour appuyer ses prétentions.

Le corps politique est - il sain ? les

(a) On voit que je distingue ici l'esprit du bon sens, que l'on confond quelquefois dans l'usage ordinaire.

gens de bon sens peuvent être appelés aux grandes places ; & les remplir dignement. L'état est-il attaqué de quelque maladie ? ces mêmes gens de bon sens deviennent alors très-dangereux. La médiocrité conserve les choses dans l'état où elle les trouve. Ils laissent tout aller comme il va. Leur silence dérobe les progrès du mal , & s'oppose aux remèdes efficaces qu'on y pourroit apporter. Ils ne déclarent ordinairement la maladie qu'au moment qu'elle est incurable. A l'égard de ces places secondaires où l'on n'est point chargé d'imaginer , mais d'exécuter ponctuellement , ils y sont ordinairement très-propres. Les seules fautes qu'ils y commettent sont de ces fautes d'ignorance , qui , dans les petites places , sont presque toujours de peu d'importance. Quant à leur conduite particulière , elle n'est point habile , mais elle est toujours raisonnable. L'absence de passions , en interceptant toutes les lumières dont les passions sont la source , leur fait en même temps éviter toutes les erreurs où les passions précipitent. Les gens sensés sont en général plus heureux que les

DISCOURS IV. 177

hommes livrés à des passions fortes ; cependant l'indifférence des premiers les rend moins heureux que l'homme doux , & qui , né sensible , a , par l'âge & les réflexions , affoibli en lui cette sensibilité. Il lui reste un cœur ; & ce cœur s'ouvre encore aux foiblesses des autres ; sa sensibilité se ranime avec eux ; il jouit enfin du plaisir d'être sensible , sans en être moins heureux. Aussi , plus aimable aux yeux de tous , est-il plus aimé de ses concitoyens , qui lui savent gré de ses foiblesses.

Quelque rare que soit le bon sens ; les avantages qu'il procure ne sont que personnels ; ils ne s'étendent point sur l'humanité. L'homme de bon sens ne peut donc prétendre à la reconnoissance publique , ni par conséquent à la gloire. Mais la prudence , dira-t-on , qui marche à la suite du bon sens , est une vertu que les nations ont intérêt d'honorer. Cette prudence , répondrai-je , si vantée & quelquefois si utile aux particuliers , n'est pas pour tout un peuple une vertu si desirable qu'on l'imagine. De tous les dons que le ciel peut verser sur une nation , le don , de tous , le

plus funeste seroit , sans contredit , la prudence , si le ciel la rendoit commune à tous les citoyens. Qu'est-ce en effet que l'homme prudent ? celui qui conserve , des maux éloignés , une image assez vive , pour qu'elle balance en lui la présence d'un plaisir qui lui seroit funeste. Or supposons que la prudence descende sur toutes les têtes qui composent une nation : où trouver alors des hommes qui , pour cinq fols par jour , affrontent , dans les combats , la mort , les fatigues ou les maladies ? Quelle femme se présenteroit à l'autel de l'hymen , s'exposeroit au malaise d'une grossesse , aux dangers d'un accouchement , à l'humeur , aux contradictions d'un mari , aux chagrins enfin qu'occasionnent la mort ou la mauvaise conduite des enfants ? Quel homme , conséquent aux principes de sa religion , ne mépriseroit pas l'existence fugitive des plaisirs d'ici bas ; & , tout entier au soin de son salut , ne chercheroit pas , dans une vie plus austère , le moyen d'accroître la félicité promise à la sainteté ? Quel homme ne choisiroit pas , en conséquence ; l'état le plus parfait , celui dans lequel

son salut feroit le moins exposé ; ne préféreroit pas la palme de la virginité aux myrthes de l'amour , & n'iroit pas enfin s'enfvelir dans un monastere (b) ? C'est donc à l'inconséquence que la postérité devra son existence. C'est la présence du plaisir , la vue toute puissante , qui brave les malheurs éloignés , anéantit la prévoyance. C'est donc à l'imprudence & à la folie que le ciel attache la conservation des empires & la durée du monde. Il paroît donc qu'au moins dans la constitution actuelle de la plupart des gouvernements , la prudence n'est desirable que dans un très-petit nombre de citoyens ; que la raison , synonyme du mot de *bon sens* & vantée par tant de gens , ne mérite que peu d'estime ; que la sagesse qu'on lui suppose tient à son inaction ; & que son infailibilité apparente n'est le plus sou-

(b) Lorsqu'il s'agissoit à la Chine de savoir si l'on permettroit aux missionnaires de prêcher librement la religion chrétienne , on dit que les lettrés , assemblés à ce sujet , n'y virent point de danger. Ils ne prévoyoient pas , disoient-ils , qu'une religion où le célibat étoit l'état le plus parfait pût s'étendre beaucoup.

vent qu'une apathie. J'avouerai cependant que le titre d'homme de bon sens, usurpé par une infinité de gens, ne leur appartient certainement pas.

Si l'on dit de presque tous les fots qu'ils sont gens de bon sens, il en est, à cet égard, des fots comme des filles laides qu'on cite toujours comme bonnes. On vante volontiers le mérite de ceux qui n'en ont point : on les présente sous le côté le plus avantageux, & les hommes supérieurs sous le côté le plus défavorable. Que de gens prodiguent en conséquence les plus grands éloges au bon sens, qu'ils placent & doivent réellement placer au dessus de l'esprit ! En effet, chacun voulant s'estimer préférablement aux autres, & les gens médiocres se sentant plus près du bon sens que de l'esprit, ils doivent faire peu de cas de celui-ci, le regarder comme un don futile : & de-là cette phrase tant répétée par les gens médiocres, *Bon sens vaut mieux qu'esprit & que génie* ; cette phrase par laquelle chacun d'eux veut insinuer qu'au fond il a plus d'esprit qu'aucun de nos hommes célèbres.

CHAPITRE XIII.*Esprit de conduite.*

L'OBJET commun du desir des hommes, c'est le bonheur ; & l'esprit de conduite ne devrait être, en conséquence, que l'art de se rendre heureux. Peut-être s'en seroit-on formé cette idée, si le bonheur n'avoit presque toujours paru moins un don de l'esprit, qu'un effet de la sagesse & de la modération de notre caractère & de nos desirs. Presque tous les hommes, fatigués par la tourmente des passions, ou languissans dans le calme de l'ennui, sont comparables, les premiers au vaisseau battu par les tempêtes du nord, & les seconds au vaisseau que le calme arrête au milieu des mers de la zone torride. A son secours, l'un appelle le calme, & l'autre les aquilons. Pour naviguer heureusement, il faut être poussé par un vent toujours égal. Mais tout ce que je pourrois dire à cet égard sur

le bonheur, n'auroit aucun rapport au sujet que je traite.

On n'a jusqu'à présent entendu par *esprit de conduite* que la sorte d'esprit propre à guider aux divers objets de fortune qu'on se propose.

Dans une république telle que la république Romaine, & dans tout gouvernement où le peuple est le distributeur des graces, où les honneurs sont le prix du mérite, l'esprit de conduite n'est autre chose que le génie même & le grand talent. Il n'en est pas ainsi dans les gouvernements où les graces sont dans la main de quelques hommes dont la grandeur est indépendante du bonheur public : dans ces pays, l'esprit de conduite n'est que l'art de se rendre utile ou agréable aux dispensateurs des graces ; & c'est moins à son esprit qu'à son caractère qu'on doit communément cet avantage. La disposition la plus favorable & le don le plus nécessaire pour réussir auprès des grands, est un caractère pliable à toute sorte de caractères & de circonstances. Fût-on dépourvu d'esprit, un tel caractère, aidé d'une position favorable, suffit pour faire for-

tune. Mais, dira-t-on, rien de plus commun que de pareils caractères : il n'est donc personne qui ne puisse faire fortune & se concilier la bienveillance d'un grand, en se faisant ou le ministre de ses plaisirs ou son espion. Aussi le hazard a-t-il grande part à la fortune des hommes. C'est le hazard qui nous fait père, époux, ami de la beauté qu'on offre & qui plaît à son protecteur ; c'est le hazard qui nous place chez un grand, au moment qu'il lui faut un espion. *Quiconque est sans honneur & sans humeur, disoit M. le duc d'Orléans régent, est un courtisan parfait.* Conséquemment à cette définition, il faut convenir que le parfait en ce genre n'est rare qu'à l'égard de l'humeur.

Mais, si les grandes fortunes sont en général l'œuvre du hazard, & si l'homme n'y contribue qu'en se prêtant aux bassesses & aux friponneries presque toujours nécessaires pour y parvenir, il faut cependant avouer que l'esprit a quelquefois part à notre élévation. Le premier, par exemple, qui, par l'importunité, s'est fait un protecteur ; celui qui, profitant de l'humeur

hautaine d'un homme en place ; s'est attiré de ces propos brusques qui déshonorent celui qui les prononce & le forcent à devenir le protecteur de l'offensé ; celui-là, dis-je, a porté de l'invention & de l'esprit dans sa conduite. Il en est de même du premier qui s'est aperçu qu'il pouvoit , dans la maison des gens en place , se créer la charge de plastron des plaisanteries , & vendre aux grands à tel prix le droit de le mépriser & de s'en moquer.

Quiconque se sert ainsi de la vanité d'autrui pour arriver à ses fins , est doué de l'esprit de conduite. L'homme adroit en ce genre marche constamment à son intérêt , mais toujours sous l'abri de l'intérêt d'autrui. Il est très-habile , s'il prend , pour arriver au but qu'il se propose , une route qui semble l'en écarter. C'est le moyen d'endormir la jalousie de ses rivaux , qui ne se réveillent qu'au moment qu'ils ne peuvent mettre d'obstacle à ses projets. Que de gens d'esprit , en conséquence , ont joué la folie ; se sont donné des ridicules , ont affecté la plus grande médiocrité devant des supérieurs , hélas ! trop faciles à tromper

tromper par les gens vils dont le caractère se prête à cette bassesse ! Que d'hommes cependant sont , en conséquence , parvenus à la plus haute fortune , & devoient réellement y parvenir ! En effet , tous ceux que n'anime point un amour extrême pour la gloire , ne peuvent , en fait de mérite , jamais aimer que leurs inférieurs. Ce goût prend sa source dans une vanité commune à tous les hommes. Chacun veut être loué ; or , de toutes les louanges , la plus flatteuse , sans contredit , est celle qui nous prouve le plus évidemment notre excellence. Quelle reconnaissance ne doit-on pas à ceux qui nous découvrent des défauts qui , sans nous être nuisibles , nous assurent de notre supériorité ! De toutes les flatteries , cette flatterie est la plus adroite. A la cour même d'Alexandre , il étoit dangereux de paroître trop grand homme. *Mon fils , fais-toi petit devant Alexandre , disoit Parmenion à Philotas : ménage-lui quelquefois le plaisir de te reprendre ; & souviens-toi que c'est à ton infériorité apparente que tu devras son amitié.* Que d'Alexandres , en ce monde , portent

une haine secrète aux talents supérieurs (a) ! L'homme médiocre est l'homme aimé. *Monsieur*, disoit un père à son fils, *vous réussissez dans le monde, & vous vous croyez un grand mérite. Pour humilier votre orgueil, sachez à quelles qualités vous devez ces succès : vous êtes né sans vices, sans vertus, sans caractère ; vos lumieres sont courtes, votre esprit est borné ; que de droits, ô mon fils, vous avez à la bienveillance des hommes !*

Au reste, quelque avantage que procure la médiocrité, & quelque accès qu'elle ouvre à la fortune, l'esprit, comme je l'ai dit plus haut, a quelquefois part à notre élévation : pourquoi donc le public n'a-t-il aucune estime pour cette sorte d'esprit ? C'est, répondrai-je, parce qu'il ignore le détail des ma-

(a) Tout le monde fait ce trait d'un courtisan d'Emmanuel de Portugal. Il est chargé de faire une dépêche : le prince en compose une sur le même sujet, compare les dépêches, trouve celle du courtisan la meilleure ; il le lui dit. Le courtisan ne lui répond que par une profonde révérence, & court prendre congé du meilleur de ses amis : *Il n'y a plus rien à faire pour moi à la cour, lui dit-il ; le roi sais que j'ai plus d'esprit que lui.*

nœuvres dont se sert l'intrigant , & ne peut , presque jamais , savoir si son élévation est l'effet , ou de ce qu'on appelle l'esprit de conduite , ou du pur hazard. D'ailleurs , le nombre des idées nécessaires pour faire fortune n'est point immense. Mais , dira-t-on , pour duper les hommes , quelle connoissance ne faut-il pas en avoir ? L'intrigant , répondrai-je , connoît parfaitement l'homme dont il a besoin , mais ne connoît point les hommes. Entre l'homme d'intrigue & le philosophe , on trouve , à cet égard , la différence qu'entre le courrier & le géographe. Le premier fait peut-être mieux que M. Danville le sentier le plus court pour gagner Versailles ; mais il ne connoît certainement pas la surface du globe comme ce géographe. Qu'un intrigant habile ait à parler en public , qu'on le transporte dans une assemblée du peuple ; il y sera aussi gauche , aussi déplacé , aussi silencieux , que le seroit auprès des grands le génie supérieur qui , jaloux de connoître l'homme de tous les siècles & de tous les pays , dédaigne la connoissance d'un certain homme en particulier. L'intrigant ne connoît donc

point les hommes ; & cette connoissance lui seroit inutile. Son objet n'est point de plaire au public , mais à quelques gens puissants , & souvent bornés ; trop d'esprit nuirait à ce dessein. Pour plaire aux gens médiocres , il faut , en général , se prêter aux erreurs communes , se conformer aux usages , & ressembler à tout le monde. L'esprit élevé ne peut s'abaisser jusques-là. Il aime mieux être la digue qui s'oppose au torrent , dût-il en être renversé , que le rameau léger qui flotte au gré des eaux. D'ailleurs , l'homme éclairé , avec quelque adresse qu'il se masque , ne ressemble jamais si exactement à un sot qu'un sot se ressemble à lui même. On est bien plus sûr de soi , lorsqu'on prend , que lorsqu'on feint de prendre des erreurs pour des vérités.

Le nombre d'idées que suppose l'esprit de conduite n'a donc que peu d'étendue : mais , en exigeât-il davantage , je dis que le public n'auroit encore aucune sorte d'estime pour cette sorte d'esprit. L'intrigant se fait le centre de la nature ; c'est à son intérêt seul qu'il rapporte tout ; il ne fait rien pour le

bien public : s'il parvient aux grandes places , il y jouit de la considération toujours attachée au pouvoir & surtout à la crainte qu'il inspire ; mais il ne peut jamais atteindre à la réputation , qu'on doit regarder comme un don de la reconnoissance générale. J'ajouterai même que l'esprit qui le fait parvenir semble tout-à-coup l'abandonner lorsqu'il est parvenu. Il ne s'éleve aux grandes places que pour s'y déshonorer ; parce qu'en effet l'esprit d'intrigue , nécessaire pour y parvenir , n'a rien de commun avec l'esprit d'étendue , de force & de profondeur , nécessaire pour les remplir dignement. D'ailleurs , l'esprit de conduite ne s'allie qu'avec une certaine bassesse de caractère , qui rend encore l'intrigant méprisable aux yeux du public.

Ce n'est pas qu'on ne puisse , à beaucoup d'intrigue , unir beaucoup d'élévation d'ame. Qu'à l'exemple de Cromwel , un homme veuille monter au trône : la puissance , l'éclat de la couronne , & les plaisirs attachés à l'empire , peuvent sans doute à ses yeux ennoblir la bassesse de ses menées , puisqu'ils effacent déjà l'horreur de ses crimes aux

yeux de la postérité qui le place au rang des plus grands hommes : mais que , par une infinité d'intrigues , un homme cherche à s'élever à ces petits postes qui ne peuvent jamais lui mériter , s'il est cité dans l'histoire , que le nom de coquin ou de friponneau , je dis qu'un pareil homme se rend méprisable , non seulement aux yeux des gens honnêtes , mais encore à ceux des gens éclairés. Il faut être un petit homme pour desirer de petites choses. Quiconque se trouve au dessus des besoins , sans être , par son état , porté aux premiers postes , ne peut avoir d'autre besoin que celui de la gloire , & n'a d'autre parti à prendre , s'il est homme d'esprit , que de se montrer toujours vertueux.

L'intrigant doit donc renoncer à l'estime publique. Mais , dira-t-on , il en est bien dédommagé par le bonheur attaché à la grande fortune. L'on se trompe , répondrai-je , si l'on le croit heureux. Le bonheur n'est point l'appanage des grandes places ; il dépend uniquement de l'accord heureux de notre caractère avec l'état & les circonstances dans lesquelles la fortune nous

place. Il en est des hommes comme des nations ; les plus heureuses ne sont pas toujours celles qui jouent le plus grand rôle dans l'univers. Quelle nation plus fortunée que la nation Suisse ! A l'exemple de ce peuple sage , l'heureux ne bouleverse point le monde par ses intrigues ; content de lui , il s'occupe peu des autres ; il ne se trouve point sur la route de l'ambitieux ; l'étude remplit une partie de ses journées ; il vit peu connu , & c'est l'obscurité de son bonheur qui seul en fait la sûreté. Il n'en est pas ainsi de l'intrigant : on lui vend cher les titres dont on le décore. Que n'exige point un protecteur ? Le sacrifice perpétuel de la volonté des petits est le seul hommage qui le flatte. Semblable à Saturne , à Moloch , à Teutates , s'il l'osoit , il ne voudroit être honoré que par des sacrifices humains. La peine qu'endure le protégé est un spectacle agréable au protecteur ; ce spectacle l'avertit de sa puissance ; il en conçoit une plus haute idée de lui-même. Aussi n'est-ce qu'à des attitudes gênantes que la plupart des nations ont attaché le signe du respect. Quiconque veut , par l'intri-

gue, s'ouvrir le chemin de la fortune ; doit donc se dévouer aux humiliations. Toujours inquiet, il ne peut d'abord appercevoir le bonheur que dans la perspective d'un avenir incertain ; & c'est de l'espérance, ce rêve consolateur des hommes éveillés & malheureux, dont il peut attendre sa félicité. Lorsqu'il est parvenu, il a donc effuyé mille dégoûts. C'est pour s'en venger, qu'ordinairement dur & cruel envers les malheureux, il leur refuse son assistance, leur fait un tort de leur misère, la leur reproche, & croit, par ce reproche, faire regarder son inhumanité comme une justice, & sa fortune comme un mérite. Il ne jouit point, à la vérité, du plaisir de persuader. Comment s'assurer que la fortune d'un homme est l'effet de cette espece d'esprit que l'on nomme *esprit de conduite*, surtout dans ces pays entièrement despotiques, où, du plus vil esclave, on fait un vizir ; où les fortunes dépendent de la volonté du prince & d'un caprice momentané dont lui-même n'apperçoit pas toujours la cause ? Les motifs qui, dans ces cas, déterminent les sultans,

font presque toujours cachés ; les historiens ne rapportent que les motifs apparents, ils ignorent les véritables ; & c'est à cet égard qu'on peut, d'après M. de Fontenelle, assurer que *l'histoire n'est qu'une fable convenue.*

Dans une comparaison de César & de Pompée, si Balzac dit, en parlant de leur fortune,

L'un en est l'ouvrier, & l'autre en est l'ouvrage ;

il faut avouer qu'il est peu de Césars ; & que, dans les gouvernements arbitraires, le hazard est presque l'unique dieu de la fortune. Tout y dépend du moment & des circonstances dans lesquelles on se trouve placé ; & c'est, peut-être, ce qui dans l'orient a le plus accredité le dogme de la fatalité. Selon les musulmans, la destinée tient tout sous son empire ; elle met les rois sur le trône, les en chasse, remplit leur regne d'événements heureux ou malheureux, & fait la félicité ou l'infortune de tous les mortels. Selon eux, la sagesse & la folie, les vices & les vertus d'un homme ne changent rien aux dé-

crets gravés sur les tables de lumière^(b) : C'est pour prouver ce dogme & montrer qu'en conséquence le plus criminel n'est pas toujours le plus malheureux ; & que l'un marche au supplice par la route qui mène l'autre à la fortune , que les Indiens mahométans racontent une fable assez singulière :

Le besoin , disent-ils , assembla jadis un certain nombre d'hommes dans les déserts de la Tartarie. Privés de tout , dit l'un , nous avons droit à tout. La loi qui nous dépouilla du nécessaire pour augmenter le superflu de quelques rajahs , est une loi injuste. Rompons avec l'injustice. Il n'est plus de traité où l'avantage cesse d'être réciproque. Il faut ravir à nos oppresseurs les biens qu'ils nous ont ravis. A ces mots , l'orateur se tait ; l'assemblée , en frémissant , applaudit à ce discours ; le projet est noble , on veut l'exécuter. On se divise

(b) Les musulmans croient que tout ce qui doit arriver jusqu'à la fin du monde est écrit sur une table de lumière appelée *lauh* , avec une plume de feu appelée *calam-azer* ; & l'écriture qui est dessus se nomme *cazar* ou *cadar* , c'est-à-dire , la *prédestination* ou *inévitabilité*.

sur les moyens. Les plus braves se levent les premiers. La force, disent-ils, nous a tout enlevé; c'est par la force qu'il faut tout recouvrer. Si nos rajahs ont, par leurs vexations, arraché jusqu'au nécessaire au sujet même qui leur prodigue ses biens, sa vie & ses peines, pourquoi refuser à nos besoins ce que des tyrans permettent à leur injustice? Aux confins de ces régions, les bachas, par les présents qu'ils exigent, partagent le profit des caravanes; ils pillent des hommes enchaînés par leur puissance & par la crainte. Moins injustes & plus braves qu'eux, attaquons des hommes armés; que la valeur en décide: & que nos richesses soient du moins le prix d'une vertu. Nous y avons droit. Le ciel, par le don de la bravoure, désigne ceux qu'il veut arracher aux fers de la tyrannie. Que le laboureur sans force, sans courage, seme, laboure, recueille: c'est pour nous qu'il a moissonné.

Ravageons, pillons les nations. Nous y consentons tous, s'écrierent ceux qui, plus spirituels & moins hardis, craignoient de s'exposer aux dangers: mais

ne devons rien à la force, & tout à l'imposture. Recevons sans péril, des mains de la crédulité, ce que peut-être en vain nous tenterions d'arracher par la force. Revêtons-nous du nom & de l'habit de bonzes ou de bramines, & parcourons la terre; nous la verrons, empressée, fournir à nos besoins, & même à nos plaisirs secrets.

Ce parti parut lâche & bas aux ames fieres & courageuses. Divisée d'opinions, l'assemblée se sépare. Les uns se répandent dans l'Inde, le Thibet & les confins de la Chine. Leur front est austere & leur corps macéré. Ils en imposent aux peuples, les enseignent, les persuadent, divisent les familles, font déshériter les enfants, s'en appliquent les biens. On leur cede des terrains, on y construit des temples, on y attache des revenus. Ils empruntent le bras du puissant, pour plier l'homme éclairé au joug de la superstition. Ils soumettent enfin tous les esprits, en tenant le sceptre soigneusement caché sous les haillons de la misere & les cendres de la pénitence.

Pendant ce temps, leurs anciens &

braves compagnons, retirés dans les déserts, surprennent les caravanes, les attaquent à main armée, les pillent, & partagent entr'eux le butin. Un jour où, sans doute le combat n'avoit point tourné à leur avantage, on faisit un de ces brigands, on le conduit à la ville la plus prochaine, on dresse l'échaffaud, on le mene au supplice. Il y marchoit d'un pas assuré, lorsqu'il trouve sur son passage, & reconnoît, sous l'habit de bramane, un de ceux qui s'étoient séparés de lui dans le désert. Le peuple, avec respect, entouroit le bramane, & le portoit dans sa pagode. Le brigand s'arrête à son aspect : Dieux justes ! s'écrie-t-il ; égaux en crimes, quelle différence entre nos destinées ! Que dis-je ? égaux en crimes ! en un jour, il a, sans crainte, sans danger, sans courage, plus fait gémir de veuves & d'orphelins, plus enlevé de richesses à l'empire, que je n'en ai pillé dans le cours de ma vie. Il eut toujours deux vices plus que moi ; la lâcheté & l'imposture. Cependant l'on me traite de scélérat, on l'honore comme un saint : l'on me traîne à l'échaffaud, on le porte dans sa pagode :



l'on m'empale, on l'adore.

C'est ainsi que les Indiens prouvent
qu'il n'y a qu'heur & malheur en ce
monde.



CHAPITRE XIV.

Des qualités exclusives de l'esprit & de l'ame.

MON objet , dans les chapitres précédents , étoit d'attacher des idées nettes aux divers noms donnés à l'esprit. Je me propose d'examiner , dans celui-ci ; s'il est des talents qui doivent s'exclure l'un l'autre. Cette question , dira-t-on , est décidée par le fait : on n'est point à la fois supérieur en plusieurs genres. Newton n'est pas compté parmi les poëtes , ni Milton parmi les géometres ; les vers de Leibnitz sont mauvais. Il n'est pas même d'homme qui , dans un seul art , tel que la poésie ou la peinture , ait réussi dans tous les genres. Corneille & Racine n'ont rien fait dans le comique de comparable à Moliere. Michel-Ange n'a pas composé les tableaux de l'Albane , ni l'Albane peint ceux de Jules Romain. L'esprit des plus grands hommes paroît donc renfermé dans d'é-

troites limites. Oui, sans doute. Mais, répondrai-je, quelle en est la cause ? Est-ce le temps, est-ce l'esprit qui manque aux hommes, pour s'illustrer en différents genres ?

La marche de l'esprit humain, dira-t-on, doit être la même dans tous les arts & toutes les sciences : toutes les opérations de l'esprit se réduisent à connoître les ressemblances & les différences qu'ont entr'eux les objets divers. C'est donc par l'observation qu'on s'éleve en tous les genres jusqu'aux idées neuves & générales qui constatent notre supériorité. Tout grand physicien, tout grand chymiste auroit donc pu devenir grand géometre, grand astronome, grand politique, & primer enfin dans toutes les sciences. Ce fait posé, l'on conclurra sans doute que c'est la trop courte durée de la vie humaine qui force les esprits supérieurs à se renfermer dans un seul genre.

Il faut cependant convenir qu'il est des talents & des qualités qu'on ne possède qu'à l'exclusion de quelques autres. Parmi les hommes, les uns sont sensibles à la passion de la gloire, & ne sont

susceptibles d'aucune autre espèce de passions : ceux-là peuvent exceller dans la physique , dans la jurisprudence , la géométrie , enfin dans toutes les sciences où il ne s'agit que de comparer des idées entr'elles. Toute autre passion ne feroit que les distraire ou les précipiter dans des erreurs. Il est d'autres hommes susceptibles non seulement de la passion de la gloire , mais encore d'une infinité d'autres passions : ceux-là peuvent se faire un nom dans les divers genres où , pour réussir , il faut émouvoir.

Tel est , par exemple , le genre dramatique. Mais , pour être peintre des passions , il faut , comme je l'ai déjà dit , les avoir vivement senties : On ignore & le langage des passions qu'on n'a point éprouvées & les sentiments qu'elles excitent en nous. Aussi l'ignorance , en ce genre , produit toujours la médiocrité. Si M. de Fontenelle eût eu à peindre les caracteres de Rhadamiste , de Brutus ou de Catilina , ce grand homme seroit certainement , en ce genre , resté fort au-dessous du médiocre. Ces principes établis , j'en conclus que la

passion de la gloire est commune à tous les hommes qui se distinguent en quelque genre que ce soit ; puisqu'elle seule , comme je l'ai prouvé , peut nous faire supporter la fatigue de penser. Mais cette passion , selon les circonstances où la fortune nous place , peut s'unir en nous à d'autres passions. Les hommes , dans lesquels cette union se fait , n'auront jamais de grands succès , s'ils s'adonnent à l'étude d'une science telle , par exemple , que la morale , où , pour bien voir , il faut voir d'un œil attentif , mais indifférent : en ce genre , c'est l'indifférence qui tient en main la balance de la justice. Dans les contestations , ce ne sont point les parties , c'est l'indifférent qu'on prend pour juge. Quel homme , par exemple , s'il est capable d'un amour violent , saura , comme M. de Fontenelle , apprécier le crime de l'infidélité ? *Dans un âge , disoit ce philosophe , où j'étois le plus amoureux , ma maîtresse me quitte & prend un autre amant. Je l'apprends , je suis furieux : je vais chez elle , je l'accable de reproches ; elle m'écoute , & me dit en riant : » Fontenelle , lorsque je vous*

pris, c'étoit sans contredit le plaisir « que je cherchois ; j'en trouve plus « avec un autre. Est-ce au moindre plaisir que je dois donner la préférence ? « Soyez juste, & répondez-moi. « *Ma foi*, dit Fontenelle, *vous avez raison ; & si je ne suis plus votre amant, je veux du moins rester votre ami.* Une pareille réponse supposoit peu d'amour dans M. de Fontenelle. Les passions ne raisonnent point si juste.

On peut donc distinguer deux genres différents de sciences & d'arts, dont le premier suppose une ame exempte de toute autre passion que celle de la gloire ; & le second, au contraire, suppose une ame susceptible d'une infinité de passions. Il est donc des talents exclusifs. L'ignorance de cette vérité est la source de mille injustices. On desire en conséquence, dans les hommes, des qualités contradictoires ; on leur demande l'impossible : on veut que la pierre jetée reste suspendue dans les airs, & n'obéisse point à la loi de la gravitation.

Qu'un homme, par exemple, tel que M. de Fontenelle, contemple sans ai-

greur la méchanceté des hommes ; qu'il la confidère comme un effet nécessaire de l'enchaînement universel ; qu'il s'éleve contre le crime sans haïr le criminel ; on vantera sa modération : & , dans le même instant , on l'accusera , par exemple , de trop de tiédeur dans l'amitié. On ne sent pas que cette même absence de passions , à laquelle il doit la modération dont on le loue , doit le rendre moins sensible aux charmes de l'amitié.

Rien de plus commun que d'exiger , dans les hommes , des qualités contradictoires. L'amour aveugle du bonheur excite en nous ce desir : on veut être toujours heureux , & , par conséquent , que les mêmes objets prennent à chaque instant la forme qui nous feroit la plus agréable. On a vu diverses perfections éparées dans différents objets ; on veut les trouver réunies dans un seul , & goûter à la fois mille plaisirs. Pour cet effet , on veut que le même fruit ait l'éclat du diamant , l'odeur de la rose , la saveur de la pêche , & la fraîcheur de la grenade. C'est donc l'amour aveugle du bonheur , source d'une infinité de

souhaitis ridicules , qui nous fait desirer dans les hommes des qualités absolument inalliables. Pour détruire en nous ce germe de mille injustices , il faut nécessairement traiter ce sujet avec quelque'étendue. C'est en indiquant , conformément à l'objet que je me propose , & les qualités absolument exclusives , & celles qui se trouvent trop rarement réunies dans le même homme pour que l'on soit en droit de les y desirer , qu'on peut rendre à la fois les hommes plus éclairés & plus indulgents.

Un pere veut qu'à de grands talents son fils joigne la conduite la plus sage. Mais sentez-vous , lui dirai-je , que vous desirez dans votre fils des qualités presque contradictoires ? Sachez que , si quelque concours singulier de circonstances les a quelquefois rassemblées dans le même homme , elles s'y réunissent très-rarement ; que les grands talents supposent toujours de grandes passions ; que les grandes passions sont le germe de mille écarts ; & qu'au contraire ce qu'on appelle *bonne conduite* est presque toujours l'effet de l'absence des passions ,

& par conséquent l'appanage de la médiocrité. Il faut de grandes passions pour faire du grand en quelque genre que ce soit. Pourquoi voit-on tant de pays stériles en grands hommes ? Pourquoi tant de petits Catons, si merveilleux dans leur première jeunesse, ne sont-ils communément, dans un âge avancé, que des esprits médiocres ? Par quelle raison enfin tout est-il plein de jolis enfants & de fots hommes ? C'est que, dans la plupart des gouvernements, les citoyens ne sont pas échauffés de passions fortes. Eh bien ! je consens, dira le père, que mon fils en soit animé : il me suffit d'en pouvoir diriger l'activité vers certains objets d'étude. Mais, sentez-vous, lui répondrai-je, combien ce desir est hazardeux ? C'est vouloir qu'avec de bons yeux un homme n'apperçoive précisément que les objets que vous lui indiquerez. Avant que de former aucun plan d'éducation, il faut être d'accord avec vous-même ; & savoir ce que vous desirez le plus dans votre fils, ou de grands talents, ou de la conduite sage. Est-ce à la bonne conduite que vous donnez la préférence ? Croyez qu'un

caractere passionné seroit pour votre fils un don funeste, surtout chez les peuples où, par la constitution du gouvernement, les passions ne sont pas toujours dirigées vers la vertu : étouffez donc en lui, s'il est possible, tous les germes des passions. Mais il faudra donc, répliquera le pere, renoncer en même temps à l'espoir d'en faire un homme de mérite ? Oui, sans doute. Si vous ne pouvez vous y résoudre, rendez-lui des passions ; tâchez de les diriger aux choses honnêtes : mais attendez-vous à lui voir exécuter de grandes choses, & quelquefois commettre les plus grandes fautes. Rien de médiocre dans l'homme passionné ; & c'est le hazard qui détermine presque toujours ses premiers pas. Si les hommes passionnés s'illustrent dans les arts, si les sciences conservent sur eux quelque empire, & si quelquefois ils tiennent une conduite sage ; il n'en est pas ainsi de ces hommes passionnés que leur naissance, leur caractere, leurs dignités & leurs richesses appellent aux premiers postes du monde. La bonne ou mauvaise conduite de ceux-ci est presque entièrement sou-

mise à l'empire du hazard : selon les circonstances dans lesquelles il les place & le moment qu'il marque à leur naissance , leurs qualités se changent en vices ou en vertus. Le hazard en fait , à son gré , des Appius ou des Décius. Dans la tragédie de M. de Voltaire , César dit : *Si je n'étois le maître des Romains , je serois leur vengeur :*

Si je n'étois César , j'aurois été Brutus.

Mettez , dans le fils d'un tonnelier , de l'esprit , du courage , de la prudence & de l'activité : chez des républicains , où le mérite militaire ouvre la porte des grandeurs , vous en ferez un Thémistocle , un Marius (a) ; à Paris , vous n'en ferez qu'un Cartouche.

Qu'un homme hardi , entreprenant & capable d'une résolution désespérée ,

(a) Lu-cong-pang , fondateur de la dynastie des Han , fut d'abord chef de voleurs ; il s'empare d'une place , s'attache au service de T-cou , devient général des armées , défait les T-sin , se rend maître de plusieurs villes , prend le titre de roi , combat , défait les princes révoltés contre l'empire : par sa clémence , plus que par sa valeur , il rétablit le calme dans la Chine , est reconnu empereur , & cité , dans l'histoire des Chinois , comme un de leurs princes les plus illustres.

naïsse

naïsse au moment où , ravagé par des ennemis puissants , l'état paroît sans ressource ; si le succès favorise ses entreprises , c'est un demi-dieu : Dans tout autre moment , ce n'est qu'un furieux ou insensé.

C'est à ces termes si différents que nous conduisent souvent les mêmes passions. Voilà le danger auquel s'expose le pere , dont les enfants sont susceptibles de ces passions fortes qui si souvent changent la face du monde. C'est , dans ce cas , la convenance de leur esprit & de leur caractère avec la place qu'ils occupent , qui les fait ce qu'ils sont. Tout dépend de cette convenance. Parmi ces hommes ordinaires , qui , par des services importants , ne peuvent se rendre utiles à l'univers , se couronner de gloire , ni prétendre à l'estime générale , il n'en est aucun qui ne fût utile à ses concitoyens , & qui n'eût droit à leur reconnoissance , s'il étoit précisément placé dans le poste qui lui convient. C'est à ce sujet que la Fontaine a dit :

Un roi prudent & sage

De ses moindres sujets fait tirer quelque usage

TOME III.

K

Supposons, pour en donner un exemple, qu'il vaille une place de confiance. Il y faut nommer. Elle demande un homme sûr. Celui qu'on présente a peu d'esprit ; de plus, il est paresseux. N'importe, dirai-je au nominateur ; donnez-lui la place. La bonne conscience est souvent paresseuse : l'activité, lorsqu'elle n'est point l'effet de l'amour de la gloire, est toujours suspecte ; le fripon, toujours agité de remords & de craintes, est sans cesse en action. La vigilance, dit Rousseau, est la vertu du vice.

On est prêt à disposer d'une place : elle exige de l'assiduité. Celui qu'on propose est maussade, ennuyeux, à charge à la bonne compagnie : tant mieux, l'assiduité fera la vertu de la maussaderie.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet ; & je conclurai, de ce que j'ai dit ci-dessus, qu'un père, en exigeant qu'aux plus grands talents ses fils joignent la conduite la plus sage, demande qu'ils aient en eux le principe des écarts de conduite, & qu'ils n'en fassent aucuns.

Non moins injuste envers les despotes que le pere envers ses fils, dans tout l'orient est-il un peuple qui n'exige de ses sultans, & beaucoup de vertus, & surtout beaucoup de lumieres: cependant quelle demande plus injuste? Ignorez-vous, diroit-on à ces peuples, que les lumieres sont le prix de beaucoup d'études & de méditations? L'étude & la méditation sont une peine: l'on fait donc tous ses efforts pour s'y soustraire; l'on doit donc céder à la paresse, si l'on n'est animé d'un motif assez puissant pour en triompher. Quel peut être ce motif? le desir seul de la gloire. Mais ce desir, comme je l'ai prouvé dans le troisieme discours, est lui-même fondé sur le desir des plaisirs physiques, que la gloire & l'estime générale procurent. Or, si le sultan, en qualité de despote, jouit de tous les plaisirs que la gloire peut promettre aux autres hommes, le sultan est donc sans desirs: rien ne peut donc allumer en lui l'amour de la gloire: il n'a donc point de motif suffisant pour se risquer à l'ennui des affaires, & s'exposer à cette fatigue d'attention nécessaire pour

K ij

s'éclairer. Exiger de lui des lumières ; c'est vouloir que les fleuves remontent à leur source , & demander un effet sans cause. Toute l'histoire justifie cette vérité. Qu'on ouvre celle de la Chine : on y voit les révolutions se succéder rapidement les unes aux autres. Le grand homme , qui s'éleve à l'empire , a pour successeurs des princes nés dans la pourpre , qui , pour s'illustrer , n'ayant point les motifs puissants de leur pere , s'endorment sur le trône ; & , dès la troisième génération , la plupart en descendent sans avoir souvent à se reprocher d'autre crime que celui de la paresse. Je n'en rapporterai qu'un exemple (b) : Li-t-ching , homme d'une naissance obscure , prend les armes contre l'empereur T-con-ching , se met à la tête des mécontents , leve une armée , marche à Peking , & le surprend. L'impératrice & les reines s'étranglent ; l'empereur poignarde sa fille ; il se retire dans un endroit écarté de son palais : c'est là qu'avant de se donner la

(b) Voyez l'*Hist. des Huns* , par M. de Guignes ; tom. 3, pag. 74.

mort, il écrit ces paroles sur un pan de sa robe : *J'ai regné dix-sept ans ; je suis détrôné : & je ne vois, dans ce malheur, qu'une punition du ciel, justement irrité de mon indolence. Je ne suis cependant pas le seul coupable : les grands de ma cour le sont encore plus que moi ; ce sont eux qui, me dérochant la connoissance des affaires de l'empire, ont creusé l'abysses où je tombe. De quel front oserai-je paroître devant mes ancêtres ? Comment soutenir leurs reproches ? O vous ! qui me réduisez à cet état affreux, prenez mon corps, mettez-le en pièces, j'y consens ; mais épargnez mon pauvre peuple : il est innocent, & déjà assez malheureux de m'avoir eu si longtemps pour maître.* Mille traits pareils, répandus dans toutes les histoires, prouvent que la mollesse commande presque à tous ceux qui naissent armés du pouvoir arbitraire. L'atmosphère, répandue autour des trônes despotiques & des souverains qui s'y assieient, semble rempli d'une vapeur léthargique qui saisit toutes les facultés de leur ame. Aussi ne compte-t-on guere parmi les grands rois que ceux qui se frayent la route du trône, ou

qui se sont longtemps instruits à l'école du malheur. On ne doit ses lumières qu'à l'intérêt qu'on a d'en acquérir.

Pourquoi les petits potentats sont-ils, en général, plus habiles que les despotes les plus puissants? C'est qu'ils ont, pour ainsi dire, encore leur fortune à faire; c'est qu'ils ont, avec de moindres forces, à résister à des forces supérieures; c'est qu'ils vivent dans la crainte perpétuelle de se voir dépouillés; c'est que leur intérêt, plus étroitement lié à l'intérêt de leurs sujets, doit les éclairer sur les diverses parties de la législation. Aussi sont-ils, en général, infiniment plus occupés du soin de former des soldats, de contracter des alliances, de peupler & d'enrichir leurs provinces. Aussi pourroit-on, conséquemment à ce que je viens de dire, dresser, dans les divers empires de l'orient, des cartes géographi-politiques du mérite des princes. Leur intelligence, mesurée sur l'échelle de leur puissance, décroîtroit proportionnellement à l'étendue, à la force de leur empire, à la difficulté d'y pénétrer, enfin à l'autorité plus ou moins absolue qu'ils au-

roient sur leurs sujets, c'est-à-dire, à l'intérêt plus ou moins pressant qu'ils auroient d'être éclairés. Cette table une fois calculée, & comparée à l'observation, donneroit certainement des résultats assez justes : les sosis & les mogols y seroient mis, par exemple, au nombre des princes les plus stupides ; parce que, sauf des circonstances singulieres, ou le hazard d'une bonne éducation, les plus puissants d'entre les hommes en doivent communément être les moins éclairés.

Exiger qu'un despote d'orient s'occupe du bonheur de ses peuples ; que, d'une main forte & d'un bras assuré, il tienne le gouvernail de l'empire ; ce seroit, avec le bras de Ganimede, vouloir soulever la massue d'Hercule. Supposons qu'un Indien, fit à cet égard, quelques reproches à son sultan : De quoi te plains-tu ? lui répondroit celui-ci. As-tu pu, sans injustice, exiger que je fusse plus éclairé que toi-même sur tes propres intérêts ? Quand tu m'as revêtu du pouvoir suprême, pouvoistu croire qu'oubliant les plaisirs pour le pénible honneur de te rendre heureux,

mes successeurs & moi ne jouirions pas des avantages attachés à la toute-puissance ? Tout homme s'aime , de préférence aux autres ; tu le fais. Exiger que , sourd à la voix de ma paresse , au cri de mes passions , je les sacrifie à tes intérêts , c'est vouloir le renversement de la nature. Comment imaginer que , pouvant tout , je ne voudrois jamais que la justice ? L'homme amoureux de l'estime publique , diras-tu , use autrement de son pouvoir. J'en conviens. Mais que m'importe à moi l'estime publique & la gloire ? Est-il un plaisir accordé aux vertus & refusé à la puissance ? D'ailleurs , les hommes passionnés pour la gloire sont rares , & ce n'est pas une passion qui passe jusqu'à leurs successeurs. Il falloit le prévoir ; & sentir qu'en m'armant du pouvoir arbitraire , tu rompois le nœud d'une mutuelle dépendance qui lie le souverain au sujet , & que tu séparois mon intérêt du tien. Imprudent , qui me remets le sceptre du despotisme ; lâche , qui n'oses me l'arracher , sois à la fois puni de ton imprudence & de ta lâcheté : Sache que , si tu respîres , c'est que je le per-

metts : Apprends que chaque instant de ta vie est une grace. Vil esclave, tu nais, tu vis pour mes plaisirs. Courbé sous le poids de ta chaîne, rampe à mes pieds, languis dans la misere, meurs ; je te défends jusqu'à la plainte : Telle est ma volonté.

Ce que je dis des sultans peut, en partie, s'appliquer à leurs ministres : leurs lumieres sont, en général, proportionnées à l'intérêt qu'ils ont d'en avoir. Dans les pays où le cri public peut les déposer, les grands talents leur sont nécessaires, ils en acquierent. Chez les peuples, au contraire, où le public n'a ni crédit ni considération, ils se livrent à la paresse, & se contentent de l'espece de mérite qui fait fortune à la cour ; mérite absolument incompatible avec les grands talents, par l'opposition qui se trouve entre l'intérêt des courtisans & l'intérêt général. Il en est, à cet égard, des ministres comme des gens de lettres. C'est une prétention ridicule de viser à la fois à la gloire & aux pensions. Avant de composer, il faut presque toujours opter entre l'estime publique & celle des courtisans. Il faut

K-v.

favoir que , dans la plupart des cours & surtout dans celles de l'orient , les hommes y sont dès l'enfance emmailottés & gênés dans les langes du préjugé & d'une bienséance arbitraire ; que la plupart des esprits y sont noués ; qu'ils ne peuvent s'élever au grand ; que tout homme qui naît & vit habituellement près des trônes despotiques ne peut , à cet égard , échapper à la contagion générale , & qu'il n'a jamais que de petites idées.

Aussi le vrai mérite vit-il loin des palais des rois. Il n'en approche que dans ces temps malheureux où les princes sont forcés de le rappeler. Dans tout autre instant , le besoin seul pourroit attirer à la cour les gens de mérite ; & , dans cette position , il en est peu qui conservent la même force , la même élévation d'ame & d'esprit. Le besoin est trop près du crime.

Il résulte , de ce que je viens de dire , que c'est exactement demander l'impossible , que d'exiger de grands talents de ceux qui , par leur état & leur position , ne peuvent être animés de passions fortes. Mais , que de demandes pareil-

les ne fait-on pas tous les jours? On crie contre la corruption des mœurs; il faut, dit-on, former des hommes vertueux: & l'on veut, à la fois, que les citoyens soient échauffés de l'amour de la patrie, & qu'ils voient en silence les malheurs qu'occasionne une mauvaise législation? On ne sent pas que c'est exiger d'un avaré qu'il ne crie point au voleur, lorsqu'on enlève sa cassette. L'on n'apperçoit pas qu'en certains pays, ce qu'on appelle les gens sages ne peuvent jamais être que des gens indifférents au bien public, & par conséquent des hommes sans vertu. C'est, comme je vais le prouver dans le chapitre suivant, avec une injustice pareille qu'on demande aux hommes des talents & des qualités que des habitudes contraires rendent, pour ainsi dire, inalliables.



 CHAPITRE XV.

De l'injustice du public à cet égard.

ON exigera qu'un écuyer, habitué à diriger la pointe du pied vers l'oreille de son cheval, soit aussi bien tourné qu'un danseur de l'opéra : on voudra qu'un philosophe, uniquement occupé d'idées fortes & générales, écrive comme une femme du monde, ou même qu'il lui soit supérieur dans un genre tel, par exemple, que le genre épistolaire, où, pour bien écrire, il faut dire des riens d'une manière agréable. On ne sent pas que c'est demander la réunion de talents presque exclusifs ; & qu'il n'est point de femme d'esprit, comme l'expérience le prouve, qui n'ait à cet égard une grande supériorité sur les philosophes les plus célèbres. C'est avec la même injustice qu'on exige qu'un homme, qui n'a jamais lu ni étudié, & qui a passé trente ans de sa vie

dans la dissipation , devienne tout-à-coup capable d'étude & de méditation : on devroit cependant savoir que c'est à l'habitude de la méditation qu'on doit la capacité de méditer ; que cette même capacité se perd lorsqu'on cesse d'en faire usage. En effet , qu'un homme , quoique dans l'habitude du travail & de l'application , se trouve tout-à-coup chargé d'une trop grande partie de l'administration , mille objets différens passeront rapidement devant lui : s'il ne peut jeter sur chaque affaire qu'un coup-d'œil superficiel , il faut , par cette seule raison , qu'au bout d'un certain temps cet homme devienne incapable d'une longue & forte attention. Aussi n'est-on pas en droit d'exiger de l'homme en place une semblable attention. Ce n'est point à lui à percer jusqu'aux premiers principes de la morale & de la politique ; à découvrir , par exemple , jusqu'à quel degré le luxe est utile , quels changements ce luxe doit apporter dans les mœurs & les états ; quelle espece de commerce il faut le plus encourager , par quelles loix on peut , dans la même nation , concilier

l'esprit de commerce avec l'esprit militaire, & la rendre à la fois riche au-dedans & redoutable au-dehors. Pour résoudre de pareils problèmes, il faut le loisir & l'habitude de méditer. Or comment penser beaucoup, quand il faut beaucoup exécuter ? On ne doit donc pas demander à l'homme en place cet esprit d'invention qui suppose de grandes méditations. Ce qu'on est en droit d'exiger de lui, c'est un esprit juste, vif, pénétrant, & qui, dans les matières débattues par les politiques & les philosophes, soit frappé du vrai, le saisisse avec force, & soit assez fertile en expédients pour porter jusqu'à l'exécution les projets qu'il adopte. C'est par cette raison qu'il doit, à ce genre d'esprit, joindre un caractère ferme, une constance à toute épreuve. Le peuple n'est pas toujours assez reconnoissant des biens que lui font les gens en place : ingrat par ignorance, il ne fait point tout ce qu'il faut de courage pour faire le bien & triompher des obstacles que l'intérêt personnel (a) met

(a) Au moment qu'on venoit de nommer un mi-

au bonheur général. Aussi le courage éclairé par la probité est-il le principal mérite des gens en place. Vainement se flatteroit-on de trouver en eux un certain fonds de connoissances ; ils ne peuvent en avoir de profondes que sur les matieres qu'ils ont méditées avant que de parvenir aux grands emplois : or ces matieres sont nécessairement en petit nombre. Qu'on suive, pour s'en convaincre, la vie de ceux qui se destinent aux grandes places. Ils sortent à seize ou dix-sept ans du college, ap-

nistre, un des premiers commis de Versailles, homme de beaucoup d'esprit, lui dit : « Vous aimez le bien, vous êtes maintenant à portée de le faire. On vous présentera mille projets utiles au public ; vous en désirerez la réussite : gardez-vous cependant de rien entreprendre, avant d'examiner si l'exécution de ces projets demande peu de fonds, peu de soins & peu de probité. Si l'argent qu'exige la réussite d'un de ces projets est considérable, les affaires qui surviendront ne vous permettront pas d'y appliquer les fonds nécessaires, & vous perdrez votre mise. Si le succès dépend de la vigilance & de la probité de ceux que vous emploierez, craignez qu'on ne vous force la main sur le choix des sujets : songez d'ailleurs que vous allez être entouré de fripons ; qu'il faut un coup d'œil bien sûr pour les reconnoître ; & que la première, mais en même temps la plus difficile science d'un ministre, est la science des choix. »

prennent à monter à cheval, à faire leurs exercices; ils passent deux ou trois ans tant dans les académies, qu'aux écoles de droit. Le droit fini, ils achètent une charge. Pour remplir cette charge, il n'est pas nécessaire de s'instruire du droit de nature, du droit des gens, du droit public, mais consacrer tout son temps à l'examen de quelques procès particuliers. Ils passent de-là au gouvernement d'une province, où, surchargés par le détail journalier, & fatigués par les audiences, ils n'ont pas le temps de méditer. Ils montent ensuite à des places supérieures, & ne se trouvent enfin, après trente ans d'exercice, que le même fonds d'idées qu'ils avoient à vingt ou vingt-deux ans. Sur quoi j'observerai que des voyages faits chez les nations voisines & dans lesquels ils compareroient les différences dans la forme du gouvernement, dans la législation, le génie, le commerce & les mœurs des peuples, seroient peut-être plus propres à former des hommes d'état, que l'éducation actuelle qu'on leur donne. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet. C'est par l'article

des hommes de génie que je finirai ce chapitre ; parce que c'est principalement en eux qu'on desire des talents & des qualités exclusives.

Deux causes également puissantes nous portent à cette injustice : l'une, comme je l'ai dit plus haut , est l'amour aveugle de notre bonheur ; & l'autre, c'est l'envie.

Qui n'a pas condamné, dans le cardinal de Richelieu, cet amour excessif de gloire qui le rendoit avide de toute espèce de succès ? Qui ne s'est point moqué de l'ardeur avec laquelle, si l'on en croit Dumaurier (b), il desiroit la canonisation, & de l'ordre donné, en conséquence, à ses confesseurs de publier partout qu'il n'avoit jamais péché mortellement ? Enfin, qui n'a point ri d'apprendre que, dans ce même instant, épris du desir d'exceller dans la poésie comme dans la politique, ce cardinal faisoit demander à Corneille de lui céder le *Cid* ? C'étoit cependant à cet amour de la gloire,

(b) Voyez ses Mémoires pour servir à l'histoire de la Hollande, à l'article de Gravius.

tant de fois condamné, qu'il devoit ses grands talents pour l'administration. Si depuis l'on n'a point vu de ministre prétendre à tant de sortes de gloire, c'est que nous n'avons encore qu'un cardinal de Richelieu. Vouloir concentrer, dans un seul desir, l'action des passions fortes ; & s'imaginer qu'un homme, vivement épris de la gloire, se contente d'une seule espece de succès, lorsqu'il croit en pouvoir obtenir en plusieurs genres, c'est vouloir qu'une terre excellente ne produise qu'une seule espece de fruits. Quiconque aime fortement la gloire sent intérieurement que la réussite des projets politiques dépend quelquefois du hazard, & souvent de l'ineptie de ceux avec qui il traite : il en veut donc une plus personnelle. Or, sans une morgue ridicule & stupide, il ne peut dédaigner celle des lettres, à laquelle ont aspiré les plus grands princes & les plus grands héros. La plupart d'entr'eux, non contents de s'immortaliser par leurs actions, ont encore voulu s'immortaliser par leurs écrits, & du moins laisser à la postérité des préceptes sur la science guerriere ou po-

litique dans laquelle ils ont excellé. Comment ne l'eussent-ils pas voulu ? Ces grands hommes aimoient la gloire ; & l'on n'en est point avide sans desirer de communiquer aux hommes des idées qui doivent nous rendre encore plus estimables à leurs yeux. Que de preuves de cette vérité répandues dans toutes les histoires ! Ce sont Xénophon , Alexandre , Annibal , Hannon , les Scipions , César , Cicéron , Auguste , Trajan , les Antonins , Comnene , Elizabeth , Charles-quint , Richelieu , Montecuculi , du Guay-Trouin , le comte de Saxe , qui , par leurs écrits , veulent éclairer le monde , en ombrageant leurs têtes de différentes especes de lauriers. Si maintenant l'on ne conçoit pas comment des hommes , chargés de l'administration du monde , trouvoient encore le temps de penser & d'écrire ; c'est , répondrai-je , que les affaires sont courtes , lorsqu'on ne s'égare point dans le détail , & qu'on les fait par leurs vrais principes. Si tous les grands hommes n'ont point composé , tous ont du moins protégé l'homme illustre dans les lettres , & tous ont dû nécessairement

le protéger ; parce que , amoureux de la gloire , ils favoient que ce font les grands écrivains qui la donnent. Aussi Charles-quin^t avoit-il , avant Richelieu , fondé des académies : aussi vit-on le fier Attila lui-même rassembler près de lui les savans dans tous les genres ; le khalife Aaron Al-Raschid en composer sa cour ; & Tamerlan établir l'académie de Samarcande. Quel accueil Trajan ne faisoit-il pas au mérite ! Sous son regne , il étoit permis de tout dire , de tout penser , & de tout écrire ; parce que les écrivains , frappés de l'éclat de ses vertus & de ses talents , ne pouvoient être que ses panégyristes : bien différent , en cela , des Néron , des Caligula , des Domitien , qui , par la raison contraire , impositoient silence aux gens éclairés , qui , dans leurs écrits , n'eussent transmis à la postérité que la honte & les crimes de ces tyrans.

J'ai fait voir , dans les exemples ci-dessus rapportés , que le même desir de gloire auquel les grands hommes doivent leur supériorité , peut , en fait d'esprit , les faire quelquefois aspirer à la monarchie universelle. Il seroit sans dou-

te possible d'unir plus de modestie aux talents : ces qualités ne sont pas exclusives par la nature , mais elles le sont dans quelques hommes. Il en est de tels à qui l'on ne pourroit arracher cette orgueilleuse opinion d'eux-mêmes , sans étouffer le germe de leur esprit. C'est un défaut ; & l'envie en profite pour décréditer le mérite : elle se plaît à détailler les hommes , sûre d'y trouver toujours quelque côté défavorable , sous lequel elle peut les présenter au public. On ne se rappelle point assez souvent qu'il en est des hommes comme de leurs ouvrages ; qu'il faut les juger sur leur ensemble ; qu'il n'est rien de parfait sur la terre ; & que , si l'on désignoit dans chaque homme , par des rubans de deux couleurs différentes , les vertus & les défauts de son esprit & de son caractère , il n'est point d'homme qui ne fût bariolé de ces deux couleurs. Les grands hommes sont comme ces mines riches , où l'or cependant se trouve toujours plus ou moins mélangé avec le plomb. Il faudroit donc que l'envieux se dît quelquefois à lui-même : S'il m'étoit possible d'avilir cet or aux

yeux du public , quel cas feroit-il de moi , qui ne fuis purement qu'une mine de plomb ? Mais l'envieux fera toujours fourd à de pareils conseils. Habile à faifir les moindres défauts des hommes de génie , combien de fois ne les a-t-il pas accusés de n'être pas , dans leurs manières , auffi agréables que les hommes du monde ? Il ne veut pas fe rappeler , comme je l'ai dit ci-devant , que , femblables à ces animaux qui fe retirent dans les deferts , la plupart des gens de génie vivent dans le recueillement ; & que c'est dans le fîlence de la folitude que les vérités fe dévoilent à leurs yeux. Or tout homme dont le genre de vie le jette dans un enchaînement particulier de circonftances , & qui contemple les objets fous une face nouvelle , ne peut avoir dans l'efprit ni les qualités ni les défauts communs aux hommes ordinaires. Pourquoi le François refsemble-t-il plus au François qu'à l'Allemand , & beaucoup plus à l'Allemand qu'au Chinois ? C'est que ces deux nations , par l'éducation qu'on leur donne , & la refsemblance des objets qu'on leur préfente , ont entr'elles

infiniment plus de rapport qu'elles n'en ont avec les Chinois. Nous sommes uniquement ce que nous font les objets qui nous environnent. Vouloir qu'un homme, qui voit d'autres objets & mène une vie différente de la mienne, ait les mêmes idées que moi, c'est exiger les contradictoires, c'est demander qu'un bâton n'ait pas deux bouts.

Que d'injustices de cette espèce ne fait-on pas aux hommes de génie ! Combien de fois ne les a-t-on pas accusés de sottise, dans le temps même qu'ils faisoient preuve de la plus haute sagesse ? Ce n'est pas que les gens de génie, comme le dit Aristote, n'aient souvent un coin de folie. Ils sont, par exemple, sujets à mettre trop d'importance (c) à

(c) Souvent ils ont pour eux une estime exclusive. Parmi ceux-là même qui ne se distinguent que dans les arts les plus frivoles, il en est qui pensent qu'en leur pays il n'y a rien de bien fait que ce qu'ils y font. Je ne puis m'empêcher de rapporter, à ce sujet, un mot assez plaisant, attribué à Marcel. Un danseur Anglois fort célèbre arrive à Paris, descend chez Marcel : *Je viens, lui dit-il, vous rendre un hommage que vous doivent tous les gens de notre dit ; souffrez que je danse devant vous, & que je profite de vos conseils.* Volontiers, lui dit Marcel. Aussi-tôt l'Anglois exécute des pas très-difficiles & fait mille

l'art qu'ils cultivent. D'ailleurs ; les grandes passions que suppose le génie peuvent quelquefois les égarer dans leur conduite : mais ce germe de leurs erreurs l'est aussi de leurs lumières. Les hommes froids , sans passions & sans talents , ne tombent pas dans les écarts de l'homme passionné. Mais il ne faut pas imaginer , comme leur vanité le veut persuader , qu'avant de prendre un parti ils en calculent , les jetons en main , les avantages & les inconvénients : il faudroit , pour cet effet , que les hommes ne fussent déterminés , dans leur conduite , que par la réflexion ; & l'expérience nous apprend qu'ils le font toujours par le sentiment , & qu'à cet égard les gens froids sont des hommes. Pour s'en convaincre , que l'on suppose qu'un d'eux soit mordu d'un chien enragé : on l'envoie à la mer ; il se met dans une barque , on va le plonger. Il ne court aucun risque , il en est

entrechats. Marcel le regarde, & s'écrie tout-à-coup
*Monsieur, l'on saute dans les autres pays, & l'on ne
 danse qu'à Paris ; mais, hélas ! l'on n'y fait que cela
 de bien. Pauvre royaume !*

sur ;

sûr ; il fait que , dans ce cas , la peur est tout à fait déraisonnable ; il se le dit. On le plonge. La réflexion n'agit plus sur lui ; le sentiment de la crainte s'empare de son ame ; & c'est à cette crainte ridicule qu'il doit sa guérison. La réflexion est donc , dans les gens froids comme dans les autres hommes , soumise au sentiment. Si les gens froids ne sont pas sujets à des écarts aussi fréquents que l'homme passionné , c'est qu'ils ont en eux moins de principes de mouvement : ce n'est , en effet , qu'à la foiblesse de leurs passions qu'ils doivent leur sagesse. Cependant quelle haute estime n'en conçoivent-ils pas d'eux-mêmes ! Quel respect ne croient-ils pas inspirer au public qui ne les laisse jouir , dans leur petite société , du titre d'hommes sensés , & ne les cite point comme foux , que parce qu'il ne les nomme jamais. Comment peuvent-ils , sans honte , passer ainsi leur vie à l'affut des ridicules d'autrui ? S'ils en découvrent dans l'homme de génie , & que cet homme commette la faute la plus légère , fût-ce de mettre , par exemple , à trop haut prix les faveurs d'une femme ;

quel triomphe pour eux ! Ils en prennent droit de le mépriser. Cependant si , dans les bois , les solitudes & les dangers , la crainte a souvent , à leurs propres yeux , exagéré la grandeur du péril , pourquoi l'amour n'exagérerait-il pas les plaisirs , comme la frayeur s'exagere les dangers ? Ignorent-ils qu'il n'y a proprement que soi de juste appréciateur de son plaisir ; que les hommes étant animés de passions différentes , les mêmes objets ne peuvent conserver le même prix à des yeux différents ; que c'est au sentiment seul à juger le sentiment ; & que le vouloir toujours citer au tribunal d'une raison froide , c'est assembler la diete de l'Empire pour y connoître des cas de conscience ? Ils devroient sentir qu'avant de prononcer sur les actions de l'homme de génie , il faudroit , du moins , savoir quels sont les motifs qui le déterminent , c'est-à-dire , la force par laquelle il est entraîné : mais , pour cet effet , il faudroit connoître , & la puissance des passions , & le degré de courage nécessaire pour y résister. Or , tout homme qui s'arrête à cet examen s'apperçoit bien-tôt que

les passions seules peuvent combattre contre les passions ; & que ces gens raisonnables , qui s'en disent vainqueurs , donnent à des goûts très foibles le nom de passions , pour se ménager les honneurs du triomphe. Dans le fait , ils ne résistent point aux passions ; mais ils leur échappent. La sagesse n'est point en eux l'effet de la lumière , mais d'une indifférence comparable à des déserts également stériles en plaisirs comme en peines. Aussi ne sont-ils point heureux. L'absence du malheur est la seule félicité dont ils jouissent ; & l'espece de raison , qui les guide sur la mer de la vie humaine , ne leur en fait éviter les écueils qu'en les écartant sans cesse de l'isle fortunée du plaisir. Le ciel n'arme les hommes froids que d'un bouclier pour parer , & non d'une épée pour conquérir.

Que la raison nous dirige dans les actions importantes de la vie , je le veux : mais qu'on en abandonne les détails à ses goûts & à ses passions. Qui consulteroit , sur tout , la raison , seroit sans cesse occupé à calculer ce qu'il doit faire , & ne seroit jamais rien ; il auroit

Lij

toujours sous les yeux la possibilité de tous les malheurs qui l'environnent. La peine & l'ennui journalier d'un pareil calcul seroient peut-être plus à redouter que les maux auxquels il peut nous soustraire.

Au reste, quelques reproches qu'on fasse aux gens d'esprit, quelque attentive que soit l'envie à déprimer les gens de génie, à découvrir en eux de ces défauts personnels & peu importants que devrait absorber l'éclat de leur gloire, ils doivent être insensibles à de pareilles attaques, sentir que ce sont souvent des pièges que leur tend l'envie pour les détourner de l'étude. Qu'importe qu'on leur fasse sans cesse un crime de leurs inattentions ? Ils doivent savoir que la plupart de ces petites attentions, tant recommandées, ont été inventées par les désœuvrés pour en faire le travail & l'occupation de leur ennui & de leur oisiveté ; qu'il n'est point d'homme doué d'une attention suffisante pour s'illustrer dans les arts & les sciences, s'il la partage en une infinité de petites attentions particulières ; que d'ailleurs cette politesse, à laquelle on donne le

nom d'attention , ne procurant aucun avantage aux nations , il est de l'intérêt public qu'un savant fasse une découverte de plus & cinquante visites de moins. Je ne puis m'empêcher de rapporter à ce sujet un fait assez plaisant , arrivé , dit-on , à Paris. Un homme de lettres avoit pour voisin un de ces désœuvrés , si importuns dans la société. Ce dernier , excédé de lui-même , monte un jour chez l'homme de lettres. Celui-ci le reçoit à merveilles , s'ennuie avec lui de la manière la plus humaine , jusqu'au moment où , las de bâiller dans le même lieu , notre désœuvré court ailleurs promener son ennui. Il part : l'homme de lettres se remet au travail , oublie l'ennuyé. Quelques jours après , il est accusé de n'avoir point rendu la visite qu'il a reçue , il est taxé d'impolitesse ; il le fait : il monte à son tour chez son ennuyé : *Monsieur* , lui dit-il , j'apprends que vous vous plaignez de moi : cependant , vous le savez , c'est l'ennui de vous-même qui vous a conduit chez moi. Je vous y ai reçu de mon mieux , moi qui ne m'ennuyois pas ; c'est donc vous qui m'êtes obligé , & c'est moi qu'on taxe d'im-

politesse. Soyez vous-même juge de mes procédés, & voyez si vous devez mettre fin à des plaintes qui ne prouvent rien, sinon que je n'ai pas comme vous le besoin des visites, l'inhumanité d'ennuyer mon prochain, & l'injustice d'en médire après l'avoir ennuyé. Que de gens auxquels on peut appliquer la même réponse ! Que de désœuvrés exigent, dans les hommes de mérite, des attentions & des talents incompatibles avec leurs occupations, & se surprennent à demander les contradictoires !

Un homme a passé sa vie dans les négociations ; les affaires dont il s'est occupé l'ont rendu circonspect : que cet homme aille dans le monde, on veut qu'il y porte cet air de liberté que la contrainte de son état lui a fait perdre. Un autre homme est d'un caractère ouvert ; c'est par sa franchise qu'il nous a plu : on exige que, changeant tout-à-coup de caractère, il devienne circonspect au moment précis qu'on le desire. On veut toujours l'impossible. Il est sans doute un sel neutre qui amalgame quelquefois, dans les mêmes hommes, du moins toutes les qualités qui ne sont pas absolu-

ment contradictoires ; je fais qu'un concours singulier de circonstances peut nous plier à des habitudes opposées : mais c'est un miracle , & l'on ne doit pas compter sur les miracles. En général , on peut assurer que tout se tient dans le caractère des hommes ; que les qualités y sont liées aux défauts ; & qu'il est même certains vices de l'esprit attachés à certains états. Qu'un homme occupe un poste important , qu'il ait par jour cent affaires à juger , si ses jugements sont sans appel , s'il n'est jamais contredit , il faut qu'au bout d'un certain temps l'orgueil pénètre dans son ame , & qu'il ait la plus grande confiance en ses lumières. Il n'en sera pas ainsi , ou d'un homme dont les avis seront , par ses égaux , débattus & contredits dans un conseil ; ou d'un savant qui , s'étant quelquefois trompé sur les matières qu'il a mûrement examinées , aura nécessairement contracté l'habitude de la suspension d'esprit (d) : suspen-

(d) Il seroit peut-être à désirer qu'avant que de monter aux grandes places , les hommes destinés à les remplir composassent quelque ouvrage : ils en

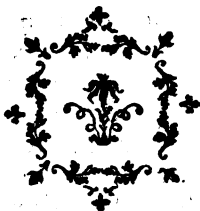
sion qui , fondée sur une salutaire méfiance de nos lumières , nous fait percer jusqu'à ces vérités cachées que le coup d'œil superficiel de l'orgueil aperçoit rarement. Il semble que la connoissance de la vérité soit le prix de cette sage méfiance de soi-même. L'homme qui se refuse au doute est sujet à mille erreurs : il a lui-même posé la borne de son esprit. On demandoit un jour à l'un des plus savants hommes de la Perse , comment il avoit acquis tant de connoissances : *En demandant sans peine ,* répondit-il , *ce que je ne savois pas.*

« Interrogeant un jour un philosophe ,
 « dit le poëte Saadi , je le pressois de
 « me dire de qui il avoit tant appris :
 « *Des aveugles ,* me répondit-il , *qui ne*
 « *levant point le pied sans avoir aupara-*
 « *vant sondé avec leur bâton le terrain*
 « *sur lequel ils vont l'appuyer* ».

Ce que j'ai dit sur les qualités exclusives , ou par leur nature , ou par

sentiroient mieux la difficulté de bien faire ; ils apprendroient à se méfier de leurs lumières : & , faisant aux affaires l'applicaton de cette méfiance , ils les examineroient avec plus d'attention.

des habitudes contraires, suffit à l'objet que je me propose. Il s'agit maintenant de montrer de quelle utilité peut être cette connoissance. La principale, c'est d'apprendre à tirer le meilleur parti possible de son esprit : & c'est la question que je vais traiter dans le chapitre suivant.



CHAPITRE XVI.

Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on est le plus propre.

POUR connoître son talent, il faut examiner & de quelle espèce d'objets le hazard & l'éducation ont principalement chargé notre mémoire, & quel degré de passion l'on a pour la gloire. C'est sur cette double combinaison qu'on peut déterminer le genre d'étude auquel on doit s'attacher. Il n'est point d'homme entièrement dépourvu de connoissances. Selon qu'on aura dans la mémoire plus de faits de physique ou d'histoire, plus d'images ou de sentimens, on aura donc plus ou moins d'appétitude à la physique, à la politique ou à la poésie. Est-ce à ce dernier art qu'un homme s'applique ? Il pourra devenir d'autant plus grand peintre en un genre que le magasin de sa mémoire sera mieux fourni des objets qui entrent dans

la composition d'une certaine espece de tableaux. Un poëte naît dans ces âpres climats du nord , que d'une aîle rapide traversent sans cesse les noirs ouragans ; son œil ne s'égare point dans des vallées riantes ; il ne connoît que l'éternel Hyver qui , les cheveux blanchis par les frimats , regne sur des déserts arides ; les échos ne lui répètent que les hurlements des ours ; il ne voit que des neiges , des glaces amoncelées , & des sapins , aussi vieux que la terre , couverts de leurs branchages morts les lacs qui baignent leurs racines. Un autre poëte naît , au contraire , sous le climat fortuné de l'Italie ; l'air y est pur ; la terre est jonchée de fleurs ; les zéphirs agitent doucement de leur souffle la cime des forêts odorantes ; il voit les ruisseaux , par mille arcs argentés , couper la verdure trop uniforme des prairies , les arts & la nature s'unir pour décorer les villes & les campagnes : tout y semble fait pour le plaisir des yeux & l'ivresse des sens. Peut-on douter que , de ces deux poëtes , le dernier ne trace des tableaux plus agréables , & le premier des tableaux plus fiers & plus effrayants ? Ce-

Lvj

pendant ni l'un ni l'autre de ces poètes ne composeront de ces tableaux, s'ils ne sont animés d'une passion forte pour la gloire.

Les objets que le hazard & l'éducation placent dans notre mémoire font à la vérité la matière première de l'esprit; mais cette matière y reste morte & sans action, jusqu'au moment où les passions la mettent en fermentation. C'est alors qu'elle produit un assemblage nouveau d'idées, d'images ou de sentiments, auxquels on donne le nom de génie, d'esprit ou de talent.

Après avoir reconnu quel est le nombre & quelle est l'espèce des objets qu'on a déposés dans le magasin de sa mémoire, avant que de se déterminer pour aucun genre d'étude, il faut ensuite constater jusqu'à quel degré l'on est sensible à la gloire. On est sujet à se méprendre sur ce point, & l'on donne volontiers le nom de passions à de simples goûts; rien cependant, comme je l'ai déjà dit, de plus facile à distinguer. On est passionné, lorsqu'on est animé d'un seul desir, & que toutes nos pensées & nos actions sont subordonnées

à ce desir. L'on n'a que des goûts, lorsque notre ame est partagée en une infinité de desirs à peu près égaux. Plus ces desirs sont nombreux, plus nos goûts sont modérés : au contraire, moins les desirs sont multipliés, plus ils se rapprochent de l'unité, & plus nos goûts sont vifs & prêts à se changer en passions. C'est donc l'unité, ou du moins la prééminence d'un desir sur tous les autres, qui constate la passion. La passion constatée, il faut en connoître la force, & pour cet effet examiner le degré d'enthousiasme qu'on a pour les grands hommes. C'est, dans la première jeunesse, une mesure assez exacte de notre amour pour la gloire. Je dis, dans la première jeunesse ; parce qu'alors, plus susceptible de passions, on se livre plus volontiers à son enthousiasme. D'ailleurs, l'on n'a point alors de motifs pour avilir le mérite & les talents ; on peut encore espérer de voir un jour estimer en soi ce qu'on estime dans les autres. Il n'en est pas ainsi des hommes faits. Quiconque atteint un certain âge sans avoir aucun mérite, affiche toujours le mépris des talents, pour se consoler

de n'en point avoir. Pour être juge du mérite, il faut le juger sans intérêt, & par conséquent n'avoir point encore éprouvé le sentiment de l'envie. L'on en est peu susceptible dans la première jeunesse : aussi les jeunes gens voient-ils les grands hommes à peu près du même œil dont la postérité les verra. Aussi faut-il, en général, renoncer à l'estime des hommes de son âge, & ne s'attendre qu'à celle des jeunes gens. C'est sur leur éloge qu'on peut apprécier le leur. Si l'on n'estime jamais dans les autres que des idées analogues aux siennes, le respect qu'on a pour l'esprit est toujours proportionné à l'esprit qu'on a. L'on ne célèbre les grands hommes que lorsqu'on est soi-même fait pour l'être. Pourquoi César pleuroit-il en s'arrêtant devant le buste d'Alexandre ? c'est qu'il étoit César. Pourquoi ne pleure-t-on plus à l'aspect de ce même buste ? c'est qu'il n'est plus de César.

On peut donc, sur le degré d'estime conçu pour les grands hommes, mesurer le degré de passion qu'on a pour la gloire, & se déterminer, en conséquence, sur le choix de ses études. Le

choix est toujours bon, lorsqu'en quelque genre que ce soit, la force des passions est proportionnée à la difficulté de réussir : or il est d'autant plus difficile de réussir en un genre, que plus d'hommes se font exercés dans ce même genre, & l'ont porté plus près de la perfection. Rien de plus hardi que d'entrer dans la carrière où se sont illustrés les Corneille, les Racine, les Voltaire & les Crébillon. Pour s'y distinguer, il faut être capable des plus grands efforts d'esprit, &, par conséquent, être animé de la plus forte passion pour la gloire. Qui n'est pas susceptible de cet extrême degré de passion ne doit point concourir avec de tels rivaux, mais s'attacher à des genres d'étude dans lesquels il soit plus facile de réussir. Il en est de cette espèce : dans la physique, par exemple, il est des terrains incultes, & des matières sur lesquelles les grands génies, occupés d'abord d'objets plus intéressants, n'ont, pour ainsi dire, jeté qu'un coup d'œil superficiel. Dans ce genre, & dans tous les genres pareils, les découvertes & les succès sont à la portée de presque

tous les esprits ; & ce sont les seuls auxquels puissent prétendre les passions foibles. Qui n'est point ivre d'amour pour la gloire doit la chercher dans les sentiers détournés , & surtout éviter les routes battues par des gens éclairés. Son mérite , comparé à celui de ces grands hommes , s'anéantiroit devant le leur ; & le public prévenu lui refuseroit même l'estime qu'il mérite.

La réputation d'un homme foiblement passionné dépend donc de l'adresse avec laquelle il évite qu'on le compare à ceux qui , brûlant d'une plus forte passion pour la gloire , ont fait de plus grands efforts d'esprit. Par cette adresse , l'homme qui , foiblement passionné , a cependant contracté dans sa jeunesse quelque habitude du travail & de la méditation , peut quelquefois , avec très-peu d'esprit , obtenir une assez grande réputation. Il paroît donc que , pour tirer le meilleur parti possible de son esprit , la principale attention qu'on doive avoir , c'est de comparer le degré de passion dont on est animé au degré de passion que suppose le genre d'étude auquel on s'attache. Quiconque est , à

cet égard , exact observateur de lui-même , échappe à mille erreurs où tombent quelquefois les gens de mérite. On ne le verra point s'engager , par exemple , dans un nouveau genre d'étude au moment que l'âge rallentit en lui l'ardeur des passions. Il sentira qu'en parcourant successivement différents genres de sciences ou d'arts , il ne pourroit jamais devenir qu'un homme universellement médiocre ; que cette universalité est un écueil où la vanité conduit & fait souvent échouer les gens d'esprit ; & qu'enfin ce n'est que dans la première jeunesse qu'on est doué de cette attention infatigable qui creuse jusqu'aux premiers principes d'un art ou d'une science : vérité importante , dont l'ignorance arrête souvent le génie dans sa course , & s'oppose au progrès des sciences. Il faut , pour la saisir , se rappeler que l'amour de la gloire , comme je l'ai prouvé dans mon troisième discours , est dans nos cœurs , allumé par l'amour des plaisirs physiques ; que cet amour ne s'y fait jamais plus vivement sentir que dans la première jeunesse ; que c'est , par conséquent , au

printemps de la vie qu'on est susceptible d'un plus violent amour pour la gloire. C'est alors qu'on sent en soi des semences enflammées de vertus & de talents. La force & la santé, qui circulent alors dans nos veines, y portent le sentiment de l'immortalité; les années paroissent alors s'écouler avec la lenteur des siècles; on fait, mais l'on ne sent pas qu'on doit mourir, & l'on en est d'autant plus ardent à poursuivre l'estime de la postérité. Il n'en est pas ainsi, lorsque l'âge attiédit en nous les passions. On apperçoit alors, dans le lointain, les gouffres de la mort. Les ombres du trépas, en se mêlant aux rayons de la gloire, en ternissent l'éclat. L'univers change alors de forme à nos yeux; nous cessons d'y prendre intérêt; il ne s'y fait plus rien d'important. Si l'on suit encore la carrière où l'amour de la gloire nous a fait d'abord entrer, c'est qu'on cede à l'habitude; c'est que l'habitude s'est fortifiée, lorsque les passions se sont affoiblies. D'ailleurs, on craint l'ennui; &, pour s'y soustraire, on continuera de cultiver la science dont les idées familières se combinent sans

peine dans notre esprit. Mais l'on sera incapable de l'attention forte que demande un nouveau genre d'étude. A-t-on atteint l'âge de trente-cinq ans ? on ne fera point alors d'un grand géomètre un grand poète, d'un grand poète un grand chymiste, d'un grand chymiste un grand politique. Qu'à cet âge on élève un homme à quelque grande place ; si les idées, dont il a déjà chargé sa mémoire, n'ont aucun rapport aux idées qu'exige la place qu'il occupe, ou cette place demandera peu d'esprit & de talent, ou cet homme la remplira mal.

Parmi les magistrats, quelquefois trop concentrés dans la discussion des intérêts particuliers, en est-il aucun qui pût, avec supériorité, remplir les premières places, s'il ne faisoit en secret des études profondes relatives au poste qu'il peut occuper ? L'homme qui néglige de faire ces études ne monte aux places que pour s'y déshonorer. Cet homme est-il d'un caractère entier & despotique ? les entreprises qu'il formera seront dures, folles, & toujours préjudiciables au bien public. Est-il

d'un caractère doux, ami du bien public ? il n'osera rien entreprendre. Comment hazarderoit-il quelques changements dans l'administration ? on ne marche point d'un pas ferme dans des chemins inconnus & coupés de mille précipices. La fermeté & le courage de l'esprit tiennent toujours à son étendue. L'homme fécond en moyens d'exécuter ses projets est hardi dans ses conceptions : au contraire, l'homme stérile en ressources contracte nécessairement une habitude de timidité que la sottise prend souvent pour sagesse. S'il est très-dangereux de toucher trop souvent à la machine du gouvernement, je fais aussi qu'il est des temps où la machine a besoin de réparer, si l'on n'y remet de nouveaux renforts. L'ouvrier ignorant n'ose l'entreprendre ; & la machine se détruit d'elle-même. Il n'en est pas ainsi de l'ouvrier habile ; il fait, d'une main hardie, la conserver en la réparant. Mais la sagesse hardiesse suppose un étude profonde de la science du gouvernement ; étude fatigante, & dont on n'est capable que dans la première jeunesse, & peut-être dans les pays où l'estime publique nous

promet beaucoup d'avantages. Par-tout où cette estime est stérile en plaisirs, il n'y croît pas de grands talents. Le petit nombre d'hommes illustres, que le hazard d'une excellente éducation ou d'un enchaînement singulier de circonstances rend amoureux de cette estime, désertent alors leur patrie; & cet exil volontaire en présage la ruine: semblables à ces aigles dont la fuite annonce la chute prochaine du chêne antique sur lequel ils se retiroient.

J'en ai dit assez sur ce sujet. Je conclurai, des principes établis dans ce chapitre, que ce qu'on appelle *esprit* est en nous le produit des objets placés dans notre souvenir, & de ces mêmes objets mis en fermentation par l'amour de la gloire. Ce n'est donc, comme je l'ai déjà dit, qu'en combinant l'espece d'objets dont le hazard & l'éducation ont chargé notre mémoire, avec le degré de passion qu'on a pour la gloire, qu'on peut réellement connoître & la force & le genre de son esprit. Qui s'observe scrupuleusement à cet égard se trouve à-peu-près dans le cas de ces chymistes habiles, qui, lorsqu'on leur montre les

matieres dont on a chargé le matras , & le degré de feu qu'on lui donne , prédisent d'avance le résultat de l'opération. Sur quoi j'observerai que , s'il est un art d'exciter en nous des passions fortes , s'il y a des moyens faciles de remplir la mémoire d'un jeune homme d'une certaine espece d'idées , & d'objets ; il est , en conséquence , des méthodes sûres pour former des hommes de génie. Cette connoissance de la nature de l'esprit peut donc être fort utile à ceux qu'anime le desir de s'illustrer. Elle peut leur en fournir les moyens ; leur apprendre , par exemple , à ne point éparpiller leur attention sur une infinité d'objets divers ; mais à la rassembler toute entiere sur les idées & les objets relatifs au genre dans lequel ils veulent exceller. Ce n'est pas qu'on doive , à cet égard , pousser trop loin le scrupule : l'on n'est point profond en un genre , si l'on n'a fait des incursions dans tous les genres analogues au genre que l'on cultive. L'on doit même arrêter quelque temps ses regards sur les premiers principes des diverses sciences. Il est utile & de

suivre la marche uniforme de l'esprit humain dans les différents genres de sciences & d'arts, & de considérer l'enchaînement universel qui lie ensemble toutes les idées des hommes. Cette étude donne plus de force & d'étendue à l'esprit ; mais il n'y faut consacrer qu'un certain temps, & porter sa principale attention sur les détails de l'art ou de la science qu'on cultive. Qui n'écoute, dans ses études, qu'une curiosité indifférente, atteint rarement à la gloire. Qu'un sculpteur, par exemple, soit par son goût également entraîné vers l'étude de la sculpture & de la politique, & qu'en conséquence il charge sa mémoire d'idées qui n'ont entr'elles aucun rapport, je dis que ce sculpteur sera certainement moins habile & moins célèbre qu'il ne l'eût été, s'il eût toujours rempli sa mémoire d'objets analogues à l'art qu'il professe, & qu'il n'eût point réuni, pour ainsi dire, en lui deux hommes qui ne peuvent ni se communiquer leurs idées, ni causer ensemble.

Au reste, cette connoissance de l'esprit, sans doute utile aux particuliers ; peut l'être encore au public : elle peut

éclairer les gens en place sur la science des choix, & leur faire, en chaque genre, distinguer l'homme supérieur. Ils le reconnoîtront, premièrement, à l'espece d'objets dont cet homme s'est occupé; & secondement, à la passion qu'il a pour la gloire; passion dont la force, comme je l'ai déjà dit, est toujours proportionnée au goût qu'on a pour l'esprit, & presque toujours au mérite, de ceux qui composent notre société.

Qui n'aime ni n'estime ceux qui, par des actions ou des ouvrages, ont obtenu l'estime générale, est, à coup sûr, un homme sans mérite. Le peu d'analogie des idées d'un sot & d'un homme d'esprit, rompt entr'eux toute société. En fait de mérite, c'est le signe d'anathême, que de se plaire trop à la société des gens médiocres.

Après avoir considéré l'esprit sous tant de rapports divers, je devrois, peut-être, essayer de tracer le plan d'une bonne éducation. Peut-être qu'un traité complet sur cette matière devoit être la conclusion de mon ouvrage. Si je me refuse à ce travail, c'est qu'en
supposant

Supposant même que je puisse réellement indiquer les moyens de rendre les hommes meilleurs, il est évident que, dans nos mœurs actuelles, il seroit presque impossible de faire usage de ces moyens. Je me contenterai donc de jeter un coup-d'œil rapide sur ce qu'on appelle l'éducation.



CHAPITRE XVII.

De l'éducation.

L'ART de former des hommes est , en tout pays , si étroitement lié à la forme du gouvernement , qu'il n'est peut-être pas possible de faire aucun changement considérable dans l'éducation publique , sans en faire dans la constitution même des états.

L'art de l'éducation n'est autre chose que la connoissance des moyens propres à former des corps plus robustes & plus forts , des esprits plus éclairés , & des ames plus vertueuses. Quant au premier objet de l'éducation , c'est sur les Grecs qu'il faut prendre exemple , puisqu'ils honoroient les exercices du corps , & que ces exercices faisoient même une partie de leur médecine. Quant aux moyens de rendre & les esprits plus éclairés , & les ames plus fortes & plus vertueuses , je crois qu'ayant fait sentir & l'importance du choix des

objets qu'on place dans la mémoire, & la facilité avec laquelle on peut allumer en nous des passions fortes, & les diriger au bien général, j'ai suffisamment indiqué au lecteur éclairé le plan qu'il faudroit suivre pour perfectionner l'éducation publique.

L'on est, à cet égard, trop éloigné de toute idée de réforme, pour que j'entre dans des détails, toujours ennuyeux lorsqu'ils sont inutiles. Je me contenterai de remarquer que l'on ne se prête pas même, en ce genre, à la réforme des abus les plus grossiers & les plus faciles à corriger. Qui doute, par exemple, que, pour valoir tout ce qu'on peut valoir, on ne dût faire de son temps la meilleure distribution possible? Qui doute que les succès ne tiennent en partie à l'économie avec laquelle on le ménage? Et quel homme, convaincu de cette vérité, n'apperçoit pas du premier coup-d'œil les refontes qu'à cet égard l'on pourroit faire dans l'éducation publique?

L'on doit, par exemple, consacrer quelque temps à l'étude raisonnée de la langue nationale. Quoi de plus ab-

surde que de perdre huit ou dix ans à l'étude d'une langue morte, qu'on oublie immédiatement après la sortie des classes; parce qu'elle n'est, dans le cours de la vie, de presque aucun usage? En vain dira-t-on que, si l'on retient si longtemps les jeunes gens dans les collèges, c'est moins pour qu'ils y apprennent le Latin, que pour leur y faire contracter l'habitude du travail & de l'application. Mais, pour les plier à cette habitude, ne pourroit-on pas leur proposer une étude moins ingrate, moins rebutante? Ne craint-on pas d'éteindre ou d'émousser en eux cette curiosité naturelle qui, dans la première jeunesse, nous échauffe du desir d'apprendre. Combien ce desir ne se fortifieroit-il pas, si, dans l'âge où l'on n'est point encore distrait par de grandes passions, l'on substituoit à l'insipide étude des mots, celle de la physique, de l'histoire, des mathématiques, de la morale, de la poésie, &c. L'étude des langues mortes, répliquera-t-on, remplit en partie cet objet. Elle assujettit à la nécessité de traduire & d'expliquer les auteurs; elle meuble, par conséquent, la tête

des jeunes gens de toutes les idées contenues dans les meilleurs ouvrages de l'antiquité. Mais, répondrai-je, est-il rien de plus ridicule que de consacrer plusieurs années à placer dans la mémoire quelques faits ou quelques idées qu'on peut, avec le secours des traductions, y graver en deux ou trois mois? L'unique avantage qu'on puisse retirer de huit ou dix ans d'étude, c'est donc la connoissance fort incertaine de ces finesses de l'expression Latine, qui se perdent dans une traduction. Je dis fort incertaine; car enfin, quelque étude qu'un homme fasse de la langue Latine, il ne la connoitra jamais aussi parfaitement qu'il connoît sa propre langue. Or si, parmi nos savants, il en est très-peu de sensibles à la beauté, à la force, à la finesse de l'expression Françoisse, peut-on imaginer qu'ils soient plus heureux, lorsqu'il s'agit d'une expression Latine? Ne peut-on pas soupçonner que leur science, à cet égard, n'est fondée que sur notre ignorance, notre crédulité & leur hardiesse; & que, si l'on pouvoit évoquer les manes d'Horace, de Virgile & de Cicéron, les plus beaux discours

de nos rhéteurs ne leur parussent écrits dans un jargon presque'inintelligible? Je ne m'arrêterai cependant pas à ce soupçon ; & je conviendrai, si on le veut, qu'au sortir de ses classes, un jeune homme est fort instruit des finesses de l'expression Latine : mais, dans cette supposition même, je demanderai si l'on doit payer cette connoissance du prix de huit ou dix ans de travail ; & si, dans la première jeunesse, dans l'âge où la curiosité n'est combattue par aucune passion, où l'on est par conséquent plus capable d'application, ces huit ou dix années consommées dans l'étude des mots ne seroient pas mieux employées à l'étude des choses, & surtout des choses analogues au poste qu'on doit vraisemblablement remplir. Non que j'adopte les maximes trop austères de ceux qui croient qu'un jeune homme doit se borner uniquement aux études convenables à son état. L'éducation d'un jeune homme doit se prêter aux différents partis qu'il peut prendre : le génie veut être libre. Il est même des connoissances que tout citoyen doit avoir ; telle est la connoissance & des

principes de la morale & des loix de son pays. Tout ce que je demanderois, c'est qu'on chargeât principalement la mémoire d'un jeune homme des idées & des objets relatifs au parti qu'il doit vraisemblablement embrasser. Quoi de plus absurde que de donner exactement la même éducation à trois hommes, dont l'un doit remplir les petits emplois de la finance, & les deux autres les premières places de l'armée, de la magistrature, ou de l'administration ? Peut-on, sans étonnement, les voir s'occuper des mêmes études jusqu'à seize ou dix-sept ans ; c'est-à-dire, jusqu'au moment qu'ils entrent dans le monde, & que, distraits par les plaisirs, ils deviennent souvent incapables d'application ?

Quiconque examine les idées dont on charge la mémoire des jeunes gens, & compare leur éducation avec l'état qu'ils doivent remplir, la trouve aussi folle que l'eût été celle des Grecs, s'ils n'eussent donné qu'un maître de flûte à ceux qu'ils envoyoit aux jeux olympiques y disputer le prix de la lutte ou de la course.

Mais, dira-t-on, si l'on peut faire un bien meilleur emploi du temps consacré à l'éducation, que n'essaie-t-on de le faire? A quelle cause attribuer l'indifférence où l'on reste à cet égard? Pourquoi met-on, dès l'enfance, le crayon dans les mains du dessinateur? Pourquoi place-t-on, à cet âge, les doigts du musicien sur le manche de son violon? Pourquoi l'un & l'autre de ces artistes reçoivent-ils une éducation si convenable à l'art qu'ils doivent professer? & néglige-t-on si fort l'éducation des princes, des grands, & généralement de tous ceux que leur naissance appelle aux grandes places? Ignore-t-on ce que les vertus, & surtout les lumières des grands, ont d'influence sur le bonheur ou le malheur des nations? Pourquoi donc abandonner au hasard une partie si essentielle à l'administration? Ce n'est pas, répondrai-je, qu'on ne trouve dans les collèges une infinité de gens éclairés, qui connoissent également & les vices de l'éducation, & les remèdes qu'on y peut apporter: mais, que peuvent-ils faire sans l'aide du gouvernement? Or, les gou-

vernements doivent peu s'occuper du soin de l'éducation publique. Il ne faut pas, à cet égard, comparer les grands empires aux petites républiques. Dans les grands empires, on sent rarement le besoin pressant d'un grand homme; les grands états se soutiennent par leur propre masse. Il n'en est pas ainsi d'une république telle, par exemple, que celle de Lacédémone. Elle avoit, avec une poignée de citoyens, à soutenir le poids énorme des armées de l'Asie. Sparte ne devoit sa conservation qu'aux grands hommes qui naissoient successivement pour la défendre. Aussi, toujours occupée du soin d'en former de nouveaux, c'étoit sur l'éducation publique que devoit se porter la principale attention du gouvernement. Dans les grands états, on est plus rarement exposé à de pareils dangers, & l'on ne prend point les mêmes précautions pour s'en garantir. Le besoin plus ou moins urgent d'une chose est, en chaque genre, l'exacte mesure des efforts d'esprit qu'on fait pour se la procurer. Mais, dira-t-on, il n'est point d'état, parmi les plus puissants, qui n'éprouve

M v.

quelquefois le besoin de grands hommes. Oui, sans doute : mais ce besoin n'étant point habituel, on n'a pas soin de le prévenir. La prévoyance n'est point la vertu des grands états. Les gens en place y sont chargés de trop d'affaires, pour veiller à l'éducation publique ; & l'éducation doit être négligée. D'ailleurs, que d'obstacles l'intérêt personnel ne met-il pas, dans les grands empires, à la production des gens de génie ? On y peut, sans doute, former des hommes instruits ; rien n'empêche de profiter du premier âge, pour charger la mémoire des jeunes gens des idées & des objets relatifs aux places qu'ils peuvent occuper : mais jamais on n'y formera d'hommes de génie, parce que ces idées & ces objets sont stériles, si l'amour de la gloire ne les féconde. Pour que cet amour s'allume en nous, il faut que la gloire soit, comme l'argent, l'échange d'une infinité de plaisirs, & que les honneurs soient le prix du mérite. Or l'intérêt des puissants ne leur permet pas d'en faire une aussi juste distribution : ils ne veulent pas accoutumer le citoyen à considérer les

graces comme une dette dont ils s'acquittent envers le talent. En conséquence, ils en accordent rarement au mérite : ils sentent qu'ils obtiendront d'autant plus de reconnoissance de leurs obligés, que ces obligés seront moins dignes de leurs bienfaits. L'injustice doit donc souvent présider à la distribution des graces, & l'amour de la gloire s'éteindre dans tous les cœurs.

Telles sont, dans les grands empires, les principales causes, & de la disette des grands hommes, & de l'indifférence avec laquelle on les regarde, & du peu de soin enfin qu'on y prend de l'éducation publique. Quelques grands cependant que soient les obstacles qui, dans ces pays, s'opposent à la réforme de l'éducation publique ; dans les états monarchiques, tels que la plupart des états de l'Europe, ces obstacles ne sont pas insurmontables : mais ils le deviennent dans les gouvernements absolument despotiques, tels que les gouvernements Orientaux. Quel moyen, en ces pays, de perfectionner l'éducation ? Il n'est point d'éducation sans objet ; & l'unique qu'on puisse se

proposer, c'est, comme je l'ai déjà dit, de rendre les citoyens plus forts, plus éclairés, plus vertueux, & enfin plus propres à contribuer au bonheur de la société dans laquelle ils vivent. Or ; dans les gouvernements arbitraires, l'opposition que les despotes croient apercevoir entre leur intérêt & l'intérêt général, ne leur permet pas d'adopter un système si conforme à l'utilité publique. Dans ces pays, il n'est donc point d'objet d'éducation, ni par conséquent d'éducation. En vain la réduiroit-on aux seuls moyens de plaire au souverain : quelle éducation que celle dont le plan seroit tracé d'après la connoissance toujours imparfaite des mœurs d'un prince, qui peut ou mourir ou changer de caractère avant la fin d'une éducation. Ce n'est, en ces pays, qu'après avoir perfectionné l'éducation des souverains, qu'on pourroit utilement travailler à la réforme de l'éducation publique. Mais un traité sur cette matière devroit, sans doute, être précédé d'un ouvrage, encore plus difficile à faire, dans lequel on examineroit s'il est possible de lever les puissants obsta-

cles que des intérêts personnels mettront toujours à la bonne éducation des rois. C'est un problème moral qui, dans les gouvernements arbitraires, tels que ceux de l'Orient, est, je crois, un problème insoluble. Trop jaloux de régner sous le nom de leur maître, c'est dans une ignorance honteuse & presque invincible que les vizirs retiendront toujours les sultans : ils écarteront toujours loin d'eux l'homme qui pourroit les éclairer. Or, l'éducation des princes ainsi abandonnée au hasard, quel soin peut-on prendre de l'éducation des particuliers ? Un pere desire l'élévation de ses fils : il fait que ni les connoissances, ni les talents, ni les vertus, ne leur ouvriront jamais le chemin de la fortune ; que les princes ne croient jamais avoir besoin d'hommes éclairés & savants : il ne demandera donc à ses fils ni connoissances, ni talents ; il sentira même confusément que, dans de pareils gouvernements, on ne peut être impunément vertueux. Tous les préceptes de la morale se réduiront donc à quelques maximes vagues, & qui, peu liées entr'elles, ne peuvent donner à ses fils des idées nettes de la vertu : il crain-

droit, en ce genre, les préceptes trop sévères & trop précis. Il entrevoit qu'une vertu rigide nuirait à leur fortune ; & que, si deux choses, comme le dit Pythagore, rendent un homme semblable aux dieux, l'une de faire le bien public, l'autre de dire la vérité, celui qui se modèleroit sur les dieux feroit, à coup sûr, maltraité par les hommes.

Voilà la source de la contradiction qui se trouve entre les préceptes moraux que, même dans les pays soumis au despotisme, l'on est forcé, par l'usage, de donner à ses enfants, & la conduite qu'on leur prescrit. Un pere leur dit, en général & en maxime : *Soyez vertueux*. Mais il leur dit, en détail & sans le savoir : *N'ajoutez nulle foi à ces maximes ; soyez un coquin timide & prudent ; & n'ayez d'honnêteté, comme le dit Moliere, que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu*. Or, dans un pareil gouvernement, comment perfectionneroit-on cette partie même de l'éducation qui consiste à rendre les hommes plus fortement vertueux ? Il n'est point de pere qui, sans tomber en contradiction avec lui-même, pût repondre aux arguments

pressants qu'un fils vertueux pourroit lui faire à ce sujet.

Pour éclaircir cette vérité par un exemple, je suppose que, sous le titre de bacha, un pere destine son fils au gouvernement d'une province; que, prêt à prendre possession de cette place, son fils lui dise : Mon pere, les principes de vertu acquis dans mon enfance ont germé dans mon ame. Je pars pour gouverner des hommes : c'est de leur bonheur que je ferai mon unique occupation. Je ne prêterai point au riche une oreille plus favorable qu'au pauvre : sourd aux menaces du puissant oppresseur, j'écouterai toujours la plainte du foible opprimé; & la justice présidera à tous mes jugements. O mon fils! que l'enthousiasme de la vertu sied bien à la jeunesse! mais l'âge & la prudence vous apprendront à le modérer. Il faut, sans doute, être juste : cependant à quelles ridicules demandes n'allez-vous pas être exposé! à combien de petites injustices ne faudra-t-il pas vous prêter! Si vous êtes quelquefois forcé de refuser les grands, que de graces, mon fils, doivent accompagner vos refus! Quel-

qu'élevé que vous foyez , un mot du sultan vous fait rentrer dans le néant , & vous confond dans la foule des plus vils esclaves : la haine d'un eunuque ou d'un icoglan peut vous perdre ; songez à les ménager Moi je ménagerois l'injustice ? Non , mon pere . La sublime Porte exige souvent des peuples un tribut trop onéreux ; je ne me prêterai point à ses vues . Je fais qu'un homme ne doit à l'état que proportionnément à l'intérêt qu'il doit prendre à sa conservation ; que l'infortune ne doit rien ; & que l'aisance même , qui supporte les impôts , doit ce qu'exige la sage économie , & non la prodigalité : j'éclairerai sur ce point le divan Abandonnez ce projet , mon fils : vos représentations seroient vaines ; il faudroit toujours obéir Obéir ! non ; mais plutôt remettre au sultan la place dont il m'honore O , mon fils ! un fol enthousiasme de vertu vous égare : vous vous perdriez , & les peuples ne seroient point foulagés ; le divan nommeroit à votre place un homme qui , moins humain , l'exerceroit avec plus de dureté Oui , sans doute , l'injustice se commettrait ;

mais je n'en serois pas l'instrument. L'homme vertueux, chargé d'une administration, ou fait le bien, ou se retire ; l'homme plus vertueux encore, & plus sensible aux miseres de ses concitoyens, s'arrache du sein des villes ; c'est dans les déserts, les forêts, & jusques chez les sauvages, qu'il fuit l'aspect odieux de la tyrannie, & le spectacle trop affligeant du malheur de ses égaux. Telle est la conduite de la vertu. Je n'aurois point, dites-vous d'imitateurs ; je l'ignore : l'ambition en secret vous en assure, & ma vertu m'en fait douter. Mais je veux qu'en effet mon exemple ne soit pas suivi : le musulman zélé qui le premier annonça la loi du divin prophete, & brava les fureurs des tyrans, prit-il garde, en marchant au supplice, s'il étoit suivi d'autres martyrs ? La vérité parloit à son cœur ; il lui devoit un témoignage authentique, il le lui rendoit. Doit-on moins à l'humanité qu'à la religion ? & les dogmes sont-ils plus sacrés que les vertus ? Mais souffrez que je vous interroge à votre tour : Si je m'associois aux Arabes qui pillent nos caravanes, ne pourrois-je

pas me dire à moi-même : Soit que je vive avec ces brigands ou que je m'en sépare , les caravanes n'en seront pas moins attaquées : vivant avec l'Arabe , j'adoucirai ses mœurs ; je m'opposerai du moins aux cruautés inutiles qu'il exerce sur le voyageur. Je ferai mon bien sans ajouter au malheur public. Ce raisonnement est le vôtre : & , si ma nation ni vous-même ne pouvez l'approuver , pourquoi donc me permettre , sous le nom de bacha , ce que vous me défendez sous celui d'Arabe ? O mon pere ! mes yeux s'ouvrent enfin ; je le vois , la vertu n'habite point les états despotiques , & l'ambition étouffe en vous le cri de l'équité. Je ne puis marcher aux grandeurs qu'en foulant aux pieds la justice. Ma vertu trahit vos espérances ; ma vertu vous devient odieuse ; & votre espoir trompé lui donne le nom de folie. Cependant , c'est encore à vous que je m'en rapporte ; sondez l'abysses de votre ame & répondez-moi. Si j'immolois la justice à mes goûts , à mes plaisirs , aux caprices d'une odalique , avec quelle force me rappelleriez-vous alors ces maximes austères de vertu

appriſes dans mon enfance ? Pourquoi votre zele ardent ſ'attiédit - il lorsqu'il ſ'agit de ſacrifier cette même vertu aux ordres d'un ſultan ou d'un vizir ? J'oſerai vous l'apprendre : c'eſt que l'éclat de ma grandeur, prix indigne d'une lâche obéiſſance, doit rejail-
 lir ſur vous : alors vous méconnoiſſez le crime ; & , ſi vous le reconnoiſſiez , j'en atteste votre vérité , vous m'en feriez un devoir.

On ſent que , preſſé par de tels raiſonnements, il ſeroit très-difficile qu'un pere n'apperçût pas enſin une contradiction manifeſte entre les principes d'une ſaine morale , & la conduite qu'il preſcrit à ſon fils. Il ſeroit forcé de convenir qu'en deſirant l'élévation de ce même fils , il a , d'une maniere implicite & confuſe , deſiré que , tout entier aux ſoins de ſa grandeur , ce fils y ſacrifiât juſqu'à la juſtice. Or , dans ces gouvernements aſiatiques , où , des fanges de la ſervitude , l'on tire l'eſclave qui doit commander à d'autres eſclaves , ce deſir doit être commun à tous les peres. Quel homme ſ'eſſayeroit donc , en ces empires , à tracer le plan d'un éduca-

sion vertueuse que personne ne donneroit à ses enfans ? Quelle manie que de prétendre former des ames magnanimes dans des pays où les hommes ne sont pas vicieux , parce qu'en général ils sont méchants , mais parce que la récompense y devient le prix du crime , & la punition celui de la vertu ? Qu'espérer enfin , en ce genre , d'un peuple chez qui l'on ne peut citer comme honorables que les hommes prêts à le devenir , si la forme du gouvernement s'y prêtoit ? où d'ailleurs , personne n'étant animé de la passion forte du bien public , il ne peut par conséquent y avoir d'homme vraiment vertueux ? Il faut , dans les gouvernements despotiques , renoncer à l'espoir de former des hommes célèbres par leurs vertus ou par leurs talents. Il n'en est pas ainsi des états monarchiques. Dans ces états , comme je l'ai déjà dit , l'on peut sans doute tenter cette entreprise avec quelque espoir de succès : mais il faut , en même temps , convenir que l'exécution en seroit d'autant plus difficile , que la constitution monarchique se rapprocheroit davantage de la forme du

despotisme, ou que les mœurs seroient plus corrompues.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet ; & je me contenterai de rappeler au citoyen zélé, qui voudroit former des hommes plus vertueux & plus éclairés, que tout le problème d'une excellente éducation se réduit, premièrement, à fixer, pour chacun des états différents où la fortune nous place, l'espece d'objets & d'idées dont on doit charger la mémoire des jeunes gens ; & , secondement, à déterminer les moyens les plus sûrs pour allumer en eux la passion de la gloire & de l'estime,

Ces deux problèmes résolus, il est certain que les grands hommes, qui maintenant font l'ouvrage d'un concours aveugle de circonstances, deviendroient l'ouvrage du législateur ; & qu'en laissant moins à faire au hasard, une excellente éducation pourroit, dans les grands empires, infiniment multiplier & les talents & les vertus.

F I N.

TABLE SOMMAIRE.
TOME PREMIER.

DISCOURS I.
DE L'ESPRIT EN LUI-MÊME.

L'OBJET de ce discours est de prouver que la *sensibilité physique* & la *mémoire* sont les causes productrices de toutes nos *idées* ; & que tous nos *faux jugements* sont l'effet ou de nos *passions* , ou de notre *ignorance*.

CHAPITRE PREMIER, page 15.
Exposition des principes.

CH. II. *Des erreurs occasionnées par nos passions* , 34

CH. III. *De l'ignorance* , 38

On prouve, dans ce chapitre, que la seconde source de nos erreurs consiste dans l'ignorance des faits de la comparaison desquels dépend, en chaque genre, la justesse de nos décisions.

Quelques exemples des erreurs occasionnées par l'ignorance de la vraie signification des mots.

IL résulte de ce discours, que c'est dans nos *passions* & notre *ignorance* que sont les sources de nos *erreurs*; que tous nos *faux jugemens* sont l'effet de causes accidentelles qui ne supposent point, dans l'*esprit*, une *faculté de juger* distincte de la *faculté de sentir*.

DISCOURS II.

DE L'ESPRIT.

PAR RAPPORT A LA SOCIÉTÉ.

ON se propose de prouver, dans ce discours, que le même *intérêt*, qui préside au jugement que nous portons sur les *actions*, & nous les fait regarder comme *vertueuses*, *vicieuses* ou *permises*, selon qu'elles sont *utiles*, *nuisibles* ou *indifférentes* au public, préside pareillement au jugement que nous portons sur les *idées*; & qu'ainsi, tant en matière de *morale* que

280 TABLE SOMMAIRE

d'esprit, c'est l'intérêt seul qui dicte tous nos jugemens : vérité dont on ne peut appercevoir toute l'étendue qu'en considérant la probité & l'esprit relativement, 1°. à un particulier, 2°. à une petite société, 3°. à une nation, 4°. aux différents siècles & aux différents pays, & 5°. à l'univers.

CHAPITRE PREMIER, pag. 81
Idée générale.

CH. II. De la probité par rapport à un particulier, 90

CH. III. De l'esprit par rapport à un particulier, 99

On prouve, par les faits, que nous n'estimons, dans les autres, que les idées que nous avons intérêt d'estimer.

CH. IV. De la nécessité où nous sommes de n'estimer que nous dans les autres, III

On prouve encore, dans ce chapitre, que nous sommes, par la paresse & la vanité, toujours forcés de proportionner notre estime pour les idées d'autrui, à l'analogie & à la conformité que ces idées ont avec les nôtres.

CH. V. De la probité par rapport à une société particulière, 127

L'objet de ce chapitre est de montrer que les sociétés

sociétés particulières ne donnent le nom d'honnêtes qu'aux actions qui leur sont utiles : or l'intérêt de ces sociétés se trouvant souvent opposé à l'intérêt public, elles doivent donner le nom d'honnêtes à des actions réellement nuisibles au public ; elles doivent donc , par l'éloge de ces actions , souvent séduire la probité des plus honnêtes gens , & les détourner , à leur insu , du chemin de la vertu ,

CH. VI. *Des moyens de s'assurer de sa vertu .* 127

On indique , en ce chapitre , comment on peut repousser les insinuations des sociétés particulières , résister à leurs séductions , & conserver une vertu inébranlable au choc de mille intérêts particuliers.

CH. VII. *De l'esprit par rapport aux sociétés particulières .* 144

On fait voir que les sociétés pesent à la même balance le mérite des idées & des actions des hommes. Or , l'intérêt de ces sociétés n'étant pas toujours conforme à l'intérêt général , on sent qu'elles doivent , en conséquence , porter , sur les mêmes objets , des jugements très-différents de ceux du public.

CH. VIII. *De la différence des jugements du public , & de ceux des sociétés particulières .* 158

Conséquemment à la différence qui se trouve entre l'intérêt du public & celui des sociétés particulières , on prouve , dans ce chapitre , que ces sociétés doivent attacher une grande estime à ce qu'on appelle le *bon ton* & le *bel usage*.

CH. IX. *Du bon ton & du bel usage.* 169

Le public ne peut avoir, pour ce bon ton & ce bel usage, la même estime que les sociétés particulières.

CH. X. *Pourquoi l'homme admiré du public n'est pas toujours estimé des gens du monde.* 185

On prouve qu'à cet égard la différence des jugements du public & des sociétés particulières, tient à la différence de leurs intérêts.

CH. XI. *De la probité par rapport au public.* 199

En conséquence des principes ci-devant établis, on fait voir que l'intérêt général préside au jugement que le public porte sur les actions des hommes.

CH. XII. *De l'esprit par rapport au public.* 202

Il s'agit de prouver, dans ce chapitre, que l'estime du public pour les idées des hommes est toujours proportionnée à l'intérêt qu'il a de les estimer.

CH. XIII. *De la probité par rapport aux siècles & aux peuples divers.* 221

L'objet qu'on se propose, dans ce chapitre, c'est de montrer que les peuples divers n'ont, dans tous les siècles & dans tous les pays, jamais accordé le nom de vertueuse qu'aux actions ou qui étoient, ou du moins qu'ils croyoient utiles au public. C'est pour jeter plus de jour sur cette matière, qu'on

distingue, dans ce même chapitre, deux différentes especes de vertus.

CH. XIV. *Des vertus de préjugé, & des vraies vertus.* 235

On entend, par *vertus de préjugé*, celles dont l'exacte observation ne contribue rien au bonheur public; & par *vraies vertus*, celles dont la pratique assure la félicité des peuples. Conséquemment à ces deux différentes especes de vertus, on distingue, dans ce même chapitre, deux différentes especes de *corruption de mœurs*; l'une *religieuse*, & l'autre *politique*: connoissance propre à répandre de nouvelles lumières sur la science de la morale.

CH. XV. *De quelle utilité peut-être, à la morale, la connoissance des principes établis dans les chapitres précédents.* 257

L'objet de ce chapitre est de prouver que c'est de la législation meilleure ou moins bonne que dépendent les vices ou les vertus des peuples; & que la plupart des moralistes, dans la peinture qu'ils font des vices, paroissent moins inspirés par l'amour du bien public, que par des intérêts personnels, ou des haines particulières.

CH. XVI. *Des moralistes hypocrites.* 269

Développement des principes précédents.

CH. XVII. *Des avantages que pourroient procurer aux hommes les principes ci-dessus exposés.* 276

Nij

Ces principes donnent aux particuliers, aux peuples, & même aux législateurs, des idées plus nettes de la vertu, facilitent les réformes dans les loix, nous apprennent que la science de la morale n'est autre chose que la science même de la législation; & nous fournissent enfin les moyens de rendre les peuples plus heureux & les empires plus durables.

CH. XVIII. *De l'esprit, considéré par rapport aux siècles & aux pays divers,* 291

Exposition de ce qu'on examine dans les chapitres suivans.

CH. XIX. *Que l'estime pour les différents genres d'esprit, est, dans chaque siècle, proportionnée à l'intérêt qu'on a de les estimer,* 292

CH. XX. *De l'esprit, considéré par rapport aux différents pays,* 325

Il s'agit, conformément au plan de ce discours, de montrer que l'intérêt est, chez tous les peuples, le dispensateur de l'estime accordée aux idées des hommes; & que les nations, toujours fidèles à l'intérêt de leur vanité, n'estiment, dans les autres nations que les idées analogues aux leurs.

CH. XXI. *Que le mépris respectif des nations tient à l'intérêt de leur vanité,* 342

Après avoir prouvé que les nations méprisent, dans les autres, les mœurs, les coutumes, & les usages différents des leurs; on ajoute

TABLE SOMMAIRE. 285

que leur vanité leur fait encore regarder comme un don de la nature la supériorité que quelques-unes d'entr'elles ont sur les autres : supériorité qu'elles ne doivent qu'à la constitution politique de leur état.

CH. XXII. *Pourquoi les nations mettent au rang des dons de la nature des qualités qu'elles ne doivent qu'à la forme de leur gouvernement ,* 355

On fait voir, dans ce chapitre, que la vanité commande aux nations comme aux particuliers ; que tout obéit à la loi de l'intérêt ; & que, si les nations, conséquemment à cet intérêt, n'ont point, pour la morale, l'estime qu'elles devroient avoir pour cette science, c'est que la morale, encore au berceau, semble n'avoir jusqu'à présent été d'aucune utilité à l'univers.

CH. XXIII. *Des causes qui jusqu'à présent ont retardé les progrès de la morale ,* 365

CH. XXIV. *Des moyens de perfectionner la morale ,* 374

CH. XXV. *De la probité par rapport à l'univers ,* 394

CH. XXVI. *De l'esprit par rapport à l'univers ,* 398

L'objet de ce chapitre est de montrer qu'il est des idées utiles à l'univers ; & que les idées de cette espece sont les seules qui puissent nous faire obtenir l'estime des nations.

LA conclusion générale de ce discours, c'est que l'intérêt, ainsi qu'on s'étoit proposé de le prouver, est l'unique dispensateur de l'estime & du mépris attachés aux actions & aux idées des hommes



TABLE SOMMAIRE.

TOME SECOND.

DISCOURS III.

Si l'esprit doit être considéré comme un don de la nature, ou comme un effet de l'éducation.

POUR résoudre ce problème, on recherche, dans ce discours, si la nature a doué les hommes d'une égale aptitude à l'esprit, ou si elle a plus favorisé les uns que les autres; & l'on examine si tous les hommes, communément bien organisés, n'auroient pas en eux la puissance physique de s'élever aux plus hautes idées, lorsqu'ils ont des motifs suffisants pour surmonter la peine de l'application.

CHAPITRE PREMIER, pag. 5

On fait voir, dans ce chapitre, que, si la nature a donné aux divers hommes d'inégales dispositions à l'esprit, c'est en douant

Niv

les uns, préférablement aux autres; d'un peu plus de finesse de sens, d'étendue de mémoire, & de capacité d'attention. La question réduite à ce point simple, on examine, dans les chapitres suivans, quelle influence a sur l'esprit des hommes la différence qu'à cet égard la nature a pu mettre entr'eux.

CH. II. *De la finesse des sens,* 15

CH. III. *De l'étendue de la mémoire,* 21

CH. IV. *De l'inégale capacité d'attention,* 37

On prouve, dans ce chapitre, que la nature a doué tous les hommes communément bien organisés, du degré d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées: on observe ensuite que l'attention est une fatigue & une peine à laquelle on se soustrait toujours, si l'on n'est animé d'une passion propre à changer cette peine en plaisir; qu'ainsi la question se réduit à savoir si tous les hommes sont, par leur nature, susceptibles de passions assez fortes pour les douer du degré d'attention auquel est attaché la supériorité de l'esprit. C'est pour parvenir à cette connoissance, qu'on examine, dans le chapitre suivant, quelles sont les forces qui nous meuvent.

CH. V. *Des forces qui agissent sur notre ame,* 68

Ces forces se réduisent à deux: l'une, qui nous est communiquée par les passions fortes, & l'autre par la haine de l'ennui. Ce sont les effets de cette dernière force qu'on examine dans ce chapitre.

CH. VI. *De la puissance des passions,* 78

On prouve que ce sont les passions qui nous

TABLE SOMMAIRE. 289

portent aux actions héroïques, & nous élevent aux plus grandes idées.

CH. VII. *De la supériorité d'esprit des gens passionnés sur les gens sensés.* 91

CH. VIII. *Que l'on devient stupide, dès qu'on cesse d'être passionné.* 106

Après avoir prouvé que ce sont les passions qui nous arrachent à la paresse ou à l'inertie, & qui nous douent de cette continuité d'attention nécessaire pour s'élever aux plus hautes idées ; il faut ensuite examiner si tous les hommes sont susceptibles de passions, & du degré de passion propre à nous douer de cette espèce d'attention. Pour le découvrir, il faut remonter jusqu'à leur origine.

CH. IX. *De l'origine des passions.* 117

L'objet de ce chapitre est de faire voir que toutes nos passions prennent leur source dans l'amour du plaisir, ou dans la crainte de la douleur, & par conséquent, dans la sensibilité physique. On choisit, pour exemples en ce genre, les passions qui paroissent les plus indépendantes de cette sensibilité ; c'est-à-dire, l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'amitié.

CH. X. *De l'avarice.* 125

On prouve que cette passion est fondée sur l'amour du plaisir & la crainte de la douleur ; & l'on fait voir comment, en allumant en nous la soif des plaisirs, l'avarice peut toujours nous en priver.

CH. XI. *De l'ambition.* 131

Application des mêmes principes, qui prou-

N V

vent que les mêmes motifs qui nous font désirer les richesses, nous font rechercher les grandeurs.

CH. XII. *Si, dans la poursuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de se soustraire à la douleur ou de jouir des plaisirs physiques, pourquoi le plaisir échape-t-il si souvent à l'ambitieux ?* 143

On répond à cette objection, & l'on prouve qu'à cet égard il en est de l'ambition comme de l'avarice.

CH. XIII. *De l'orgueil,* 154

L'objet de ce chapitre est de montrer qu'on ne desire d'être estimable que pour être estimé; & qu'on ne desire d'être estimé que pour jouir des avantages que l'estime procure: avantages qui se réduisent toujours à des plaisirs physiques.

CH. XIV. *De l'amitié,* 164

Autre application des mêmes principes.

CH. XV. *Que la crainte des peines ou le desir des plaisirs physiques peuvent allumer en nous toutes sortes de passions,* 182

Après avoir prouvé, dans les chapitres précédents, que toutes nos passions tirent leur origine de la sensibilité physique, pour confirmer cette vérité, on prouve, dans ce chapitre, que, par le secours des plaisirs physiques, les législateurs peuvent allumer dans les cœurs toutes sortes de passions,

Mais, en convenant que tous les hommes sont susceptibles de passions, comme on pourroit supposer qu'ils ne sont pas du moins susceptibles du degré de passion nécessaire pour les élever aux plus hautes idées, & qu'on pourroit apporter en exemple de cette opinion l'insensibilité de certaines nations aux passions de la gloire & de la vertu; on prouve que l'indifférence de certaines nations, à cet égard, ne tient qu'à des causes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernements.

CH. XVI. *A quelle cause on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu,* 193

Pour résoudre cette question, on examine, dans chaque homme, le mélange de ses vices & de ses vertus, le jeu de ses passions, l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux*; & l'on découvre que ce n'est point à la nature, mais à la législation particulière de quelques empires, qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu. C'est pour jeter plus de jour sur cette matière, que l'on considère, en particulier, & les gouvernements despotiques & les états libres, & enfin les différents effets que doit produire la forme-différenté de ces gouvernements. L'on commence par le despotisme; &, pour en mieux connoître la nature, on examine quel motif allume dans l'homme le desir effréné du pouvoir arbitraire.

CH. XVII. *Du desir que tous les hommes ont d'être despotes; des moyens qu'ils emploient pour y parvenir; & du danger auquel le despotisme expose les rois;*

CH. XVIII. *Principaux effets du despotisme*, 224

On prouve, dans ce chapitre, que les vizirs n'ont aucun intérêt de s'instruire, ni de supporter la censure; que ces vizirs, tirés du corps des citoyens, n'ont, en entrant en place, aucuns principes de justice & d'administration; & qu'ils ne peuvent se former des idées nettes de la vertu.

CH. XIX. *Le mépris & l'avilissement où sont les peuples entretient l'ignorance des vizirs; second effet du despotisme*, 234

CH. XX. *Du mépris de la vertu, & de la fausse estime qu'on affecte pour elle; troisieme effet du despotisme*, 241

On prouve que, dans les empires despotiques, on n'a réellement que du mépris pour la vertu, & qu'on n'en honore que le nom.

CH. XXI. *Du renversement des empires soumis au pouvoir arbitraire; quatrieme effet du despotisme*, 251

Après avoir montré, dans l'abrutissement & la bassesse de la plupart des peuples soumis au pouvoir arbitraire, la cause du renversement des empires despotiques, l'on conclut, de ce qu'on a dit sur cette matière, que c'est uniquement de la forme particulière des gouvernements que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu: & pour ne laisser rien à désirer sur ce sujet, l'on examine, dans les chapitres suivans, la cause des effets contraires.

CH. XXII. *De l'amour de certains peuples pour la gloire & pour la vertu.* 259

On fait voir, dans ce chapitre, que cet amour pour la gloire & pour la vertu dépend, dans chaque empire, de l'adresse avec laquelle le législateur y unit l'intérêt particulier à l'intérêt général; union plus facile à faire dans certains pays que dans d'autres.

CH. XXIII. *Que les nations pauvres ont toujours été & plus avides de gloire, & plus fécondes en grands hommes que les nations opulentes.* 267

On prouve, dans ce chapitre, que la production des grands hommes est, dans tout pays, l'effet nécessaire des récompenses qu'on y assigne aux grands talents & aux grandes vertus; & que les talents & les vertus ne sont, nulle part, aussi récompensés que dans les républiques pauvres & guerrières.

CH. XXIV. *Preuve de cette vérité.* 275

Ce chapitre ne contient que la preuve de la proposition énoncée dans le chapitre précédent. On en tire cette conclusion : c'est qu'on peut appliquer à toute espèce de passions ce qu'on dit, dans ce même chapitre, de l'amour ou de l'indifférence de certains peuples pour la gloire & pour la vertu : d'où l'on conclut que ce n'est point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de passions, dont certains peuples paroissent susceptibles. On confirme cette vérité en prouvant, dans les chapitres suivants, que la force des passions des hommes est toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

294 TABLE SOMMAIRE.

CH. XXV. *Du rapport exact entre la force des passions & la grandeur des récompenses qu'on leur propose pour objet.* 282

Après avoir fait voir l'exactitude de ce rapport, on examine à quel degré de vivacité on peut porter l'enthousiasme des passions.

CH. XXVI. *De quel degré de passion les hommes sont susceptibles.* 296

On prouve, dans ce chapitre, que les passions peuvent s'exalter en nous jusqu'à l'incroyable; & que tous les hommes, par conséquent, sont susceptibles d'un degré de passion plus que suffisant pour les faire triompher de leur paresse, & les douer de la continuité d'attention à laquelle est attachée la supériorité d'esprit: qu'ainsi la grande inégalité d'esprit qu'on apperçoit entre les hommes dépend & de la différente éducation qu'ils reçoivent & de l'enchaînement inconnu des diverses circonstances dans lesquels ils se trouvent placés. Dans les chapitres suivants, on examine si les faits se rapportent aux principes.

CH. XXVII. *Du rapport des faits avec les principes ci-dessus établis.* 307

Le premier objet de ce chapitre est de montrer que les nombreuses circonstances, dont le concours est absolument nécessaire pour former des hommes illustres, se trouvent si rarement réunies, qu'en supposant, dans tous les hommes, d'égales dispositions à l'esprit, les génies du premier ordre seroient encore aussi rares qu'ils le sont. On prouve de plus, dans ce même chapitre, que c'est uniquement dans le mo-

TABLE SOMMAIRE. 29

ral qu'on doit chercher la véritable cause de l'inégalité des esprits ; qu'en vain on voudroit l'attribuer à la différente température des climats ; & qu'en vain l'on essaieroit d'expliquer par le physique une infinité de phénomènes politiques qui s'expliquent très-naturellement par les causes morales. Telles sont les conquêtes des peuples du nord, l'esclavage des orientaux, le génie allégorique de ces mêmes peuples ; & enfin la supériorité de certaines nations dans certains genres de sciences ou d'arts.

CH. XXVIII. *Des conquêtes des peuples du nord,* 315

Il s'agit, dans ce chapitre, de faire voir que c'est uniquement aux causes morales qu'on doit attribuer les conquêtes des septentrionaux.

CH. XXIX. *De l'esclavage, & du génie allégorique des orientaux,* 331

Application des mêmes principes.

CH. XXX. *De la supériorité que certains peuples ont eue dans les divers genres de sciences ou d'arts,* 344.

Les peuples qui se sont le plus illustrés par les arts & les sciences, sont les peuples chez lesquels ces mêmes arts & ces mêmes sciences ont été le plus honorés : ce n'est donc point dans la différente température des climats, mais dans les causes morales qu'on doit chercher la cause de l'inégalité des esprits.

LA conclusion générale de ce dis-

296 TABLE SOMMAIRE.

cours, c'est que tous les hommes, communément bien organisés, ont en eux la puissance physique de s'élever aux plus hautes idées; & que la différence d'esprit qu'on remarque entr'eux dépend des diverses circonstances dans lesquelles ils se trouvent placés, & de l'éducation différente qu'ils reçoivent. Cette conclusion fait sentir toute l'importance de l'éducation.



TABLE SOMMAIRE.
TOME TROISIEME.

DISCOURS IV.
DES DIFFÉRENTS NOMS
DONNÉS A L'ESPRIT.

POUR donner une connoissance exacte de l'esprit & de sa nature, on se propose, dans ce discours, d'attacher des idées nettes aux divers noms donnés à l'esprit.

CHAPITRE PREMIER. *Du génie*, p. 5

CH. II. *De l'imagination & du sentiment*, 22

CH. III. *De l'esprit*, 48

CH. IV. *De l'esprit fin & de l'esprit fort*, 55

CH. V. *De l'esprit de lumiere, de l'esprit étendu, de l'esprit pénétrant, & du goût*, 80

298 TABLE SOMMAIRE.

CH. VI. *Du bel esprit*, 95CH. VII. *De l'esprit du siècle*, 106CH. VIII. *De l'esprit juste*, 122.

On prouve, dans ce chapitre, que, dans les questions compliquées, il ne suffit pas, pour bien voir, d'avoir l'esprit juste; qu'il faudroit encore l'avoir étendu: qu'en général les hommes sont sujets à s'enorgueillir de la justesse de leur esprit, à donner à cette justesse la préférence sur le génie: qu'en conséquence, ils se disent supérieurs aux gens à talents; croient, dans cet aveu, simplement se rendre justice; & ne s'aperçoivent point qu'ils sont entraînés à cette erreur par une méprise de sentiment commune à presque tous les hommes: méprise dont il est sans doute utile de faire appercevoir les causes.

CH. IX. *Méprise de sentiment*, 136

Ce chapitre n'est proprement que l'exposition des deux chapitres suivants. On y montre seulement combien il est difficile de se connoître soi-même.

CH. X. *Combien l'on est sujet à se méprendre sur les motifs qui nous déterminent*, 137

Développement du chapitre précédent.

CH. XI. *Des conseils*, 157

Il s'agit d'examiner, dans ce chapitre, pourquoi l'on est si prodigue de conseils, si aveugle sur les motifs qui nous déterminent à les donner; & dans quelles erreurs enfin l'ignorance où nous sommes de nous-mêmes à cet égard peut quelquefois précipiter

TABLE SOMMAIRE. 299

les autres. On indique, à la fin de ce chapitre, quelques-uns des moyens propres à nous faciliter la connoissance de nous-mêmes.

CH. XII. *Du bon sens*, 174

CH. XIII. *Esprit de conduite*, 181

CH. XIV. *Des qualités exclusives de l'esprit & de l'ame*, 199

Après avoir essayé, dans les chapitres précédents, d'attacher des idées nettes à la plupart des noms donnés à l'esprit; il est utile de connoître quels sont & les talents de l'esprit qui, de leur nature, doivent réciproquement s'exclure, & les talents que des habitudes contraires rendent pour ainsi dire inalliables. C'est l'objet qu'on se propose d'examiner dans ce chapitre & dans le chapitre suivant, où l'on s'applique plus particulièrement à faire sentir toute l'injustice dont le public use, à cet égard, envers les hommes de génie.

CH. XV. *De l'injustice du public à cet égard*, 220

On ne s'arrête, dans ce chapitre, à considérer les qualités qui doivent s'exclure réciproquement, que pour éclairer les hommes sur les moyens de tirer le meilleur parti possible de leur esprit.

CH. XVI. *Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on est le plus propre*, 242

Cette méthode indiquée, il semble que le plan d'une excellente éducation devroit être la conclusion nécessaire de ce ouvrage: mais ce plan d'éducation, peut-être facile à

tracer, seroit, comme on le verra dans le chapitre suivant, d'une exécution très-difficile.

CH. XVII. *De l'éducation*, 258

On prouve, dans ce chapitre, qu'il seroit sans doute très-utile de perfectionner l'éducation publique ; mais qu'il n'est rien de plus difficile ; que nos mœurs actuelles s'opposent, en ce genre, à toute espece de réforme ; que, dans les empires vastes & puissants, on n'a pas toujours un besoin urgent de grands hommes ; qu'en conséquence, le gouvernement ne peut arrêter longtemps ses regards sur cette partie de l'administration. On observe cependant, à cet égard, que, dans les états monarchiques, tels que le nôtre, il ne seroit pas impossible de donner le plan d'une excellente éducation ; mais que cette entreprise seroit absolument vaine dans des empires soumis au despotisme, tels que ceux de l'orient.

Fin du troisieme & dernier volume.

Le Pont Traversé

25. 5. 89

200 Frs.

[ZAH.]

890713

Chart



